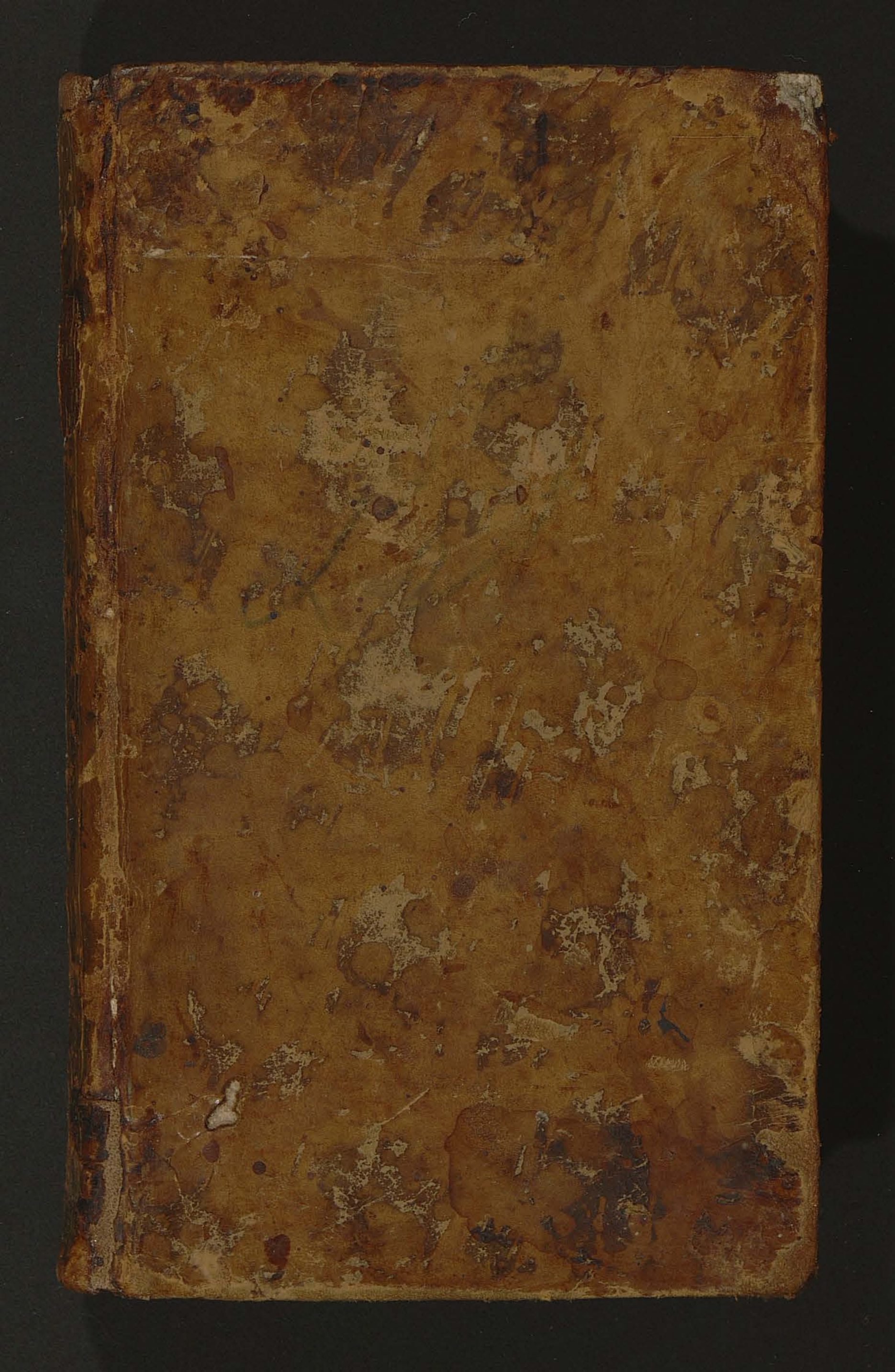



V
B
J
C
24340
I



Autorem: Caractères de l'amitié, Paris 1754 jest Caraccioli L. Ant. marquis

zob. Barbier I, 498

Tenże jest także autorem Lettres à une illustre morte, Paris 1770

zob. Estr. XIV. 55

LETTRES
A UNE
ILLUSTRE MORTE,
DÉCÉDÉE EN POLOGNE
depuis peu de tems,

OUVRAGE DU SENTIMENT, où l'on trouve des Anecdotes aussi curieuses qu'intéressantes.

?

*Par l'*AUTEUR *des Caracteres de l'Amitié.*



A PARIS;
Chez BAILLY, Libraire, Quai des Augustins, à l'Occasion.

M. DCC. LXX.
Avec Approbation, & Privilége du Roi.

PREFACE.

S'IL eſt encore de vrais amis ſur la terre, j'aurai sûrement leur approbation : s'il n'en eſt plus, tant pis pour le Livre & pour l'Humanité.

J'ai joint à cet Ouvrage cinquante Lettres originales de l'Illuſtre Morte à qui j'écris, comme un monument qui la fera connoître à mes Lecteurs, beaucoup mieux que tous mes Eloges & toutes mes réflexions.





LETTRES A UNE ILLUSTRE MORTE.

LETTRE PREMIERE.

Illustre Morte,

Le trépas ne vous ayant rien ôté de ces vertus qui furent le principe de mon attachement, je vous écris comme à une personne toujours vivante. Ce n'est point ici l'illusion d'un préjugé qui me joue : la mort ne peut avoir de prise ni sur nos pensées, ni sur nos sentiments. Il est de

l'eſſence de l'ame de triompher des horreurs du tombeau.

Si j'adreſſois mes hommages à une cendre inſenſible, on ſeroit en droit de me placer parmi les Auteurs romaneſques : mais c'eſt à votre eſprit, Illuſtre Morte, à cet eſprit exiſtant au ſein de la Divinité, que j'expoſe mes réflexions & mes regrets.

Hélas ! tant d'êtres inutiles ſurchargent la terre, tant d'hommes pervers jouiſſent du bienfait de la vie ; & dans votre ſeptieme luſtre, vous deſcendez chez les Morts !

Qui ſuppléera déſormais à ces œuvres magnanimes qui remplirent ſi dignement vos jours, à ces charmantes Epitres que vous écrivîtes avec tant de délicateſſe & d'humanité ; à ces délicieux entretiens où la Métaphyſique & la Morale déployoient ce ce qu'elles ont de plus ſublime & de plus excellent.

Il ne nous reſtera donc plus qu'un ſimple ſouvenir de vos talents & de

vos vertus ; & je ne vivrai que pour me rappeller qu'autrefois j'eus le bonheur de connoître celle qui fut l'ornement de ſon ſiecle & de ſa nation. Un ſi riche préſent du ciel devoit-il nous être ſitôt enlevé !

Permettez, Ombre reſpectable, qne dans un tems où vous n'êtes plus ſuſceptible d'amour propre, & où l'on ne peut me ſoupçonner d'intérêt & de flatterie, permettez que je paie un tribut à vos rares qualités. . . . .

. . . .

Il eſt juſte que mon amitié vous dédommage de toutes les louanges que vous ravit votre propre modeſtie, & que je faſſe revivre, après votre mort, tant d'éloges que vous étouffâtes pendant votre vie.

On ne me taxera point d'exagération. Je me tairai pour vous laiſſer parler, & mes Lettres ne ſeront remplies que des vôtres.

C'eſt ma conſolation, c'eſt ma lecture favorite, que le recueil de vos

épîtres. J'aurai ſoin d'en extraire tout ce qui pourra développer votre belle ame, & manifeſter votre eſprit.

Hélas ! lorſque je vous diſois que je manquerois au ſecret, & que tôt ou tard mon admiration divulgueroit vos Lettres ; je ne prévoyois pas que votre mort en ſeroit l'occaſion.

Funeſte mort ! elle glace mes ſens, elle engourdit mon eſprit, & elle ne me laiſſe que l'uſage des doigts, pour vous tracer une ébauche de ma douleur.

LETTRE II.

AH ! illuſtre Morte, quelle eſt mon affliction, quand je jette un regard ſur cette ville que vous embelliſſiez de vos charmes & de votre eſprit, & où vous ne ſubſiſtez plus que dans le cœur de vos amis ! Je parle de *Varſovie*, cette cité remplie de magnificence & d'éclat ; mais qui ne me pa-

roiſſoit brillante, que parceque j'y voyois reluire vos vertus.

C'eſt-là qu'après avoir recommandé qu'on me montrât votre portrait, où l'on vous avoit peinte avec un de mes ouvrages à la main, vous voulûtes connoître l'auteur.

Je vous entendis & je vous admirai, comme une Philoſophe dégagée de la matiere & des ſens, comme une perſonne abſolument étrangere à tout ce qui s'appelle vanité.

Jour à jamais précieux! qu'il répandit de lumieres dans mon ame! comme j'étois étonné de trouver tant de connoiſſance & tant de modeſtie! Par quel haſard, diſois-je en moi même, la ſcience eſt-elle venue ſe placer chez une femme illuſtre qui ſembleroit ne devoir aimer que les honneurs & les plaiſirs! Oh! il y a ici quelqu'enchantement.

Nous diſcourûmes, je m'en ſouviens, (hélas! qu'eſt devenue cette époque?) nous diſcourûmes ſur la

métaphyſique de l'immortel Malle-branche, & vous prîtes la généreuſe réſolution de lire *la Recherche de la Vérité*, & de remplir votre ame des ſublimes idées qu'il contient.

Ce livre, qui le croiroit ? n'eut, pour vous, rien de difficile. Il n'offrit à votre eſprit que des beautés raviſſantes, ainſi que vous me l'écrivîtes dans la premiere lettre dont vous m'honnorâtes, & qui devint la ſource d'une infinité d'autres.

Il y a du prodige dans ce qui m'arrive au ſujet de ce divin ouvrage, me marquiez-vous, *j'en lis un chapitre, il m'enleve ; je ſens que quelque choſe de plus fort que l'admiration s'empare des puiſſances de mon ame, de ſorte que je ne puis m'arracher à cette lecture, tant j'y trouve de goût & de plaiſir.*

Ah, illuſtre Morte, quel aveu ! qu'il vous fait honneur ! il ſuffit lui ſeul pour manifeſter toute la profondeur de votre eſprit : ce n'eſt-là ni le langage d'une femme que le goût de la parure

auroit ſéduite, ni le jargon du monde. Oh, que vous êtes ſupérieure à vos agrements, à vos titres, à votre nom, lorſque vous oubliez tous ces avantages, pour ne vous occuper que de la véritable Philoſophie ! Avec quel empreſſement *Deſcartes* ne ſe fût-il pas rangé au nombre de vos admirateurs ! lui qui entreprit un voyage ſi périlleux pour converſer avec une Reine qui ne vous valoit pas.

En vous ouvrant la carriere du *Mallebranchiſme* que vous parcourûtes avec éclat ; vous faiſiez l'eſſai de cette éternité où maintenant, toute en Dieu, vous ne voyez que lui, & vous ne vous occupez que de lui. Vous mépriſiez trop la terre pour y reſter plus long-tems. Il n'y avoit que le ciel, digne d'un cœur comme le vôtre. L'Arbitre de nos deſtinées l'a ſu ; rien n'échappe à ſes regards, il a voulu vous y placer. *Bonheur immenſe pour vous ! malheur accablant pour moi !*

LETTRE III.

LE fameux Volf, dont les ouvrages vous étoient familiers, montoit tous les ſoirs dans une eſpece d'obſervatoire, à deſſein d'y voir une parente qu'il aimoit beaucoup plus que lui-même ; & qui lui avoit promis quelques jours avant que de mourir, de lui apparoître, au cas que la choſe fût poſſible. Il ſe trouva toujours ſeul à ce rendez-vous, comme on peut bien le préſumer. Mais, au lieu de lui reprocher de la foibleſſe dans cette circonſtance, j'admire ici la force & la durée de ſon amitié.

Eh, d'ailleurs ! pourquoi un Philoſophe convaincu de la vérité d'une ame immortelle, ne pourroit-il eſpérer quelque relation avec les morts ?

Ah ! par grace, s'ils peuvent ſe faire entendre, dites-moi, je vous conjure, de quelle maniere vous vivez. Eſt-ce dans un abîme de délices qui abſorbe toutes les idées de votre vie

mortelle ? ou dans une réminiſcence de tout ce qui peut vous affecter ici-bas ? Vous ſouvenez-vous encore de vos anciennes connoiſſances ? Auriez-vous oublié ces entretiens délicieux, où nous jouant du monde & de ſes impoſtures, nous cherchions la vérité dans ſa ſource ? Ne vous rappellez-vous plus cette ſublime épitre, où vous me diſiez que l'*amitié eſt la vertu des grandes ames, & qu'elle ne ſe borne point à cette vie, parcequ'elle tire ſon origine de la ſageſſe même qui eſt de tous les lieux & de tous les tems.*

Ah ! je voudrois ſavoir & tout ce que vous êtes maintenant, & quelle eſt la nature & l'étendue de vos réflexions. S'il y a de la témérité dans un tel ſouhait, ne l'imputez qu'à la force de mon attachement. Nous fûmes trop intimement unis, pour ne pas déſirer de connoître la nouvelle ſituation dans laquelle vous exiſtez. Vous vivez, il eſt vrai, mais où, & com-

ment ? Voilà ce qui m'agite & ce qui excite ma douleur.

LETTRE IV.

JE vous ai revue toute la nuit dans cette maiſon religieuſe, où vous aviez pris un appartement, & où nous paſſâmes tant de momens à diſcourir ſur le prix des ſciences, & ſur le bonheur d'être en ſociété avec de véritables Savans. Il me ſemble lire encore dans vos yeux ces généreux ſentimens qui agrandiſſoient votre ame, & qui la rendoient digne d'habiter un jour avec les intelligences céleſtes. Mais hélas ! ce n'eſt qu'un foible ſonge qui m'a rempli d'amertume à mon réveil, & qui a déchiré mon cœur, en rappellant à mon eſprit des jours qui firent les délices de ma vie & qui ne renaîtront jamais. C'étoit en 1757, année que j'ai toujours pré-

sente à ma mémoire, où sans autre occupation que celle d'aller vous faire ma cour, je savourois les délices de votre aimable conversation. Tantôt vous m'enchantiez par la beauté de vos discours, & tantôt par quelqu'épitre amusante, où vous mettiez tout le sel de la plaisanterie, & toutes les graces de l'enjouement.

Combien de fois n'ai-je pas admiré la variété de votre esprit qui prenant toutes les nuances & toutes les couleurs, n'étoit pas moins aimable, lorsqu'il philosophoit que lorsqu'il s'égayoit. On appercevoit toujours une ame faite pour plaire & pour intéresser. Momens trop rapides ! Où êtes vous allé vous perdre ?

Le Monde aura toujours des femmes aimables : mais quand s'en trouvera t'il une qui, comme vous, simple & sublime, affable & généreuse ; qui, comme vous, sans orgueil & sans humeur, sans inconstance & sans malignité, fasse briller l'esprit

& la douceur, la ſcience & la modeſtie ; qui, comme vous, ouvre à tous les malheureux ſa bourſe & ſon cœur, tente l'impoſſible pour obliger, & n'écoute jamais ni la médiſance, ni la prévention ?

Mille fois, je vous examinai avec des yeux critiques, & jamais je n'apperçus que des vertus. Elles vous étoient naturelles comme la vie même dont vous jouiſſiez ; & comme elles n'ont pu quitter votre ame, elles ſont maintenant avec vous dans quelqu'endroit que vous ſoyez.

LETTRE V.

JE dirai volontiers avec le grand Vendôme, qu'il n'y a qu'un chagrin dans le monde, celui de perdre ſes amis. Toutes les douleurs ont en effet des adouciſſans, excepté celle là. Je m'étois toujours flatté que vous me ſurvivriez ; & cette agréable illuſion,

entretenoit mon bonheur. Quelqu'infortune que j'euſſe éprouvée, mes maux n'auroient point été à leur comble, tant que vous auriez vécu : mais aujourd'hui je me crois ſeul ſur la terre, & je m'y crois ſans appui.

Le moyen même de m'y ſuffire, eſt de trouver des reſſources dans mon imagination, en vous écrivant, comme ſi vous deviez me lire & m'écouter; . . . . . Mais pourquoi cela n'arriveroit-il pas; l'ame a-t-elle donc beſoin de la matiere pour connoître & pour percevoir ? C'eſt un tour que nos ſens nous jouent, quand nous nous perſuadons que notre eſprit ne fait rien que par la voie de nos ſenſations.

On vient m'arracher à cette lettre ou plûtot à moi-même, pour me montrer les Cartes Géographiques du célébre *Caſſini* : mais que peut être à mes yeux la vue d'un monde où vous n'êtes plus ? Il me faudroit le tableau du lieu que vous habitez, pour

pouvoir fixer mon eſprit; il erre de planette en planette, & toujours ſans vous rencontrer : n'exiſteriez vous donc plus que dans mon cœur? .... Hélas! je m'égare, car n'eſt-ce pas renoncer à la raiſon, que de s'immaginer qu'une ame peut périr.

Je n'ai rien lu de plus ſatisfaiſant ſur cet article, que la diſſertation de M. de Buffon. Il foudroie les matérialiſtes, & il rend la ſpiritualité de l'ame plus ſenſible que les ſons mêmes. Mais on ne le lira pas, ou bien on le lira ſans réflexion.

LETTRE VI.

Il est donc vrai que toutes les ſaiſons auront beau ſe renouveller, & que jamais vous ne reviendrez. *Ce qui empoiſonne tous plaiſirs*, diſoit Auguſte II, Roi de Pologne, *c'eſt de penſer que cette terre eſt perdue pour nous ſi-tôt que nous l'avons quittée, &*

que nous la quittons si promptement. Dernierement assis au pied d'un arbre, je gémissois de ce que ses feuilles renaîtront chaque année, tandis que la mort vous efface pour toujours. . .

. . . .

Eh! quoi, disois-je, en soupirant, *l'homme est donc de pire condition que l'arbre, dont la verdure reparoît tous les printems. Ce chêne se renouvellera, & la personne que je pleure, a fini sans nul espoir de retour. Je ne verrai plus rien qui me la rappelle. Tout ce qui formoit sa substance corporelle, tout ce qui annonçoit son esprit, s'est dissipé comme une vapeur; & il faut que je descende en moi-même, si je veux la retrouver.*

Mais où m'entraîne ma douleur! O Ciel! le moment vient où l'arbre le plus solide & le plus majestueux retombe dans le néant; & jamais l'ame ne souffre la moindre altération: le corps lui-même ne se réduit en poudre que pour reprendre une nouvelle forme à la fin des tems. C'est

ce que vous m'avez ſouvent dit, Ombre chérie ; & c'eſt ce que vous reconnoiſſez aujourd'hui, qu'arrachée à tous les objets terreſtres, vous voyez les plus grands myſteres dans l'immenſité même de Dieu.

Que de nuages entre vous & moi ! En vain je ferois tous les efforts dont l'amitié la plus ardente, & dont l'imagination la plus forte, ſoient capables, je ne pourrois m'élancer dans cette région que vous habitez. Il y a des abymes impénétrables entre les morts & les vivants ; & l'homme qui a le plus de génie eſt obligé d'avouer ſon ignorance, quand il eſt queſtion de prononcer ſur la maniere dont les ames exiſtent en l'autre vie.

Cependant mon eſprit, porté ſur les aîles de mon cœur, veut quelquefois forcer ces barrieres, curieux qu'il eſt d'apprendre & ce que vous faites, & ce que vous reſſentez. Il regarde le Ciel dans ces nuits éclairées d'une multitude d'étoiles, & il ſe perd au

milieu de ces globes dans l'eſpérance de vous trouver.

Je retombai hier ſur cette fameuſe Lettre, où vous dites avoir connu une Demoiſelle dont la tranſpiration étoit ſi abondante, que les exhalaiſons qui ſortoient de ſon corps formoient un fantôme ſenſible à ſes propres yeux, ainſi qu'à ceux de toutes les perſonnes qui la fréquentoient. Hélas ! que n'en arrive-t-il autant à l'égard des morts qu'on regrette vivement, on les reverroit en quelque ſorte autour de leurs tombeaux ; ce ſeroit une illuſion qui charmeroit la douleur.

LETTRE VII.

Les jours ſe ſuccedent, les nuits ſe renouvellent, & toujours mon ame s'occupe de la vôtre. . . . .
Oui, vous m'affectez beaucoup plus, depuis que la mort vous a ſéparée de moi : je ne vous voyois que dans un

endroit lorſque vous viviez, & à préſent je vous apperçois dans toutes les ſociétés que je fréquente, dans tous les lieux où je me rends, dans tous les ſonges que je fais. Votre ombre eſt devenue celle de mon eſprit : elle ſe promene avec lui ; & par-tout où il pénetre, elle s'y préſente, & elle l'affecte de la maniere la plus vive.

Oh ! ſi mon amitié étoit un amour illégitime ; ſi les ſentimens qui me lierent à vous n'avoient été que terreſtres, non, je ne me pardonnerois point à moi-même la hardieſſe que j'aurois à les divulguer : ce ſeroit un ſecret que je ne confierois qu'à mon propre cœur, & qui me feroit gémir ſur les foibleſſes de l'humanité, mais notre attachement fut pur comme les vertus qui vous animerent ; & c'eſt ce qui m'autoriſe à le rendre public.

Que les poètes & les amans ſe faſſent honneur d'une amitié toute ſenſuelle, & qu'ils en célebrent, tant qu'il leur

plaira, les charmes & la douceur : pour nous, illuſtre Morte, nous nous glorifierons de n'avoir été unis que par les liens de la philoſophie : ce fut elle qui cimenta notre attachement, c'eſt elle qui en perpétua la durée.

Hélas ! ſi je n'euſſe enviſagé que les agrémens de votre figure, comme je ſerois maintenant trompé ; il ne me reſteroit que les débris d'un corps que la terre détruit, ... Mais j'établis mon amitié ſur votre ame ornée de toutes les vertus, ſur votre eſprit enrichi de tous les dons, & tout cela ſubſiſte dans ſon plus grand éclat. Il n'y a qu'une préſomptueuſe ignorance qui oſe le nier ; il ſuffit de ſavoir que l'ame eſt ſpirituelle, pour être convaincu qu'elle ne peut périr.



LETTRE VIII.

JE voudrois quelquefois pouvoir effacer votre ſouvenir, tant il me tourmente le jour & la nuit; mais comment oublier une Philoſophe, qui, ſans inconſtance & ſans humeur, eut pour moi toutes ſortes de bontés; une Philoſophe, qui, ſublime dans ſes penſées, magnanime dans ſes ſentimens, héroïque dans ſes actions, n'eſtima que les Sciences & la Vertu.

Que ne puis-je reproduire toutes ces converſations où votre belle ame s'expliquoit avec tant de nobleſſe & de modeſtie! on connoîtroit que, vraiment née pour les grandes choſes, vous eutes en partage la véritable grandeur; on admireroit comment vous ſaviez oublier le monde, le ſiécle, votre âge & votre rang, pour ne vous occuper que des plus hautes Sciences, & du bonheur de votre Patrie.

C'eſt chez vous que j'ai vu le Patriotiſme

triotisme dans son plus beau jour, & cette élévation que ne connoissent ni les flatteurs ni les courtisans.

Ma Patrie, me disiez-vous dans un enthousiasme digne des Romains, *est une seconde mere, à qui je dois mes lumieres & ma vie. Si elle avoit besoin de moi, je courrois à travers le fer & le feu, pour lui prouver tout mon zèle & tout mon amour.*

Il étoit facile de reconnoître à ces traits l'illustre fille de cette Héroïne que la Pologne a placée dans l'Histoire, & dont le courage passera de bouche en bouche jusqu'à la postérité la plus reculée. Le Roi *Stanislas*, d'heureuse mémoire, ne cessoit de se rappeller l'action glorieuse dont je veux parler : il me l'a dit à moi-même, & c'est une époque que je n'ai garde d'oublier.

Mais puis-je vous entretenir d'une autre gloire, que de celle dont vous jouissez ? Il n'y a plus à vos yeux que le bonheur inestimable d'être à

la ſource de la Vérité, qui puiſſe vous affecter.

O quelle félicité! s'écrioit le grand Newton : *Je ſuis mille fois plus occupé de cet objet, lorſque j'obſerve la vaſte étendue des Cieux*, diſoit-il à ſes amis, *que du magnifique éclat de tous ces aſtres qui m'éblouiſſent. Ceux-ci paſſeront, & la Lumiere incréée ne s'éteindra jamais.* C'eſt-là qu'abſorbée dans la ſomme des véritables grandeurs, vous n'appercevez les honneurs de ce monde que comme une légere vapeur qui s'éleve & qui diſparoît.

LETTRE IX.

JE reliſois hier la Lettre où vous déploriez amérement les malheurs de la guerre, & j'admirois cette noble colere qui vous animoit contre ceux qui en étoient les auteurs ſans avoir conſulté l'équité. *Toute foible créa-*

ture que je ſuis à mes propres yeux, m'écriviez-vous, *je ne voudrois pas changer mon état pour tout l'éclat qui les environne : l'humanité gémit ſans être entendue, de tous les maux dont ils ſont la cauſe, & il n'y a que le Ciel qui puiſſe dans ces affreuſes circonſtances venger les opprimés.*

Oh ! belle ame, voilà comme vous vous exprimiez, & comme vous épanchiez dans mon cœur les ſentimens du vôtre ! Combien de fois ne me dites-vous pas, que toute votre ambition ſeroit d'avoir des tréſors *pour aller les répandre dans ces contrées où le fléau de la guerre avoit paſſé, & pour faire revivre de pauvres familles qui périſſoient d'inanition, & qui n'avoient plus en partage que l'horrible chagrin d'exiſter.*

Telle eſt la vraie philoſophie ; elle s'intéreſſe au ſort des malheureux ; & lorſqu'elle ne peut les ſoulager d'une maniere efficace, au moins s'en dédommage-t-elle par des deſirs.

LETTRE X.

JE tâche de revivre par l'effort de ma mémoire dans ces heureux jours, où j'avois le bonheur de vous voir & de vous écouter, car le présent ne m'est plus rien, & c'est sur le passé que j'existe. Stratagême ingénieux pour me distraire de ma douleur, & pour me persuader que votre mort n'est qu'un rêve!

Mais comment arriva-t-elle cette mort si cruelle & si funeste? Votre ame sans doute fatiguée d'être unie à la matiere, s'en dégagea par un généreux effort, & vous vous trouvâtes tout à coup dans une région intellectuelle, c'est-à-dire dans votre centre & dans votre élément.

Quel passage que celui du tems à l'éternité! Hélas! qu'il vous apprit de choses dans un moment! Alors vous sentites & ce que c'est que la grandeur de Dieu, & quelle est notre des-

tinée ; alors vous connutes que notre exiſtence n'eſt complette, que lorſqu'elle eſt remplie de la Divinité ; qu'il n'y a que la vertu digne de nos hommages, que toutes les ſciences humaines ne s'attachent qu'à des ſuperficies ; alors vous apperçutes le monde nager dans un torrent de vices & d'erreurs ; alors vous découvrites au-deſſous de vous ces planettes & ces étoiles qui ſont ſi prodigieuſement élevées : c'eſt ainſi que Virgile parloit du cher Daphnis dans ſa cinquiéme églogue : *Sub pedibus lunam ſtellaſque videt* ; car les payens, par les ſeules lumieres de la raiſon connoiſſoient l'immortalité de l'ame. C'eſt une réponſe du ſens intime : mais qui eſt-ce qui l'interroge & ſurtout aujourd'hui, qu'on veut, ſelon votre réflexion, *faire honneur aux ſenſations, de toutes les opérations de l'eſprit.*

Cependant, comme vous me diſiez très bien, *que font les ſens chez un*

somnambule qui marche dans les endroits les plus périlleux, qui compose, qui écrit & qui rature, ainsi que cela s'est vu chez un Noctambule au Séminaire de Bordeaux, selon le rapport de Messieurs les Encyclopédistes, qui attestent eux-mêms ce fait.

LETTRE XI.

QUELQUEFOIS, Illustre Morte, je veux absolument deviner quelle est votre félicité, & j'oublie le monde entier, pour me représenter une ame inondée d'un torrent de délices par sa communication intime avec l'Etre suprême. Je m'imagine que le bonheur d'un esprit absorbé dans le sein de l'Eternel, consiste dans les idées les plus consolantes & les plus sublimes, dans les transports d'un amour qui ne peut excéder, qui ne peut se rallentir, parcequ'il a pour fin un objet infini, dans la parfaite assurance que toute la

ſuccèſſion des ſiécles & toutes les révolutions de l'univers ne pourront jamais l'altérer.

Voilà comme nous bégayons nous autres, foibles mortels, ſur les raviſſemens de votre immortalité : & cela doit il nous étonner, nous qui ne nous connoiſſons pas nous mêmes, non plus que tout ce qui nous environne.

Cependant vous futes ſi ſublime pendant les jours de votre vie paſſagere, que je ne doute pas, que vous n'euſſiez entrevu la magnificence du bien qui vous remplit. La métaphyſique conduit à cette ſcience, quoique ce monde ſoit un voile qui nous dérobe la connoiſſance du Ciel.

Ah! ſi j'allois me tromper; ſi ce bonheur ſuprême dont je vous crois en poſſeſſion, ne devoit jamais être le vôtre....... Mais ici je me trouble, & mon ame toute en déſordre n'a pas la force de......

Non: Illuſtre Morte, non; le Ciel

ne vous aura point privée de la recompenſe due à vos mérites. L'auteur de notre être fut toujours fidele à ſes promeſſes, & votre vertu fut toujours épurée. C'eſt ici l'illuſion d'une douleur, qui ne ſait comment éclater, & qui forme des nuages autour de mon eſprit & de mon cœur : mais la réflexion me rend à moi-même, & me fait voir les choſes telles qu'elles ſont.

Si vous aviez fait tort à votre prochain, ſi vous aviez rendu votre ame eſclave de l'orgueil, ſi vous aviez permis à votre langue des médiſances & des calomnies, ſi enfin vous aviez préféré les plaiſirs des ſens, à ceux qui élevent l'ame & qui l'uniſſent à la divinité ; ah ! je me contenterois de gémir en ſecret ; & malgré toute l'étendue des miſéricordes d'un Etre qui ſe plait ſingulierement à pardonner, je n'aurois pas même le courage d'eſpérer. Mais votre vie fut celle des véritables ſages ; la pratique

répondit à la ſpéculation, & tous vos momens furent marqués par des actes de bienfaiſance, ou par des réflexions dignes d'un eſprit immortel.

LETTRE XII.

Je suis à la campagne, & j'y ſuis avec vous : oui, malgré le cahos immenſe qui nous ſépare, nous nous trouvons encore enſemble. J'entends votre voix dans un ruiſſeau qui murmure ; je reconnois votre langage dans un livre qui m'éclaire ; je vous apperçois dans un parterre où brille l'émail des plus belles fleurs.

Ah ! voilà, dis-je en moi-même à l'aſpect de toute la Nature qui ſe renouvelle, voilà *ces beautés raviſſantes dont elle me parla tant de fois : voilà ces ombres & ces feuillages qu'elle préféroit à tous les ſpectacles & à tous les*

plaisirs. Ainsi vous êtes de moitié dans toutes mes réflexions.

J'ouvre une de vos lettres, & pour m'assurer davantage que les délices champêtres furent votre élément, je lis. . . . . .

Mes amusements à la campagne sont analogues à mon génie ; je m'échappe seule de la maison suivie de ma petite chienne Carine ; je m'enfonce dans les bois, & là errante pour mieux me retrouver, je médite sur tout ce qui m'environne. Un arbre, une fleur, un insecte me fournissent d'intarrissables réflexions ; je me crois seule sur la terre, & n'en suis pas fâchée. Tel est l'effet de la Nature sur mon ame : ses productions me charment beaucoup plus que toutes les fêtes & toutes les comédies. J'apperçois ici le Créateur ; & dans les plaisirs du monde je ne vois que des hommes & des passions. Cette lettre est datée de la campagne le 26 Juin 1761.

Oh! que vous auriez été contente

de vous trouver dans le lieu que j'habite depuis quelques jours. C'eſt chez un Prieur dont l'eſprit eſt aſſaiſonné de tous les agréments philoſophiques, & dans un ſéjour enchanté. Les plus riants côteaux forment des amphithéâtres, & un fleuve majeſtueux y baigne les bords les plus charmants. Là je me promène, & toujours avec l'idée que vous me voyez, & que vous vous intéreſſez à mon bonheur. Le Maître de l'endroit ſe fait un plaiſir de m'entendre parler de l'éminence de vos vertus & de la violence de mes regrets, & cela double ſon mérite à mes yeux.

S'il arrive dans ce manoir que la ſimplicité embellit, & dont la liberté eſt le premier maître, quelque perſonne tant ſoit peu philoſophe, mon cœur éclate, & auſſitôt je lui parle de vous. Il me ſemble que chacun doit partager avec moi les plaiſirs que votre ſouvenir fait naître, & que le monde entier ne compoſe qu'une

ſeule choſe avec moi dès qu'il s'agit de vous admirer.

Ainſi, ombre illuſtre, vous vivez toujours ſur cette terre par le ſoin que je prends de vous faire connoître, & de divulguer ma douleur. Encore hier au ſoir je parlois de vos vertus, & l'on ne put s'empêcher de pleurer avec moi ſur le vuide que votre mort laiſſe au milieu des Savants & des gens de bien.

LETTRE XIII.

Croiriez-vous qu'on m'entraîne à une chaſſe, moi qui n'ai pas chaſſé depuis plus de neuf ans: mais vous ſaurez que je n'accepte cette partie que parceque Seillat (c'eſt le nom du Château) eſt environné de bois, où je pourrai tout à mon aiſe converſer avec vous. La choſe arrive comme je l'avois imaginé. Les chaſſeurs cour-

rent çà & là, font retentir la forêt du bruit de leurs chiens & de leurs cors: & moi, immobile aux pieds des chênes dont le zéphir agite la cime, je me rappelle tout ce que vous me dites en différentes circonſtances, & je vous revois telle que vous étiez.

Oh! ſi l'on me rencontroit, que diroit-on? mon fuſil loin de moi, un crayon à la main, des yeux qui ne ſe fixent ſur aucun objet, la plus grande indifférence à l'égard du péril où peut me jetter un animal pourſuivi ou bleſſé. Eh! que m'importe en effet d'être tué par un ſanglier ou par ma douleur.

Oh! que ne vous ai-je précédée dans l'empire des morts, moi être inutile, moi qui n'avois d'exiſtence à mes propres yeux que parceque j'avois part à votre amitié. Vous ſeriez encore le refuge des malheureux, & votre exemple honoreroit les Philoſophes & la Philoſophie.

LETTRE XIV.

Si vous participez à l'immensité de l'Etre Suprême, hier vous m'auriez apperçu lisant deux de vos lettres au Chevalier de *Prunelé*, digne fils d'un pere & d'une mere respectables à tous égards, & qui quoique très jeune auroit fixé votre attention par les qualités de son esprit & de son cœur. Comme c'est lui qui m'a procuré le plaisir de la chasse, je ne pouvois mieux l'en remercier qu'en lui faisant voir des sentiments aussi magnanimes que les vôtres. C'étoit le servir selon son goût.

Je puis bien appliquer ici ce que vous m'écriviez autrefois au sujet des Comtes-*Rzewski*, *qu'il y a des jeunes gens dont l'esprit est naturellement philosophe, & dont le cœur ne respire que la sagesse & la valeur*.

C'est pour les former sur ce plan, que Louis-le-bien-aimé a établi une

Ecole Militaire, où la jeuneſſe puiſe les meilleures inſtructions ſous la diſcipline des plus excellents Maîtres. On en ſort imbu de toutes les ſciences & de toutes les vertus, & avec un amour décidé pour le travail : choſe d'autant plus admirable que nous vivons dans un ſiecle où le libertinage & l'oiſiveté ne ſont que trop ſouvent l'apanage des jeunes gens.

LETTRE XV.

APRÈS avoir lu un article de la Gazette, qui fait mention des troubles de la Pologne, je fermai les yeux, & je réfléchis profondément ſur ces malheurs que vous aviez prévus. Il me ſembloit encore vous entendre dire *que tôt ou tard la liberté pouſſée trop loin dégénéreroit en licence, que des factions ſe formeroient de toutes parts, & que le Souverain qui régneroit alors reſſentiroit les plus vifs chagrins*, & ce

qu'il y a de ſingulier, c'eſt qu'en me parlant un jour du célebre *Poniatoski*, Caſtellan de Cracovie, ſi connu dans l'hiſtoire, vous m'aſſurâtes que *Staniſlas* ſon auguſte Fils, ſeroit élu Roi. L'intimité dans laquelle vous viviez avec la Princeſſe *Czartorinſka* ſon illuſtre mere, vous avoit miſe à portée de voir ſouvent ce jeune Seigneur, & de juger par ſon eſprit de ſa future élévation.

Ce pronoſtic ne me parut point une conjecture ſans réflexion. Je m'en ſouviens pour obſerver attentivement celui dont vous tiriez ſi ſurement l'horoſcope, & je remarquai dans ſa figure, dans ſa démarche, & dans ſes diſcours, qu'il avoit effectivement la dignité d'un Monarque.

Quelle joie pour la Princeſſe ſon illuſtre mere, ſi elle eut vue l'accompliſſement de votre prédiction; mais comme dit la Bruyere ce ſavant Peintre de nos mœurs, *les hommes ne parviennent preſque jamais aux digni-*

tés qu'après la mort de ceux qu'ils auroient voulu rendre témoins de leur élévation, & c'eſt une des choſes qui les empêche le plus de jouir de tout le plaiſir de la grandeur. Mais ce qui m'afflige, c'eſt que vous n'avez pas joui vous même du bonheur de vivre ſous un Roi de votre nation. Combien de fois ne regrettiez vous pas la perte de l'incomparable *Staniſlas Leczinski*, & cela parcequ'il vous eût été doux de voir le ſceptre entre les mains d'un compatriote.

Au reſte ſi ce coup d'œil vous eût ravi, quel déchirement une ame ſenſible comme la vôtre n'eût-elle point éprouvé à l'aſpect des guerres inteſtines qui déſolent votre Nation! Hélas! je gémis de votre mort prématurée: le Ciel ne vous aura retirée de ce monde, que pour vous épargner la vue de tant de maux.

Ce qu'il y a de certain, c'eſt que la République ne vit jamais une ame

plus patriotique que la vôtre ; c'eſt que les ſeuls noms des nobles Polonois qui ſe diſtinguerent par leur zele pour le bien public, vous cauſoient les plus vifs tranſports, c'eſt que tout homme qui contribuoit à la gloire de votre pays, vous devenoit infiniment précieux.

LETTRE XVI.

JE me réveille les yeux encore tous mouillés d'un ſonge où vous m'avez apparu prête à rendre votre dernier ſoupir. Eh ! Ciel, ce rêve a glacé mes ſens, & m'a rempli d'horreurs. N'étoit-ce donc pas aſſez que je fuſſe inſtruit de notre terrible ſéparation ! Faloit-il encore qu'un ſpectacle auſſi accablant vînt ſe retracer à mon eſprit. Hélas ! je ſupporterai plus facilement la vue de ma propre mort, que cette cruelle image. Comment ! Vous que

je vis toujours si gracieuse, & si belle, vous appercevoir environnée des ombres du trépas; vous envisager pâle & défigurée de maniere à me causer de l'effroi. Quelle métamorphose & quelle révolution! Ah! disois je dans ce cruel moment, *si du moins ma tombe s'ouvroit avec la sienne*, & si nos deux ames *se réunissoient pour aller ensemble jouir de la lumiere incréée : mais la moitié de moi même s'envole au séjour des bienheureux, & l'autre reste au centre de l'humiliation & de l'obscurité. Una pars evolavit in cœlum, altera ramansit in cœno.*

LETTRE XVII.

Non je ne puis comprendre que j'aie survécu au frémissement que me causa la nouvelle de votre nom; il me sembla qu'on m'arrachoit à moi même, & que toute la terre se déroboit à mes regards.

Trois heures ſe paſſerent dans cette eſpèce d'anéantiſſement , & il n'y eut que la philoſophie qui vint me ranimer , en vous préſentant à mon eſprit comme un être qui n'avoit fait que changer de forme , & qui étoit toujours vivant. Alors la douleur qui abſorboit tous mes ſens ſe retira dans mon cœur ; & s'y établit pour toujours.

Il me prend quelquefois une envie de me transporter dans le lieu même où votre cendre repoſe , & de m'y exhaler en larmes & en ſoupirs : mais le Ciel étant maintenant votre demeure , ne me ſuffit-il pas de le regarder ?

LETTRE XVIII.

QUE le ſouvenir de vos vertus me fut hier d'un grand ſecours ; ſans cela je périſſois d'ennui dans une ſociété où il n'y avoit ni ame, ni eſprit : mais

je vous vis, mais je vous entendis, & je fus heureux.

Hélas! Qu'eſt-ce qui auroit deviné qu'au milieu d'un cercle où l'on babilloit ſur les ſpectacles & ſur les modes, je diſcourrois tout bas avec une morte. Voilà les reſſources de notre ame, elle nous vange intérieurement de l'outrage que lui font les converſations frivoles.

Ainſi quoiqu'à des diſtances infinies, vous me tenez toujours compagnie. Eh! ſi je n'avois cette illuſion, hélas! pourrois-je ſurvivre à ma douleur, moi qui m'afflige fortement de la mort même des perſonnes que je connus à peine, moi qui me ſouviens encore dans l'amertume de mon cœur de tous ceux que je vis périr dans ma plus tendre jeuneſſe, moi qui aurois donné ma vie pour conſerver la vôtre.

S'il eſt malheureux d'avoir une ame auſſi ſenſible, c'eſt un malheur que je chéris. Je trouve juſque dans mes

pleurs une ſatisfaction que je ne puis ni exprimer, ni définir. Eſt-ce un phénomene ? non, mais un effet fort naturel de l'amitié. Que je plains ceux qui n'en ſavent rien, ou qui n'en conviendront pas !

LETTRE XIX.

QUELLE ingratitude ſi je venois à vous oublier, ombre illuſtre, ombre chérie ; car non ſeulement vous me rendites des ſervices eſſentiels, mais vous les aſſaiſonâtes de toute la délicateſſe & de toute la générosité.

Hélas ! Je m'en ſouviendrai toujours, vous euſſiez voulu me donner le change, & me perſuader que c'étoit une autre perſonne que vous, qui m'obligeoit. Que d'innocentes ruſes n'imaginâtes vous pas à ce deſſein ? Mais comme je ſavois que dans le monde entier, il n'y avoit qu'une ame comme la vôtre, vous ne putes

me tromper. Toujours je vous reconnus, & toujours je me dis en ſecret, *c'eſt elle-même; elle ſe cache ſous le voile de la modeſtie, mais heureuſement pour moi ſon cœur eſt tranſparent, & je l'apperçois comme ma bienfaitrice, & comme mon amie....*

Oui *mon amie*, je le répete avec autant de vanité que de plaiſir, puiſque je ſuis poſſeſſeur de plus de deux cents Lettres où ce précieux mot eſt ſouvent enchaſſé. Grace d'autant plus ſinguliere, qu'il n'y eût jamais de proportion entre vous & moi. Quelles vertus pouvois-je oppoſer aux votres?

Et d'ailleurs qui connoît mieux que vous toutes les douceurs de l'amitié? qui en remplit mieux les devoirs? Vous la définiſſiez la vertu des grandes ames; & c'étoit en interrogeant la vôtre, que vous aviez trouvé cette définition.

Vous rapellez vous que vous écrivites des réflexions ſur cette matiere, & que ce fut en conſéquence de la

priere que je vous fis d'entrer en lice avec les Ecrivains du ſiécle. Mais bientôt une modeſtie trop ſévere vint arrêter votre plume, & je ne pus obtenir que quelques fragmens d'un ouvrage qui ſeroit devenu complet, & qui auroit fait les délices d'une multitude de lecteurs. Alors on auroit connu que mon admiration pour vous ne naiſſoit ni de l'enthouſiaſme, ni de la prévention, & que vous futes infiniment au deſſus de mes éloges & de mes regrets.

Ce qui m'afflige, Illuſtre Morte, c'eſt qu'on s'eſt malheureuſement accoutumé à regarder comme romaneſque tout ce qui eſt merveilleux. Les fictions de nos ouvrages à la mode font tout le tort poſſible à la vérité. Oh ! de quelle douleur, mon ame ne ſeroit-elle pas pénétrée, ſi on alloit mettre ces Lettres au nombre des romans ! Si l'on regardoit comme hyperbolique la deſcription que je fais, & de vos talens & de vos vertus. . . .

Non :

Non ; mon langage n'eſt point celui de l'artifice. Je ne parle que de ce que j'ai vu, je ne loue que ce que j'ai connu ; & ſi l'on oſe en douter, la Pologne entiere élévera la voix, & rendra juſtice à la mémoire d'une Philoſophe dont j'exalte les vertus.

L'amitié, il eſt vrai, me rendit témoin de mille traits héroïques que votre propre nation ignore ; mais elle en ſut aſſez pour louer ſouvent vos rares qualités. Quelle victoire d'avoir le ſuffrage d'une République qui dans tous les tems eut le mérite d'apprécier la vertu !

LETTRE XX.

JE retrouve une de vos Lettres que j'avois égarée depuis plus de ſix mois, jugez de ma ſatisfaction. C'eſt préciſément celle où vous me racontiez *qu'une perſonne vous écrivoit, qu'elle n'oſoit plus être en relation avec vous.*

parcequ'on lui avoit dit des choses à votre désavantage.

Ceci, je vous l'avoue, me met en colere contre le genre humain, & me confirme que l'espèce des imbécilles ne finira pas si-tôt. Quel est donc celui dans le monde qui n'ait des ennemis ; pour moi je sais bien qu'à titre d'Auteur je suis souvent déchiré, (c'est le revenant bon du métier), & que si l'on jugeoit de moi par tout ce qu'en peuvent dire les partisans de la nouvelle philosophie, on me trouveroit ou bien ridicule ou bien noir, Mais j'ai heureusement des amis qui savent évaluer les satyres & les mauvais propos, & qui n'ignorent pas qu'un coup de langue est presque toujours l'effet de la prévention ou de la malignité. Si les hommes se rapportoient tout ce qui se dit dans la société contre les uns & les autres, il n'y auroit sur la terre que des haines & des délations : de même que si l'on étoit assez sot pour ajouter foi à

tout ce ce qui se débite , adieu les amis, & adieu l'amitié.

Mais , c'est trop s'appesantir sur un pareil sujet. Savez vous que le luxe va toujours en croissant ; plus j'avance en âge , & plus je vois le mérite offusqué par le faste : on ne veut plus aujourd'hui que de la richesse & de l'orgueil.

Vous trembliez pour votre patrie , quand vous pensiez à toutes ces décorations & à toutes ces modes qu'on faisoit venir à prix d'or de chez l'étranger , & vous me teniez le même langage qu'*André Zalaski* , Evêque de Cracovie , qui me disoit un jour , *que la Pologne dégénereroit de ce qu'elle est , si elle prenoit les usages des autres nations ; que le sabre & les moustaches lui convenoient beaucoup mieux que la frisure & les épées ; & qu'on trouvoit peut-être plus de bonne foi , & plus de cordialité sous un bonnet fourré , que sous un chapeau orné d'un plumet.*

Tant que le Polonois ne ressemble

effectivement qu'à lui-même, il est rempli de bonnes qualités; & il n'y a que lorsqu'il emprunte les mœurs d'autrui, qu'il devient moins affable, moins sincere & moins généreux. Aussi le grand Maréchal de la Couronne (*Bielinski*) disoit il, *que les voyages avoient beaucoup plus fait de mal que de bien* à ses chers compatriotes.

Il faut avouer que l'homme est réellement un singulier personnage: il laisse presque toujours les vertus d'une nation, pour en prendre les ridicules. On ne vient ordinairement à Paris que pour s'y façonner sur des modeles bisarres: on y saisit les manieres du petit Maître, dès qu'on y est arrivé; & l'on n'est plus qu'un assemblage de caprices, & qu'un surtout de bagatelles.

Nous avons des cours de Belles Lettres & de Philosophie, me disiez vous autrefois, *& l'on devroit penser à nous donner un cours des usages du monde. Cela pourroit préserver la jeunesse des*

ridicules qu'elle prend sans presque s'en appercevoir. On y diroit *surtout, qu'il faut autre chose que la lecture d'un roman, d'un opera-comique, ou d'une tragédie, pour décider sur des matieres importantes, & pour se croire un personnage intéressant; que les bouquets, & les eaux de senteur sont la ressource des esprits frivoles, & qu'une ame qui pense, donne son attention à d'autres objets.*

Voilà sans doute de belles leçons, mais comment seroient-elles reçues dans un tems où le luxe est la ruine des mœurs.

Quand les Romains commencerent à s'énerver, dit le Cardinal Bentigolio, *on plaisanta sur tout ce qui sentoit la morale, & ce fut là l'époque de leur décadence.*



LETTRE XXI.

JE viens de lire avec toute la ſatiſfaction poſſible dans un manuſcrit très ſecret, ce beau trait du Duc de Bourgogne que vous aviez tant de plaiſir à raconter. L'Auteur du mémoire en queſtion, dit que ce Prince porté ſur les ailes de l'amitié, ſe rendit effectivement à Cambray, pour y embraſſer M. de Fenelon, & qu'abordant ce Prélat, il s'écria : *C'eſt moi, toujours votre diſciple, & toujours votre ami. Je m'arrache furtivement à la Cour où l'on me croit très ſédentaire, pour venir vous dire à l'oreille que vous ſerez toujours dans mon cœur, que toutes les cabales & toutes les calomnies ne pourront jamais vous en ôter.*

L'Abbé *Verven*, qui rapporte ce fait, aſſure que le Duc de Bourgogne arriva pendant la nuit, qu'il le vit lui-même & qu'il l'entendit, & qu'après vingt minutes paſſées avec M. de Cambray, ce Prince repartit ſur le

champ. Que vous aviez raiſon d'admirer un pareil trait !

Vous ſavez donc maintenant ce que c'eſt que cette mort qui fit ſouvent le ſujet de nos entretiens, tandis qu'encore incertain ſur ce qu'elle préſente à l'eſprit, je languis entre l'eſpérance & la crainte. Je ſuis ſeulement convaincu qu'elle ne peut être un anéantiſſement ; & preſque tout me crie que mon ame eſt immortelle, & parcequ'il doit néceſſairement y avoir des peines proportionnées au vice, & des recompenſes analogues à la vertu. Mais après cela je me perds dans les abîmes du trépas, & je n'apperçois plus qu'un nuage épais qui me dérobe entierement la vue de ce nouveau monde où vous êtes, & où nous devons tous entrer.

Je vous avoue que la mort m'a toujours tellement affecté, que j'ai eu le bonheur dès mes plus tendres années d'avoir une ſouveraine indifférence pour les richeſſes & pour les

honneurs. Trois fois je rejettai la fortune qui se présentoit à moi, & je préférai le simple avantage d'exister, à tous ceux que des Souverains mêmes daignerent m'offrir.

Je ne vous dis rien ici que vous n'ayez sçu dans le tems, & dont je n'aie des preuves par écrit, preuves d'ailleurs que je produirai dans la relation de mes voyages; non pour me repaître d'une ridicule vanité, mais pour apprendre au public que tout le monde n'est pas dupe de l'ambition.

Quelques personnes d'une morale austere blâmerent mon indifférence; & en cela je reconnus de faux dévots, qui toujours friands d'honneurs, n'ont qu'un extérieur de religion. Que le nombre de ces sortes d'êtres se trouve multiplié! On les croiroit les hommes les plus détachés du monde, & il n'y a rien qu'ils n'entreprissent pour arriver tout pieusement aux plus hautes dignités. C'est ainsi que se comportoit

ce perſonnage à grand chapeau, dont vous futes preſque la dupe. Il s'imaginoit avoir crû de dix coudées, lorſqu'il avoit froiſſé quelques Seigneurs, & lorſqu'il pouvoit ſe promener avec quelqu'élégant ſuperbement vêtu.

M. Flechier, diſoit avec raiſon, *que les faux dévôts faiſoient plus de tort à la religion, que tous les impies & tous les libertins; & que le ſouverain légiſlateur qui tonna ſi fortement contre les hypocrites, ne dit rien aux Saducéens.*

Sans doute la vertu ſied bien à tout le monde, mais il ſembloit qu'elle vous convenoit encore mieux qu'à tout autre: comme vous ſaviez la rendre aimable, & lui donner tout à la fois un air de candeur & de dignité, on vous vit toujours dégagée de toutes ces minuties qui rétreciſſent l'eſprit, & ne recherchant jamais que le ſolide & le vrai.

J'ai fait de la mort ma bonne amie, m'écriviez vous en 1761, *& c'eſt une*

ſage politique, afin qu'elle ne m'effraie point lorſqu'elle viendra. Quand nous avons affaire à des ennemis plus puiſſans que nous, la prudence veut qu'on faſſe une alliance avec eux, au lieu de les irriter. Déjà je m'apperçois que cela me réuſſit, & que cette malheureuſe mort qui me ſembloit ſi lugubre & ſi noire, ne me paroît plus qu'en brun. Peut-être peu à peu ſe fera-t-elle voir en couleur de roſe.

LETTRE XXII.

SI Ovide écrivit ſes Triſtes à raiſon de ſon exil, j'ai bien un autre ſujet de m'affliger & de gémir. Ce Poëte illuſtre, au bout du compte, ne perdoit que la vue de ſon pays, & moi je ſuis privé de l'univers en ne vous ayant plus. Cela eſt ſi vrai qu'au milieu du monde qui m'environne, je n'apperçois & ne ſens que ma douleur.

Autant vaudroit-il être perdu dans les déſerts.

C'eſt ce que je penſois ce ſoir dans ce moment où la nuit commence à répandre ſes ombres, & à reproduire la ſaiſon des réveries ; car vous ſaurez, que, ſi j'aime à m'égarer dans la campagne, c'eſt dans ces inſtans où le ſoleil ſe retire, & où toute la nature ſemble ſe taire pour laiſſer parler l'ame, & donner carriere aux réflexions ; alors l'horiſon ſe rembrunit, les oiſeaux n'ont plus de voix, la terre plus de couleurs, & l'eſprit prend la place de tous les objets qui ſembloient être en embuſcade pour le ſéduire ou pour l'occuper.

Ah ! Si vous me voyiez dans ces quarts d'heure, vous croiriez qu'il n'y a plus rien de créé, que mon ame & la vôtre ; qu'elles rempliſſent toutes les deux l'étendue de l'Univers, comme elles rempliſſent mes journées.

Ce n'eſt ici ni de la poëſie, ni de la fiction. Mon cœur, en ne penſant qu'à vous, eſt trop plein de la vérité, pour que tout ce qui eſt romaneſque puiſſe y trouver place. Auſſi ne verra-t-on dans ces Lettres, ni les expreſſions *d'Héloiſe* ni celles *d'Abeillard*. La paſſion s'exprime avec tous les tranſports de la rage, & la raiſon n'a pour elle que la ſimplicité.

Je ſerois au déſeſpoir que cette amitié eût été gâtée par quelqu'excès. Je n'ai point oublié que la ſcience & la vertu furent le principe de mon attachement; & je ne viendrai pas ternir après votre mort, une union qui n'eût rien que de ſage & de raiſonnable pendant votre vie.

Allez donc, mes Lettres, allez ſans craindre d'outrager la mémoire de la Princeſſe ******** vous produire en Public. Vous ne pourrez qu'apprendre à tous ceux qui ne la connurent point, (eh quel malheur!) vous ne pourrez qu'apprendre, qu'elle

fût digne de tous les regrêts dont les personnes les plus vertueuses sont capables.

Que les ames de boue pensent tout ce que leur dépravation pourra leur suggérer ; on sait que la malignité est leur élémenr, la calomnie leur langage, & qu'un souverain mépris est toute la réponse qu'on doit leur donner.

Oh ! que vous auriez d'éloges & que vous exciteriez de regrêts, si toutes les personnes de bien qui sont encore sur la terre avoient pu vous voir ; mais ce qui me console, c'est que du côté de la reconnoissance & de l'amitié je suis assuré de les valoir.

La nature m'a heureusement enrichi d'un bon cœur, & c'est selon moi le plus riche patrimoine qu'elle peut donner. Non, je ne consentirois pas à le perdre pour toutes les fortunes de l'Univers.

Nous vivons dans un siécle où l'on

n'eſtime que l'eſprit ; mais certainement le ſiécle a tout le tort poſſible : l'eſprit fait un livre, imagine un projet, amuſe une ſociété ; tandis que le cœur conſole, ſoulage & ſe multiplie pour obliger.

Sans lui il n'y auroit ni amour ni amitié, & les morts comme les abſens ne ſeroient ni regretés ni pleurés. Sans lui l'humanité n'eſt qu'un mot, & il n'y a que des duretés à attendre de tous ceux qui ont le pouvoir en main.

C'eſt, ſelon vous, lui qui gémit, lui qui pardonne, lui qui ſe répand en libéralités. Il tient le premier rang dans l'hiſtoire : quand un Hiſtorien a des entrailles, & ſait en quoi conſiſte le véritable héroiſme, il produit la valeur ; & l'on ne trouve que baſſeſſe & lâcheté, partout où il ſe tait.

Je vous quitte, ombre illuſtre, pour aller me nourrir des œuvres de Mallebranche que vous aimiez tant, c'eſt-à-dire pour mieux vous retrou-

ver, car plus je m'occupe de la métaphyſique, & plus je me perſuade que vous exiſtez.

LETTRE XXIII.

Quelquefois on me prendroit pour l'ame la plus ſtupide qui ſoit au monde, & c'eſt la ſuite de ma douleur. C'eſt un air morne, un œil fixé en terre, un abbatement que je ne puis ni concevoir ni définir. Il ſemble que je n'exiſte plus en moi-même, & qu'un autre être eſt venu me remplacer.

Funeſte effet du chagrin ! il dénature les perſonnes & les rend étrangeres à leurs propres yeux. Encore ſi cet état n'étoit qu'inſtantané, mais en voilà pour ma vie. Oui il n'y aura plus déſormais ni joie ni tranquillité qui puiſſent me rendre heureux, & quand le ſoleil brillera, & quand les fleurs

reprendront leur éclat, je croirai toujours que ce n'eſt pas pour moi.

J'entendois ce matin, au milieu des bois, des oiſeaux qui formoient le plus agréable concert, & je m'imaginois qu'ils gaſouilloient ma douleur. Tout ce que je vois, tout ce que j'entens, ne me retrace que cela. Que Pope avoit raiſon de dire, *que le chagrin lorſqu'il eſt vif, met en deuil tous les objets !*

Auſſi s'imagina-t-il, après la mort d'un ami, que le Ciel étoit devenu noir, & que les roſes mêmes avoient changé de couleur.

C'eſt lui-même qui le raconte comme un phénomene extraordinaire qui dura près de deux mois.

LETTRE XXIV.

Eſt-il permis que toute communication ſoit interrompue entre les

morts & les vivans, & que toutes les Lettres que je vous adresse seront toujours sans réponse. N'y auroit-il donc pas moyen d'obtenir de vous un simple billet, seulement quelques syllabes, seulement un chiffre. Hélas! quelle seroit ma joie! on me verroit renaîte comme une anemone au printems.

Cette pensée m'agitoit aujourd'hui dans une forêt, & dans un instant où la pluie me pénétroit de toutes parts; je n'étois occupé ni de ce contre-tems, ni des mauvais chemins qu'il me falloit franchir. Mais hélas! vous n'êtes pas même une ombre pour moi, pas même un zéphir; car au moins l'ombre se fait-elle appercevoir, & le vent le plus léger se fait-il sentir; & de vous rien n'affecte, rien ne frappe les yeux.

Voilà ce qui rend les Matérialistes si confians dans leur opinion: comme ils ne voient ni n'entendent les morts, ils s'imaginent que leur ame

s'eſt anéantie avec leurs corps ; mais ſi nous ne laiſſons rien tranſpirer aux yeux lorſqu'on nous penſons, pourquoi les morts ne pourroient-ils pas réfléchir ſans que nous en fuſſions affectés ? Le plus petit argument renverſe le Matérialiſme & tous ſes Sectateurs.

LETTRE XXV.

QUAND je me rappelle ces vaſtes plaines de Pologne égayées par des rivieres & par des bois, cette franchiſe naturelle qu'on trouve chez les habitans, cet amour pour l'hoſpitalité, ah ! je reconnois que vous aviez raiſon de vous féliciter d'être née *Polonoiſe*. Oui, ſi le Ciel me conſerve des jours, je paſſerai les inſtans de ma vieilleſſe à me repréſenter ces pays mémorables, où je ne manquai jamais de rencontrer quelque Gentil-

homme aimable qui me combla d'honnêtetés.

C'eſt-là que j'ai vu des ames libres & des cœurs magnanimes. Les manieres engageantes du pays me faiſoient oublier toutes les autres contrées. L'âge d'or ſubſiſte encore ici, diſois-je en moi-même, & la Déeſſe *Aſtrée* habite ces climats.

M'arrivoit-il de m'égarer, combien n'en étois-je pas dédommagé par les plus heureuſes rencontres! On diroit que les nobles Polonois n'ont des terres que pour bien accueillir les voyageurs. Complaiſans juſqu'à parler une langue étrangere, & juſqu'à deviner tous les beſoins, ils s'annoncent avec une bonté majeſtueuſe dont mon cœur tiendra regiſtre tant que je vivrai.

Quelle douceur pour vous, Illuſtre Morte, d'avoir vécu environnée de tant d'aimables compatriotes, & de n'avoir trouvé dans leurs mœurs, ni ce faſte, ni cette flatterie qui perdent

aujourd'hui tous les peuples. Vous les vites grands dans leur magnificence extérieure ; mais ſimples dans leurs manieres, jaloux de ſoutenir leurs prérogatives & leur rang, mais prodigues de leurs biens quand il s'agiſſoit des intérêts de l'humanité.

C'étoient des *Sarmathes* aimables dont l'affabilité gagnoit les cœurs, & qui n'avoient qu'une majeſté fiere abſolument étrangere à l'orgueil. Quant à leurs connoiſſances, elles n'étoient ni ſuperficielles, ni bornées. La Pologne, que le vulgaire s'imagine être un pays barbare, eſt remplie d'hommes familiariſés avec les belles Lettres & les ſciences les plus élevées. Les voyages ornent leur eſprit & l'étendent ; & même très ſouvent parmi ceux qui n'ont pas quitté leur pays, on trouve beaucoup d'érudition.

Comme je ne crois point vous quitter, quand je parle de votre nation, je m'étends volontiers ſur cet article.

Vos compatriotes furent une partie de vous même, & je ne ceſſe point d'être avec vous en m'occupant de leurs excellentes qualités.

LETTRE XXVI.

J'AI beau parcourir tous les livres où il eſt queſtion de regrets, je ne vois rien qui reſſemble à ma douleur ; & je vous avoue, que ſi quelque choſe flatte ma vanité, c'eſt de me ſentir en ce genre une ame unique.

Auſſi malgré la triſteſſe qui m'accable, ne voudrois-je pas me troquer pour toutes les ames du monde. L'avantage de vous avoir connue, & de ſentir toute la rigueur de votre ſéparation, me fait paroître à mes propres yeux un homme tout privilégié. Ce n'eſt, il eſt vrai, que pour reſſentir la plus vive douleur, mais tant de vertus pouvoient-elles diſparoître ſans exciter les plus vifs regrets !

LETTRE XXVII.

Eh ! pourquoi votre vie eſt-elle déjà terminée ? Eh ! pourquoi dans un ſiécle ſi frivole où la raiſon ſeroit ſi utile, n'êtes vous plus. Oh ! je me perds dans ces idées quand je veux les approfondir. Combien ces exemples de ſageſſe & de vertu que vous donniez à votre patrie, ne ſeroient-ils pas néceſſaires au milieu de cette confuſion qui la trouble ! Combien vos conſeils n'auroient-ils pas de vertu : pour appaiſer le feu de la ſédition, Je ſais que parmi les Polonois on ne manque pas d'hommes éclairés, mais ce n'eſt plus vous ; & quelque admirables qu'ils puiſſent être, encore une fois, ce n'eſt plus vous.

Douleurs qui déchirez mon ame, vous ne me tourmentez avec tant de fureur, que parceque mes réflexions vous font naître. Oui ma triſteſſe n'eſt point un ſentiment au haſard que le caprice engendre, & que la paſſion

nourrit. Je ne m'afflige que parceque la raiſon me dit de m'affliger ; je ne ſoupire, que parceque la philoſophie eſt le principe de mes ſoupirs. Ainſi mon chagrin ſera durable autant que moi-même ; & toujours, Illuſtre Morte, je vous appercevrai comme une amie dont la correſpondance étoit néceſſaire à mon bonheur.

A propos de bonheur ; que je regrette la perte de ce précieux Manuſcrit où vous démontriez *qu'on n'eſt heureux qu'autant qu'il regne entre l'ame & le corps une parfaite harmonie : que notre maniere d'enviſager les objets fait notre tourment ou notre félicité ; & que l'exceſſive opulence ainſi que l'extrême pauvreté ſe trouvent rarement avec le bonheur.*

Vos réflexions ſur le tumulte des Cours, étoient admirables, & j'aurois lu & relu toute ma vie le portrait que vous faiſiez de ces Miniſtres & de ces Courtiſans qui prennent cette terre pour leur Ciel, & qui

pour y gouter une paix qu'on ne peut y trouver, se consument en espérances chimériques & en desirs superflus.

LETTRE XXVIII.

NON, vous ne m'avez point oublié. Le desir que j'ai d'imiter vos vertus est le fruit de vos vœux auprès de l'Eternel. Hélas! aurois-je en moi-même de quoi former de pareils desirs? Je sens qu'ils me viennent d'une source infiniment plus pure que mon cœur. Oh! vous l'aviez bien dit, *que votre amitié seroit éternelle*, que la mort *ne pourroit vous séparer de ceux que vous aimiez pendant votre vie.* Ainsi vos promesses s'exécutent au-delà même du tombeau. Quel motif pour vous être inviolablement attaché!

Mes occupations sont toujours assez sérieuses, Je lis ou j'écris, & vraisemblablement

blablement cela continuera juſqu'à la fin de mes jours : on meurt ordinairement comme on a vécu.

J'ai heureuſement à ma diſpoſition quelques bibliothéques dont les propriétaires ne ſe ſervent jamais. Il eſt à propos qu'il y en ait de cette eſpèce. Voilà comme tout profite au bien du public, juſqu'à l'ignorance même.

Les ouvrages Italiens me ſont toujours agréables. J'y trouve une imagination qui m'enchante & qui m'étonne. Ceux qui ne les connoiſſent que par traduction, n'en ont qu'une très foible idée. Quant aux livres François, je fais ſouvent ma ſociété de celui qui vous ſembloit être l'élixir de la bonne philoſophie ; je veux dire *l'eſprit des Loix*, cette production lumineuſe, qui malgré quelques ombres qui la rembruniſſent, eſt l'abregé de tout ce que les Légiſlateurs ont écrit de plus ſolide & de plus inſtructif. Souvent je vous

retrouve dans cette lecture, & mon cœur en est tout ému. On diroit que l'auteur copia vos pensées, & surtout lorsqu'il déclare, *que l'Evangile est le plus beau présent que Dieu ait fait aux hommes*? Les personnes de genie se rencontrent dans la façon de penser. La vérité est une ; &, pour les grandes ames, il n'y a qu'une seule & même maniere de la voir.

Quel plaisir pour l'illustre *Montesquieu*, s'il eut pu converser avec vous! Ces entretiens seroient devenus la matiere d'un nouvel ouvrage ; & sous sa plume immortelle, vous auriez repris une nouvelle vie ; au lieu que la mienne peut à peine vous reproduire pour un instant.



LETTRE XXIX.

LE siécle est toujours sémillant & frivole, le mérite toujours peu considéré : la mode veut qu'on soit incrédule ; le luxe qu'on donne tout aux sens, & l'esprit du jour qu'on ne lise que des piéces de théatre, des contes & des riens.

Ah ! tandis que votre corps se détruit insensiblement dans le silence affreux du tombeau, l'on se remue, l'on s'agite, & des passions de toute espèce causent les plus grandes révolutions. Vous êtes dans le sein de la poussiere, & l'orgueil leve la tête jusqu'au cieux, & l'ambition marche sur les débris de l'innocence & de la vertu, & la fausse philosophie renverse d'un air dédaigneux tout ce qui s'oppose à ses progrès. Poussiere précieuse ! qui me paroît préférable à toutes les richesses, & qui m'instruit plus que tous les livres ! C'est à sa vue que je reconnois que tout

ce qui passe n'est que vanité, & que tous ces beaux esprits qui remplissent aujourd'hui l'Univers de leurs délicieuses productions, vont tout à l'heure s'éclipser dans le sein d'une éternelle nuit.

LETTRE XXX.

Si l'Etre suprême a répandu tant de beautés sur tous ces objets fragiles qui flattent nos sens, quelle profusion de richesses dans la région des esprits !

C'est là que vous nous attendez, & que vous vous trouvez avec tous ces grands hommes qui connurent la vérité. Oh ! quelle magnifique assemblée !

Que vos connoissances se seront étendues au milieu de ces espaces immenses où il n'y a rien de corporel ! Que vos idées seront devenues

ſublimes dans ce lieu raviſſant dont l'Eternel lui-même eſt le centre & la fin !

Le jour que vous coulez maintenant eſt une éternité ; & quelle différence entre ce coup d'œil & celui d'un tems qui ſe diviſe en heures & en minutes, & qui eſt toujours au moment de finir ! La région que vous habitez eſt l'immenſité même : & quelle diſproportion, entre un ſéjour où il n'y a ni barrieres ni limites ; & une terre qui n'a que neuf mille lieues de circonférence, & qui eſt bornée de toutes parts !

Oh ! Que nous nous trouvons reſſerrés quand nous laiſſons courir notre imagination au de-là de ce monde ! Que ce point de vue, tout obſcur qu'il eſt, nous donne une petite idée de tout ce qui tombe ſous les ſens. Cette terre ne nous paroît plus qu'un atôme, & l'homme qui ſe croit immenſe, & tous nos héros

remplis de leur grandeur, ne se retrouvent plus.

Oh! que la philosophie bien entendue offre à l'esprit de belles & de grandes images! Avec elle on est supérieur à toutes les hauteurs du siécle, & l'on apperçoit l'ame mille fois plus vaste que les cieux.

Vous rappellez vous, Illustre Morte, ce certain mois d'Octobre où en face du firmament, & sur les bords d'un fleuve majestueux, nous nous occupions de ces grandes vérités. Le soleil s'en alloit, & nous tâchions d'y suppléer par cette lumiere vive & pure, que la métaphysique répand dans les ames: je m'en souviens, il nous sembloit que tous les êtres corporels avoient disparu, & qu'il n'y avoit plus rien que d'intellectuel à nos yeux.

Je n'ai garde de parler de cela à d'autres personnes qu'à vous. Hélas! qui est-ce qui comprendroit ce langage, dans un siécle comme le nôtre. On est tellement esclave des sens,

qu'on me jugeroit un esprit chimérique, & peut-être même un insensé.

LETTRE XXXI.

Vous dirai-je, ombre Illustre, que votre chere patrie est maintenant en proie à la discorde & à la confusion; que des Palatinats entiers éprouvent une guerre intestine qui les ruine & qui les désole, & que tout cela vient de ce qu'on se persuade que les loix du Royaume ont été violées dans les Dietes qui ont précédé.

Je ne m'aviserai point de prononcer sur des points aussi importans, n'étant ni dans le cas, ni à portée d'en juger, mais ce qui m'afflige & ce qui vous allarmeroit, c'est que cet Illustre Sénateur, le Comte *Rzewski*, Général de la Couronne & Palatin de Cracovie, fut enlevé par

les Ruſſes & conduit dans un lieu qu'on ignore.

Hélas ! combien de fois fimes-nous ſon éloge, en louant ſon ſavoir & ſa modeſtie, ſa douceur & ſon équité ! Je prenois plaiſir à me rappeller ſes vertus & à m'en entretenir avec vous.

Ah ! ſi vos vœux peuvent rompre ſes liens, vous rendrez à votre patrie le citoyen le plus reſpectable, & le plus zélé, un homme dont la vie ne fut qu'un acte de bienfaiſance & de probité, que tous ſes compatriotes regrettent, que tous ſes vaſſaux adorent, que ſon illuſtre Epouſe pleure nuit & jour, que ſes dignes fils redemandent avec des ſanglots non interrompus.

Quelle ſolitude que ſon château de *Podhorcé*, ce ſéjour dont il faiſoit ſes délices, & où il vivoit en Prince !

Le Comte *Severin*, le plus jeune de ſes fils, ne voulut point aban-

donner ſon pere, & avec un courage digne des Romains, il s'élança dans le carroſſe deſtiné à le conduire en priſon. Il eſt vrai qu'il trouvera dans l'ame de celui qui lui donna la vie, toutes les lumieres & toutes les vertus qu'on peut puiſer dans les meilleurs livres : lui ſeul lui tiendra lieu des plus excellentes ſociétés. Mais hélas ! ont-ils au moins la conſolation de ſe trouver enſemble !

Ah ! s'il étoit poſſible que le Comte *Rzewski* fût coupable, qui eſt-ce qui ſeroit innocent ? Car il eſt notoire qu'il a toujours été le Sénateur le plus fidelement attaché à la République, & le plus reſpectueux envers ſon Roi. La conſcience, l'honneur, la probité, furent toujours ſon guide & ſon conſeil, & jamais il ne ſortit de ſa bouche que des paroles décentes & pleines de modération.

Oh ! que fait il maintenant ! où eſt-il, ce reſpectable Seigneur que je con-

nus si particulierement, & que je ne cessai jamais d'admirer. Hélas que ne m'est il donné de partager avec lui ses malheurs & ses liens, de revoir de mes yeux ce cher fils si digne d'un tel pere ; ce cher fils déjà assuré de vivre dans l'histoire, & d'être placé parmi les héros. La prison, oui la prison où ils sont l'un & l'autre, me paroîtroit aussi vaste que l'Univers. Il n'y a point de murs pour des ames magnanimes.

Messeigneurs *Soltick* & *Zaluski*, le premier, Evêque de *Cracovie*, & le second de *Kiovie*, ont subi le même sort; sort funeste qui arrache l'un à des Diocesains consternés, l'autre à des livres qu'il chérissoit plus que sa vie, & dont il avoit fait une bibliothéque publique au milieu de sa nation !

Oui, Illustre Morte, vous serez sensible à ces maux, & votre grande ame suppliera l'Eternel d'y mettre fin.

Vous demanderez à Dieu que toute captivité ceſſe, & que la République refleuriſſe en paix.

LETTRE XXXII.

QUELQUEFOIS j'accuſe ma mémoire d'être mon tyran, en me rappellant continuellement l'hiſtoire de vos vertus & de vos bienfaits; comme ſi mon cœur, quand même j'aurois perdu tout ſouvenir, pourroit ceſſer de m'en avertir. Ah! il s'eſt tellement accoutumé à penſer à vous, que c'eſt ſon élément & ſa conſolation: eh! pouvoit-il mieux faire; en s'occupant de ce que vous futes, il s'occupe de la vertu.



LETTRE XXXIII.

Avouez, Illuſtre Morte, que malgré le deſir que vous aviez de voir le céleſte ſéjour, que malgré l'idée que vous vous formiez du bonheur qu'on y poſſéde & de la gloire dont on y jouit; vous regrettâtes en mourant vos amis & votre nation. Cependant vous vous ſerez conſolée, ainſi que vous me l'aviez dit pluſieurs fois, de laiſſer votre patrie au milieu des excellents préceptes qu'on puiſe dans les colléges de Varſovie. Celui dont les PP. des Ecoles pies ſont en poſſeſſion, répand le plus grand luſtre, grace aux ſoins de ces dignes Inſtructeurs, & à la vigilance du R. P. Staniſlas *Konarski*, dont la poſtérité fera mention. C'eſt-là que vos illuſtres Compatriotes apprennent à rendre à Dieu ce qui appartient à Dieu, à Céſar ce qui eſt à Céſar, & qu'ils deviennent ſavans & vertueux. Oh! que de biens ont déjà réſulté de

ces sages établissemens, où l'on trouve des maîtres en tout genre, & un ordre qui ravit!

Tout ce qui m'afflige c'est que vous ne reviendrez plus sur cette terre chérie, pour y voir les progrès des sciences & des arts; c'est que dans cette succession immense d'instans qui doivent s'écouler, il n'y en aura pas un seul où vous puissiez reparoître, & reproduire aux yeux des mortels ces charmes & ces vertus qui vous méritoient les plus grands hommages.

Le Cardinal *Mazarin* disoit que les hommes auroient une satisfaction infinie de revenir quelques siécles après leur mort, pour voir les changemens que causent les années & les révolutions. Mais Dieu a bien d'autres satisfactions à nous procurer, que le plaisir de revoir une terre où il n'y a que des espérances de bonheur.



LETTRE XXXIV.

HELAS! que seront devenus ces serviteurs qui vous étoient si tendrement attachés ; enfin tout ce monde qui vous environnoit, & qui ne trouvoit de félicité que dans le bonheur de vous entendre & de vous voir. Ah! sans doute que noyés dans des torrens de pleurs, ils se croient séparés & de leur propre Nation & de l'Univers entier. Il est encore des ames, malgré la dépravation du siécle, qui savent aimer ; & ces ames se trouvent plûtôt dans des professions obscures, que dans des conditions relevées, & ces ames animent des corps vils aux yeux du luxe & de l'orgueil.

Rien de tout ce qui vous entouroit ne m'a échappé, & je revois jusqu'à ces oiseaux que vous nourrissiez de votre propre main, jusqu'à ces chiens dont vous faisiez votre amusement, & dont vous admiriez volontiers les

ruſes & l'inſtinct. C'étoit pour vous autant d'occaſions de philoſopher ſur les ouvrages du Créateur, & de vous élever juſqu'à lui.

Ceux qui connoiſſent l'amitié ne ſeront point étonnés de mes queſtions. Ils ſauront qu'on chérit tout ce qui appartient à une perſonne qu'on honore & qu'on aime, & je ne veux pas d'autre apologie.

LETTRE XXXV.

SAVEZ-VOUS que le Comte *Oginski*, dont vous connoiſſiez le mérite, & dont vous vantiez avec raiſon la grandeur d'ame & les talens, eſt grand Général de Lithuanie, & que par une entrepriſe digne des Romains, il fait faire un magnifique canal qui rendra le commerce floriſſant : que le Prince *Lubomirski*, qui partage, avec ſon épouſe la Princeſſe *Czartoriska*, cette magnanimité dont

leurs illuſtres familles ſont en poſ-ſeſſion depuis tant de ſiécles, eſt grand Maréchal de la Couronne, à la place du Comte *Biclinski* qui s'attira l'eſtime & l'amour de tous les étrangers.

Je vous parle de ces évenemens pour charmer ma douleur, m'efforçant de me perſuader que vous vivez encore, ou que vous prenez part à tout ce qui intéreſſe votre Nation. Ah! les ſentimens qui vous animerent étoient trop ſublimes pour mourir avec vous: l'amour de votre patrie ſubſiſte encore dans votre ame, & je puis vous en entretenir.

Platon parloit à ſes amis morts comme s'il les avoit vus. Leur ame eſt autour de moi, diſoit-il, & une ame ne peut être privée de ſes facultés.

LETTRE XXXVI.

IL y a précisément aujourd'hui dix ans, je m'en souviens, qu'accablé de la plus profonde douleur, je vous quittois pour me rendre à *Cracovie*, & passer de-là en Allemagne & en Hollande; mais hélas! qu'étoit ce chagrin en comparaison de celui qui me dévore maintenant.

L'absence la plus rigoureuse laisse au moins l'espérance; mais la mort . . . . . .

Le tems que je passai à Cracovie après notre séparation ne me devint supportable que dans les momens où je visitois l'Evêque (Monseigneur Zaluski), ce savant Prélat dont les connoissances furent universelles, & qui fit mille expériences pour découvrir tout ce qui pouvoit être utile à sa Nation. J'allois fréquemment dîner avec lui, & toujours il enrichissoit mon esprit d'anecdotes aussi singulieres qu'intéressantes. Ce fut lui qui

m'apprit que *Charles XII* avoit toujours pour compagnie la Bible, & les Commentaires de César, & que ce Monarque, quoiqu'on ait dit le contraire, observa toujours fidellement sa religion.

Je me rappelle aussi qu'il me parla souvent de *Pierre le Grand*, qu'il avoit connu, & qu'il me raconta que cet Empereur passant par Cracovie, & visitant un Chanoine qu'il honoroit de son amitié, fut vivement affligé de le trouver au lit, & qu'après avoir voulu voir son mal qui consistoit dans un ulcere à la jambe, il se jetta dessus avec impétuosité & le lecha lui-même, en lui disant *vous ne guérirez qu'en vous faisant rendre le même service par quelqu'un de vos serviteurs*. Le Chanoine aussi confus qu'étonné d'un acte d'humanité si extraordinaire, le raconta quelque tems après à M. *Zaluski* qui étoit alors tout jeune & de qui je le tiens.

Si vous n'avez pas besoin de ces

anecdotes, ombre cherie, ſi ce ſont maintenant pour vous des paroles qui ſe perdent dans les airs, ah! penſez du moins qu'elles me ſont utiles, en ce qu'elles me rappellent des inſtans où vous viviez encore, & qu'elles rallentiſſent ma douleur.

Oui vous viviez, lorſque dans cette ville dont je viens de parler, j'en parcourois les dedans & les dehors, toujours occupé de vous & de vos ſublimes qualités; lorſque j'avois le précieux avantage de fréquenter les Comtes *Wielopolski*, ces Seigneurs que leurs hautes vertus diſtinguent autant que leur nom, & qui ſe font un plaiſir d'accueillir les Etrangers avec magnificence & cordialité; lorſque je conſiderois ces palais qui décorent la place publique, & ces égliſes qui rappellent Rome au milieu des frimats du nord.

Tout cela eſt préſent à mon eſprit comme ſi je le voyois encore de mes yeux. Les ſix ſemaines que je paſſai

dans cette ville, font une époque dans ma mémoire & dans mon cœur, & toujours parcequ'alors vous viviez; car ſans cela Cracovie a beau être vaſte, être arroſée d'un magnifique fleuve, être remplie de nobles & de ſavans, elle a beau offrir à l'étranger des ſociétés auſſi charmantes que reſpectables, hélas elle ne m'auroit paru qu'un déſert, qu'une priſon, qu'un tombeau.

LETTRE XXXVII.

Ah! ſur les bords de votre cercueil mon ame tranſportée, vous appella hier pendant toute la longueur du jour; mon œil meſuroit en tremblant l'abîme de cette foſſe qui vous engloutit, & mon cœur ſe fondoit en pleurs. Quelle image! quel ſpectacle! vous, née pour faire les délices de la raiſon & de la vertu, dans une ſolitude affreuſe; vous, digne d'habi-

ter les palais des Rois , environnée de vers & abandonnée à toutes les horreurs d'un ſépulcre; vous, l'ornement de votre ſexe & de la philoſophie , transformée dans un objet hideux qu'on fuit & qu'on ne verra plus . . . .

Je m'échape à moi-même , pour me jetter dans cette horrible nuit qui remplit votre tombeau. Ah ! ces ténebres me ſembleront préférables à la triſte lumiere dont je jouis ; lumiere importune qui ne ſert qu'à me faire voir un monde où vous n'êtes plus. La nuit même, oui la nuit, m'eſt infiniment plus ſuportable que le jour en ce qu'elle m'aſſocie à l'obſcurité qui vous environne. Je me regarde alors comme n'étant plus de ce monde, comme étant enſeveli avec vous , & cette illuſion me conſole & me ſoutient.

Souvent j'éteins la lumiere longtemps avant de me mettre au lit , pour copier ce nuage ſombre & lu-

gubre dont votre corps eſt envelopé, pour méditer plus profondément ſur ce ſilence qui vous accompagne, & qu'on ne peut plus troubler.

LETTRE XXXVIII.

CROIRIEZ-VOUS que nous ſommes les plus grands liſeurs qu'il y ait en Europe; que la manie de feuilleter des livres a paſſé juſqu'à l'artiſan; mais que nous ne lirions point s'il n'y avoit des ouvrages romaneſques, des piéces de théatre, des invectives contre les Moines & contre les Financiers, des blaſphêmes contre la Religion.

On ne connoit plus le tems où l'on prenoit un livre pour s'inſtruire; on ne cherche qu'à nourrir ſes paſſions & à ſe remplir la tête de frivolités.

Toutes les connoiſſances que les eſprits à la mode acquierent mainte-

nant parmi nous, ſe bornent à retenir quelques phraſes impi-comiques, à quelques vers licentieux, & cela ſuffit pour leur donner la plus grande confiance en eux-mêmes & le ton le plus déciſif.

Plût à Dieu, dirai-je avec Jean-Jacques Rouſſeau, *que de tels perſonnages n'euſſent jamais rien lu; car au moins ſauroient-ils ſe taire, & combien la ſociété n'y gagneroit-elle pas.*

Je comptois vous écrire une ample lettre ſur ce ſujet : & voilà l'idée de notre ſéparation qui vient me replonger dans la plus profonde douleur.

Je puis bien dire, que j'oublie tous ceux que je regrettois, pour ne m'occuper que de vous, comme ſi vous étiez la ſeule perſonne qui depuis que le monde exiſte, eût franchi les barrieres du trépas.

Ah! quelle eſt mon affliction, quand je penſe que tant de larmes qui coulent dans l'Univers, ne ſont

pas pour vous. N'aviez vous donc pas aſſez de talens & de vertus pour avoir droit ſur les pleurs du monde entier ; & y auroit-il rien de trop, quand on vous paieroit ce tribut ?

Je reçois une lettre du Chevalier de *Prunelé* : cette épitre me rappelle, de la maniere la plus touchante & la plus vive, ce que nous dîmes de vous pendant mon ſéjour à *Seillat*; je ſuis enchanté de voir que ſur mes recits, un Officier tout aimable, oublie les fêtes & les plaiſirs de ſon âge pour s'occuper de vos vertus & pour partager avec moi des douleurs & des regrets. Tant il eſt vrai que le mérite perce la nuit du trépas, & qu'il ſe fait regretter de tous les âges & de toutes les conditions.

Il eſt rapporté dans les mémoires d'un certain *Remur*, qui avoit voyagé en Pologne dans l'année 1539, c'eſt-à-dire dans un tems où ce Royaume ſembloit être le bout du monde à l'égard de la France, qu'un jeune

Sidraski

Sidraski, âgé ſeulement de dix ans, mourut de douleur, en apprennant la mort du Général *Potozki* qui étoit alors le plus grand homme de ſa Nation.

LETTRE XXXIX.

J'AI fait un rêve. Eh ! quel rêve ! je vous voyois transformée dans un être tout radieux, & qui ſe promenoit à travers des tourbillons ſolaires & les aſtres les plus reſplendiſſans. Vos yeux, qui avoient l'éclat des flambeaux, ſe ſont fixés ſur moi, & vous avez paru me regarder avec une eſpece de compaſſion, de ce que j'étois encore uni à la pouſſiere.

Cependant vous m'avez appellé & vous m'avez demandé ſi je m'occupois toujours de la région des eſprits, & ſi je m'eſſayois à mériter cette vie toute céleſte dont vous jouiſſez maintenant.

Comme vous me teniez ce langage vous vous approchiez de moi, de même que la lumiere du ſoleil ſe répand imperceptiblement; & c'eſt alors que je vous ai queſtionnée ſur votre félicité & ſur les idées qui vous affectoient. Mais je n'ai point eu de réponſe; ſeroit-ce en punition de ma témérité ? Cela me contriſtoit, lorſque j'ai cru entendre une voix argentine qui reſſembloit au murmure des eaux, & qui m'a dit, *que les eſprits dégagés de la matiere, béniſſoient l'inſtant de leur mort, comme le moment de leur délivrance; qu'ils ne regardoient plus la terre que comme un petit nuage qui ſe perdoit dans le lointain*, & qu'ils ne connoiſſoient de vie, que celle dont on jouit au ſein de la lumiere incréée.

J'ouvrois tous mes ſens; & toute mon ame qui n'étoit plus à moi, ſembloit ſe confondre avec la vôtre. Oh! quel heureux inſtant; mais hélas! qu'il a été d'une courte durée!

Il m'a ſemblé que vous paſſiez dans une planette, & je ne vous ai plus revue. Une trace auſſi lumineuſe que l'arc-en-ciel, a ſeulement rempli l'eſpace que vous veniez de parcourir; & à cet aſpect je me ſuis éveillé, furieux de ce que le jour venoit m'arracher à cette précieuſe illuſion.

Mais ne ſeroit-ce point une réalité & n'auriez vous point voulu vous communiquer à moi, par ce merveilleux moyen. On dit, Ombre cherie, & ce ſont des anciens qui ont eu cette idée, que les morts s'uniſſoient aux Silphes & devenoient comme eux des eſprits aerïens. Ah! s'il eſt poſſible de m'inſtruire ſur ce ſujet.

LETTRE XL.

HÉLAS! je m'attendois que vous m'apparoîtriez encore & que vous viendriez réſoudre ma queſtion; mais je reconnois que les morts ne nous

affectent que par le moyen de notre imagination, & que ce ne ſont réellement que des rêves, que ces repréſentations dont on eſt frappé pendant la nuit.

Cependant quelle impoſſibilité y auroit-il que parmi tant d'êtres qui depuis l'inſecte s'étendent juſqu'à Dieu par différens échellons, il y en eût dont les corps fuſſent plus ſubtils & plus agiles que les nôtres? Quelques Philoſophes ont prétendu que certaines intelligences céleſtes étoient unies à des corps aeriens & ſe méloient en conſéquence avec les tonnerres & les vents. Mais que de nuages, quand il eſt queſtion de percer au-delà de cet Univers! Nous ne pouvons que conjecturer ſur tout ce qui ne nous eſt pas revélé.

Quelquefois il me prend des tranſports, où, tout ame & tout penſée, je m'efforce de déchirer le voile qui nous cache le grand jour qui nous attend:

mais bien-tôt je retombe ſur moi-même, & je me retrouve au centre des miſeres & des paſſions.

LETTRE XLI.

CROIRIEZ-VOUS, Ombre illuſtre, que depuis votre mort, plus interreſſé que jamais à découvrir ce qui ſe paſſe dans la région que vous habitez, j'ai lu tout ce que les anciens & les modernes avoient écrit de plus ſpécieux ſur l'autre monde & ſur les *Revenans*. Eſt-il poſſible diſois-je en moi-même, qu'il n'y ait rien de vrai de tout ce qu'on débite à ce ſujet, & que nous ne ſachions abſolument rien de la maniere dont les ames ſont affectées. Que de livres en conſéquence n'ai-je pas parcourus !

Oh ! qu'il eût été agréable pour moi de vous revoir avec un corps aerïen,

de vous retrouver dans un zephir, & d'être convaincu que lorſque les ruiſſeaux ſe ſillonnent, & les feuilles s'agitent, c'eſt vous qui venez careſſer les plantes & les fleurs, & vous promener au milieu d'une agréable campagne.

Ah ! c'eſt alors qu'attentif au moindre zéphir, j'aurois toujours cru vous entendre & vous appercevoir, c'eſt alors que le ſéjour des bois deviendroit mon habitation familiere, & que j'interrogerois juſqu'aux moindres rameaux, juſqu'aux plus petites fontaines, m'imaginant toujours que vous allez m'apparoître ou me répondre.

Ces idées, cabaliſtiques je l'avoue, charment ma douleur, & j'aime à me repaître de chimeres, plutôt que de laiſſer endormir mon amitié. Combien de fois m'eſt-il arrivé de regarder au fond d'une avenue ; de parcourir des yeux toute une prairie, d'examiner au tour de moi, me per-

ſuadant que vous alliez m'apparoître. Je vous confeſſerai même qu'une fois je vous vis avec cette candeur, avec cet agréable ſourire, qui ne vous abandonnera jamais.

C'étoit un lundi au ſoir, je m'en ſouviens, & dans l'endroit le plus ſolitaire qu'il y eut jamais. Vous me parûtes ſortir d'un boſquet, & vous avancer vers moi. *Oui c'eſt elle-même*, diſois-je dans mon ame avec des tranſports inexprimables: *voilà ſa démarche, voilà ſon air majeſtueux.* Mais funeſte illuſion! le preſtige ſe diſſipa, je n'apperçus plus rien que des arbres & des rochers, & je reconnus que cette viſion étoit tout ſinplement un fantôme qu'avoit formé mon cœur.

Les deſirs ſe réuniſſent, les ſentimens ſe raſſemblent & la mémoire de concert avec la volonté, produit des ſonges que l'imagination réaliſe. On voudroit qu'une choſe fût, & inſenſiblement on croit qu'elle eſt.

Virgile l'avoit dit. *Qui amant, sibi somnia fingunt.* Un ami sans dormir se forge bien des songes.

LETTRE XLII.

COMME tout ce qui a rapport aux morts m'intéresse maintenant beaucoup plus que tout ce qui regarde les vivans, je relisois ce que vous m'écriviez un jour sur les *Vampires*, ces prétendus cadavres ambulans, qu'on supposoit être dans la Hongrie & dans la Pologne. Vos réflexions à ce sujet sont admirables, c'est-à-dire, dignes de vous. Vous gémissiez avec raison sur les écarts de l'ignorance & de la superstition, & vous plaigniez Dom *Calmet* d'avoir ajouté foi à la fable du *Vampirisme*.

Quelle apparence en effet que des corps séparés de leur ame eussent quitté leurs tombeaux pour venir sucer le sang des vivans! Eh!

comment ne s'apperçut-on pas, comme vous le dites très bien, *que cette rougeur & cet embonpoint qu'on observoit chez les cadavres qu'on soupçonnoit Vampires & qu'on exhumoit, n'avoient point d'autre cause, que la qualité d'une terre propre à opérer ces prodiges*; c'est ce qui se confirma par les expériences qu'on fit dans la Hongrie, & qui servirent à détromper le peuple, quoiqu'il y ait encore des personnes scrupuleusement attachées à ces ridicules superstitions.

Il étoit sans doute singulier de voir la Pologne & la Hongrie seules en possession d'avoir des morts ambulans, tandis que les morts de tous les autres pays sont si tranquilles & si silentieux.

Mais vous éprouvez maintenant que la mort dans vos contrées est réellement un état d'inaction, comme partout ailleurs; & c'est bien ce qui me désole & ce qui me prouve que ce *Vampirisme* sur lequel on a

tant écrit, & dont on a tant parlé, n'a jamais ſubſiſté que dans l'imagination de quelques hommes bien vivans.

LETTRE XLIII.

RIEN ne m'a convaincu de la foibleſſe de l'eſprit humain, comme l'opiniâtreté avec laquelle un Religieux Polonois que vous avez connu, me ſoutint avoir vu un *Vampire* & avoir été témoin des horibles ſcenes qu'il fit dans un Couvent, ſous ſes propres yeux. » J'étois Supérieur dans notre Mai- » ſon de *Lublin*, me racontoit-il, » lorſqu'un de nos Peres vint à mou- » rir. A peine fut-il expoſé dans l'E- » gliſe où il devoit reſter juſqu'au » lendemain, qu'on vint m'avertir, » que ſon viſage s'enflammoit d'une » maniere ſurprenante, & qu'on l'a- » voit apperçu ſe promener dans le » dortoir. Je me rendis auprès de ſon » cercueil, je reconnus effectivement

» qu'il étoit rouge comme du feu, & » je lui ordonnai conséquemment, en » vertu de la sainte obéissance, de ne » troubler le repos de personne, & l'a- » vertir que s'il s'avisoit de faire le » moindre bruit, je lui ferois couper » la tête & enfoncer un pieux dans le » cœur. (C'est le moyen qu'on em- » ployoit à l'égard de ceux qu'on » croyoit Vampires, comme un se- » cret infaillible pour faire cesser leurs » scenes tragiques.)

» Le tapage ayant recommencé » quelques heures après, je descendis » à l'Eglise avec toute la Communau- » té, & je dis au mort dont le visage » étoit toujours enluminé : vous l'a- » vez voulu, mon Pere, ce n'est pas » ma faute; & pour vous punir de vo- » tre mutinerie, par le droit que j'en » ai comme votre Supérieur, j'or- » donne qu'on vous tranche la tête & » qu'on vous frappe au cœur.

» La chose s'exécuta sur le champ » & le *Vampire* leva le pied à plu-

» ſieurs repriſes, & jetta un grand
» cri. Je m'imaginai pour lors que
» nous ſerions tranquilles : mais un
» fracas épouvantable répandit l'al-
» larme pendant toute la nuit ; ce
» qui dura juſqu'au lendemain où je
» me rendis encore auprès du cada-
» vre , pour lui ſignifier que puiſ-
» que l'amputation n'avoit pu le ren-
» dre ſage , il ſeroit brûlé l'après mi-
» di au milieu même de la cour. Le
» bucher ſe prépara & le corps qu'on
» jetta dans les flammes fut bientôt
» réduit en cendres , mais en exci-
» tant une ſi horrible tempête , que
» la maiſon ſembloit devoir écrou-
» ler.

Voilà ce que j'ai entendu de la propre bouche de ce Religieux qui fut deſtitué par l'Evêque de Cracovie, pour avoir donné une pareille ſcene au public & qui n'en étoit pas moins ardent à croire & à raconter une choſe auſſi abſurde : tant il eſt vrai que le fanatiſme ne raiſonne point. Cette

avanture devint publique dans toute la Pologne, ainſi que celle de *Léopold* arrivée à l'égard d'un écolier auſſi déclaré *Vampire* & puni comme tel.

Mais! que vous importent les fables, maintenant que vous êtes à la ſource de la vérité; ah! excuſez moi comme une ame égarée dans la douleur & qui s'accroche à tout ce qui ſe préſente, ſans ſavoir pourquoi! Ainſi fait un voyageur qui a perdu la trace de ſa route; il va, il revient, & n'apperçoit que des incertitudes qui le répandent ça & là.

LETTRE XLIV.

Je me rappelle avec plaiſir, que malgré le mépris que vous aviez pour le livre de Dom *Calmet* ſur les *Vampires*, vous eſtimiez infiniment ce ſavant Religieux. *Il a été trompé*, me diſiez-vous, *& il a dû comme tous*

les hommes de quelque rang & de quelque mérite qu'ils puiſſent être, payer tribut à l'humanité, & il a même été heureux d'en avoir été quitte à ſi bon marché, puiſqu'au bout du compte ſon ouvrage ſur le Vampiriſme n'eſt que le fruit d'une trop grande crédulité; au lieu que nos Philoſophes modernes pour ne rien croire, donnent tout à la ſuperſtition & au préjugé. Ce qui ne peut qu'avoir les ſuites les plus déplorables.

Ainſi raiſonne la ſageſſe, ainſi vous vous exprimiez. Oh! que vous m'écrivites de choſes intéreſſantes & ſublimes ſur les abus de cette philoſophie, qui oſe lever une tête altiere & diſputer juſqu'à Dieu même ſon domaine & ſa toute-puiſſance. Vous exaltiez M. de *Voltaire* comme un génie ſublime & fécond, mais vous lui reprochiez amerement d'avoir prêté le flanc à l'incrédulité, & de s'être mis au rang des ennemis d'une religion dans laquelle il vit, & dans laquelle ſans doute il mourra; mais

vous lui reprochiez de s'être associé à ces esprits superficiels qui ne voyant que l'écorce du culte que nous rendons à Dieu, blasphêment ce qu'ils ignorent, & s'imaginent qu'un Etre immense comme l'Eternel, doit Etre compris de la même maniere que ce qui tombe sous les sens.

Votre enthousiasme pour la *Henriade* & pour ces magnifiques Tragédies qui immortalisent M. de *Voltaire*, prouve que ce n'étoit nullement par esprit de parti que vous blamiez ses écarts. Il en étoit de même de *Jean-Jacques Rousseau dont l'énergie*, selon votre expression, *doubloit votre ame & renforçoit votre esprit. Je ne puis le lire, me disiez-vous, sans devenir un autre moi même, par la rigueur qu'il donne à mes expressions & à mes pensées. Mais quel dommage*, ajoutiez-vous, *qu'il aime mieux sophistiquer & se contredire, que de se soumettre tout simplement à l'Evangile dont il ne peut méconnoître la Divinité.*

L'intérêt que vous preniez à tout ce qui concerne ces deux grands hommes, naissoit d'une ame qui connoissoit parfaitement tout ce que vaut la leur, & du desir que vous aviez de les voir à jamais heureux. *Ils sont trop lumineux*, m'écriviez un jour, *pour se borner à cette terre qui est si opaque & si petite aux yeux de la Philosophe; l'ambition d'un génie comme le leur doit être de s'unir à cet Etre suprême qui s'est fait connoître aux hommes & qui leur a revélé les moyens d'arriver jusqu'à lui. C'est-là qu'ils se trouveront à cette source immense dont ils émanent & qu'ils apprendront que le plus sublime génie n'est qu'un phosphore qui s'éteint, quand il ne sait pas se rallumer au sein de la religion.*



LETTRE XLV.

JE ſuis déſolé, Illuſtre Morte, de ce que vous n'avez pas connu une dame que je vois ſouvent, & qui eſt devenue votre plus grande admiratrice & qui ne me parle que de vous. Ah! je le dis avec aſſurance, oui perſonne n'eut été plus capable que Madame de **** d'apprécier toute la délicateſſe de votre eſprit & de vos ſentimens. Familiariſée dès ſa plus tendre jeuneſſe avec les ouvrages les plus propres à donner du gout, & trouvant dans ſon ame tout ce qui peut intéreſſet & plaire, elle fait les délices de tous ceux qui la fréquentent.

Il y a long-tems que la Ville qu'elle habite ſeroit enrichie de ſes excellentes productions, ſi elle étoit moins modeſte; mais elle n'écrit que pour elle-même & pour quelques amis.

Ce qui m'allarme, c'eſt que les

perſonnes faites pour ſe connoître ; demeurent ſouvent à des diſtances infinies. Quel éloignement de Varſovie à ***** & cependant il y avoit là deux ames qui auroient été charmées de converſer enſemble & de s'entretenir mutuellement ſur la philoſophie & ſur tout ce qui intéreſſe l'humanité.

Il faut eſpérer que tous ces eſprits ſympathiques ſe réuniront un jour, & que dans une parfaite harmonie, ils gouteront les délices de la plus pure & de la plus ſublime amitié. Ah ! quel jour ! Ah ! quel bonheur !

LETTRE XLVI.

JE marchois hier à travers les ronces & les épines de l'algébre ; & cette étude qui abſorbe les ſentimens, me laiſſa tous les miens à votre égard. Toujours j'éprouvai que mon cœur

conſervoit toute ſa ſenſibilité, & qu'il n'y avoit que mon eſprit qui ſe deſſéchoit.

Mille fois je l'ai dit, & ne ceſſerai de le répéter : l'amité a toute la force de l'amour ; & toute la différence qui s'y trouve, c'eſt qu'elle n'a ni caprices ni dégouts à redouter.

O ! précieuſe amitié ! que je me félicite de vous avoir connue, non telle qu'on vous dépeint, mais telle que vous êtes réellement ! Si j'eus quelques inſtans de bonheur, ce fut ſous vos auſpices que je les goutai ; ſi des jours entiers paſſés dans la plus profonde ſolitude me parurent des momens, c'eſt que ma mémoire, mon imagination & mon cœur, m'y parlerent de mes amis ; ſi j'engourdis des chagrins inſéparables de l'humanité, c'eſt que je me tranſportai en idée chez les perſonnes que je chéris, & que je m'en fis un ſpectacle raviſſant.

Malheureuſe l'ame qui ne ſait point aimer ! Elle n'exiſte qu'à demi & ſa vie eſt moins. . . . . . .

LETTRE XLVII.

JE fais ſouvent le parallele de cette année, avec celle où je vous connus, & il me ſemble que je vivois alors & que je ne vis plus. Oui, je ſens que dans mes actions, dans mes promenades, dans mes ſociétés, il n'y a plus qu'une ombre de moi-même. Ah ! ce n'eſt pas-là, dis-je en ſecret cet individu qui ſe trouvoit autrefois ſi tranquille & ſi heureux. Une autre ame eſt venue remplacer la mienne, & j'ignore ce que la premiere a pu devenir. Elle ſe ſera échappée au milieu des pleurs que fit couler votre mort.

Que de penſées qui me prouvent que l'ame eſt réellement ſpirituelle,

car le moyen que la matiere pût rassembler tant de différentes substances à la fois ! le moyen qu'elle pût suffire à tant de changemens & à tant de contrariétés !

LETTRE XLVIII.

JE vis hier une personne expirer sous mes yeux, & loin de ressentir ce frémissement que je ne manquai jamais d'éprouver, & qui est autant le cri de la nature que de la raison, je dis en moi-même, *voilà donc une ame qui va trouver celle que je regrette avec tant d'amertume* ; & j'enviai son bonheur.

La Ville où je reviens après une absence de deux mois, n'a plus rien qui m'affecte. Je ne pouvois supporter la campagne ; & cette année, parceque je m'y suis continuellement occupé de vous, me l'a rendue tout à fait intéressante. Il n'y a

point de solitude pour la véritable amitié.

Je relis *les derniers adieux de la Maréchale de* * * *à ses enfans*, comme les effusions de la plus belle ame & du cœur le plus épuré ; comme des instructions dont la jeunesse, malgré tant de traités d'éducation dont on la surcharge, a réellement besoin.

On diroit que dans ce livre qui doit être connu de tous les jeunes gens, c'est vous même qui parlez.

Je suis toujours désolé de ce que vous ne pouvez venir reconnoître quelle est la force & l'étendue de mon amitié. Combien mon ame seroit satisfaite, si elle vous voyoit instruite de la durée de ma reconnoissance & de mon attachement : mais hélas !



LETTRE XLIX.

PLUS je lis les ouvrages du tems, & plus je me persuade que vous aviez deviné la cause de nos égaremens, lorsque vous me disiez, *que fachés d'avoir épuisé l'esprit par toutes sortes de raffinemens, & de ne pouvoir plus produire du neuf, nous donnions dans les singularités.*

Mais c'étoit une conversation secrette qu'il ne faut pas confier à nos beaux esprits enthousiastes de la mode & du préjugé. Ils ne vous le pardonneroient pas, s'ils venoient à savoir que vous mites au nombre des sophismes ce qu'ils regardent comme les plus grandes vérités & ce qui fait la base de leur philosophie.

Vous n'ignorez pas que notre siécle a produit des hommes dignes de toute l'admiration de la postérité, & qu'il a fait des découvertes qu'on citera dans les histoires : mais vous saviez que nous l'avons un peu gâté

en courant trop après l'eſprit, & voulant trop *émailler nos phraſes & nos penſées*, ſelon votre expreſſion.

Le Taſſe nous apprend que s'il n'avoit eu le courage de ſe roidir contre un de ces chercheurs d'eſprit qui vouloit lui inſpirer ſon gout, *il ſe ſeroit rendu ridicule, & qu'il n'auroit produit que de la bouffiſſure & du vent.*

Le trop élégant Fontenelle a perdu bien des auteurs. Ils ont cru devoir imiter ſon ſtyle, & ils ont fait de mauvaiſes copies d'un original qui n'étoit pas ſans défauts. Lorſqu'on écrit, il faut tâcher autant qu'il eſt poſſible de n'être que ſoi-même, & de ſe former un ſtyle ſimple & naturel. On n'éblouira pas les eſprits ſuperficiels, mais on aura l'approbation des hommes de gout.



LETTRE L.

J'OUVRE une de vos lettres, & je lis, *qu'il vous eſt revenu que les mauvaiſes langues ſe ſont exercées à vos dépens; mais que vous vous retirez dans votre propre cœur & qu'heureuſement vous y trouvez le contraire de tout ce qu'on dit, & que cela vous ſuffit pour être parfaitement tranquille: que ſi ceux qui ne vous connoiſſent pas prennent le change, qu'ils auront part à votre compaſſion; & que ſi ceux qui vous connoiſſent ſe laiſſent tromper, vous les jugerez indignes de votre amitié.*

Voilà comme penſent les ames ſublimes, illuſtre Morte. *Il n'y a que les petits eſprits*, diſoit M. Flechier, *que les ſatyres irritent & découragent. Le grand homme ſe met au deſſus de tous les caquets, lorſqu'il a ſa conſcience pour lui; & il regarde les injures & les calomnies, comme la honte & l'opprobre de ceux qui les débitent. Si les ſots y*

ſont pris ; que fait le jugement des Sots ?

Plus je vous lis & plus je me perſuade que le ſexe n'a rien à nous envier, & qu'il a pour le moins autant produit d'Héroïnes, que nous comptons de Héros ; mais le malheur eſt que les femmes n'ayant pas les mêmes occaſions que nous, pour manifeſter leurs talens & leurs vertus, elles ont une multitude de belles actions qui reſtent dans l'oubli.

Que de lettres, que de réflexions, que de traits de magnanimité qui mériteroient au ſexe les plus grands honneurs, & qu'on ne connoît point parceque la modeſtie leur ſert de voile ! Il arrive tous les jours que des hommes ſe font gloire de certains ouvrages & de certaines entrepriſes dont le ſuccès n'eſt due qu'aux femmes. Ce ſont leurs conſeils qu'on a mis en œuvre ; & ce n'eſt que d'après elles, qu'on a vu & penſé.

Ah ! ſi nous étions plus modeſtes &

moins ingrats, nous ferions plus souvent leur éloge, & loin de présumer qu'elles ne sont propres qu'à discourir & à jouer, nous avouerions que si nous les valons en esprit, elles nous surpassent en délicatesse.

Quant à leur cœur, je ne crains point de le dire, du côté de la tendresse & de la générosité il vaut beaucoup mieux que le nôtre. C'est chez les femmes, qu'on trouve des ames sensibles & compatissantes. Les malheureux ont toujours une ressource assurée dans leurs largesses; & si l'on regrette encore les absens, & si l'on pleure encore les morts, il n'y a plus que le sexe qui satisfait à ce devoir d'humanité.

Combien ne lui avez-vous pas fait d'honneurs! Les hommes diront de vous, en apprenant quelles furent vos vertus, que n'étoit-elle des nôtres!

LETTRE LI.

Hélas ! ſi les ſentimens que j'ai pour vous n'euſſent été que de l'amour, il y a longtems qu'ils ſe fuſſent diſſipés ; mais heureuſement ils ſont de la pure amitié, c'eſt-à-dire qu'ils n'ont rien à craindre ni du caprice, ni du dégout, & que toujours au même dégré d'activité, ils ſubſiſteront autant que moi.

On appréhende pour ſon propre cœur, quand on eſt dominé par l'amour, dans la crainte qu'il ne vienne à ſe réfroidir, & c'eſt ce qui tourmente les amans & ce qui les livre aux plus violens ſoupçons ; mais quand on ſait qu'on eſt ami ; on ne ſe défie ni de ſoi, ni de la perſonne qu'on chérit.

Ah ! que l'amitié auroit de diſciples, ſi l'on connoiſſoit ſon prix & ſa durée ; l'amour n'eſt qu'un feu qui brûle & qui s'éteint, mais l'amitié comme une chaleur toujours douce &

toujours au même dégré, triomphe des paſſions & des années.

Oh! quel nom que celui d'ami! c'eſt doubler ſon être que de reſpirer dans le cœur d'un autre & que d'en être conſtamment aimé.

LETTRE LII.

J'EUS, il y a quelques jours, le plaiſir de converſer avec un homme admirable que le haſard me fit rencontrer, & dont je n'ai pu ſavoir, ni le nom, ni la demeure, ni la condition. Il fut auſſi caché ſur tous ces articles, qu'il fut lumineux dans notre entretien. Nous parcourûmes, pendant cinq heures, les objets les plus intéreſſants, & toujours je le trouvai auſſi ſublime que profond.

Cela me rappelle ce perſonnage que S. A. Mr. le Régent apperçut au milieu de la nuit, dans le jardin du Palais Royal, & qu'il interrogea ſur

toutes ſortes de matieres, en recevant toujours les réponſes les plus étonnantes & les plus relevées.

Le Régent qui ne ſe fit point connoître, s'efforça par tout ce qu'il y a de plus engageant, de ſavoir quel étoit un homme ſi rare & ſi curieux; & c'eſt alors que l'inconnu dit au Prince qu'il étoit *Moyſe*, à quoi ſon Alteſſe repliqua, qu'*elle aimoit autant que ce fût lui qu'un autre*, & auſſi-tôt il s'enfuit avec tant de vîteſſe qu'on ne put le retrouver.

Le Régent regretta toute ſa vie de n'avoir pu découvrir quel étoit un original ſi intéreſſant: mais puis-je parler d'autres regrets que de ceux dont votre mort a rempli mon cœur?

LETTRE LIII.

JE penſois ce matin aux douleurs dont votre belle ame ſeroit déchirée, ſi vous étiez témoin de toutes les per-

tes que nous faiſons depuis quelque tems.

Louis le bien aimé, ce Monarque dont vous préconiſâtes ſi ſouvent la douceur & la bonté, après avoir perdu un fils qui promettoit à nos neveux le regne le plus heureux, ſe voit privé d'une Auguſte Epouſe qui avoit en partage toutes les vertus.

Peu de perſonnes ſavent que cette illuſtre Reine naquit à Breſlau, Capitale de la Siléſie, & que ce fut en 1701. Il eſt étonnant combien il y a de dates & d'époques des choſes, même les plus remarquables, qui échappent aux Hiſtoriens.

Malgré toutes nos pertes & tous nos malheurs, nous croirons n'avoir rien perdu, tant que Louis le Bien-aimé vivra. Vous verriez avec une ſatisfaction inexprimable comme il tempere par ſa clémence l'éclat de ſa Royauté, & comme nous continuons à jouir, ſous le miniſtere de M. le

Duc de Choiſeul, des fruits de la bienfaiſance & de la ſageſſe.

C'eſt un Seigneur qui a l'eſprit profond, l'ame grande & généreuſe, qui ne retire point ſa protection ſur des rapports, qui revient de ſes préventions ſur le compte de ceux que la méchanceté noircit, qui ſe ſouvient de toutes les perſonnes qu'il a connues avant que d'être en place, & que ſon averſion pour les louanges rend digne de tous les éloges.

Vous pouvez m'en croire; je ne fus jamais flatteur. Je cede cette *belle* qualité à ceux qui demandent des graces, & qui paſſent leurs jours à importuner les Grands.

Je loue ceux qui méritent d'être loués, parceque, ſans être vertueux, je ſuis ami de la vertu: auſſi eſt-ce pour ma propre ſatisfaction, que je vous ajoûterai que rien n'approche de la grandeur d'ame de Madame la Ducheſſe de Choiſeul, & qu'elle eût été

votre héroïne, si vous aviez pu la connoître; avec quelle vîtesse n'auriez-vous pas couru à *Chantelou* pour y voir tout le bien qu'elle y fait. Cela eût ressemblé à ce que vous m'écrivîtes à Paris en 1761, *que vous ne regretteriez pas un trajet de mille lieues, s'il s'agissoit d'être témoin de quelque trait magnanime.*

LETTRE LIV.

On croiroit, à m'entendre, que c'est moi qui ne suis plus, & que c'est vous qui vivez. Tout ce qui sortit de votre plume est devenu mon langage, & je ne cesse de redire à tous ceux que je fréquente, ce que vous m'écrivîtes en différentes circonstances.

Encore tout à l'heure je rapportois au sujet des animaux, ce qui se trouve dans votre lettre du 19 Août 1758, *que les bêtes ne sont point des automates, & que si je m'obstine à vouloir le*

croire avec Descartes & Mallebranche, je laisse au moins une petite ame à votre chere Carine, & à vos serins, comme à des êtres qui vous intéressent vivement, que vous prenez soin d'approfondir, & chez qui vous découvrez chaque jour quelque chose de plus que l'instinct.

Il est vrai que depuis que je me suis procuré un chien, selon votre conseil, j'ai abjuré le carthésianisme touchant les animaux; & je pense d'après vous que si Mallebranche en eût fait autant, il n'auroit pas regardé les bêtes comme une simple horloge.

Que de ruses & que de prévoyances dont elles sont capables ! On veut souvent faire honneur à leur odorat, de ce qui est réellement l'effet de leur mémoire. Oh ! que Fontenelle avoit raison de dire, *que les animaux sont un petit monde qui nous sera toujours caché & sur lequel les plus grands Philosophes ne sauroient hasarder que des*

conjectures. Toute la ſcience en effet vient échouer contre l'inſtinct d'un ſimple vermiſſeau; & ſi nous n'étions pas auſſi préſomptueux, nous conviendrions de bonne foi que l'intelligence d'une abeille nous ſurpaſſe.

Pour moi, ſans entrer dans toutes ces diſcuſſions, je traite les animaux domeſtiques, comme des Eſclaves malheureux, & je penſe d'après les Grecs & les Romains, que c'eſt avoir une ame noire que de les tourmenter.

LETTRE LV.

JE vous dirai que M. d'*Alembert* vient de mettre au jour un nouveau volume de ſes mélanges de Littérature, & que vous y auriez trouvé, comme dans tous les ouvrages de ce grand homme que vous ſutes ſi juſ-

tement apprécier, beaucoup d'érudition, de justesse & de goût.

Plus on le lit & plus on est fâché de ce qu'il n'a point voulu se charger de l'éducation du *grand Duc de Russie*, quoique son refus à cet égard ait convaincu l'Europe entiere, qu'il est aussi désintéressé que savant. Ce n'est pas un petit sacrifice de mépriser cent mille livres d'appointement; & c'est un trait qui honore autant le siécle que la nation, & qui aura surement sa place dans l'histoire.

Il ne faut qu'un homme de cette trempe pour faire oublier la frivolité qui nous possede & contre laquelle votre raison s'enflamma si souvent. La France aura toujours des ames fortes & des esprits sublimes.

Quant aux auteurs à la mode, ils ne pensent pas comme *Puffendorf*, qui après avoir relu un ouvrage sur le génie, qu'il venoit de finir, le brûla sans hésiter, pour se punir lui-même de la témérité qu'il avoit eue

d'y inſérer quelques morceaux contre la Religion. J'ai été un malheureux, s'écria-t-il, & j'en porterai la peine. Le ſacrifice que j'en fais n'eſt pas trop grand pour expier mon forfait. *Wdler* rapporte ce fait comme en ayant été témoin.

LETTRE LVI.

SI vous m'avez vu il y a quelques inſtans parcourant des yeux un torrent dans ſa courſe, & prenant occaſion de ce ſpectacle pour m'entretenir avec un Officier auſſi richement partagé du côté du cœur, que de celui de l'eſprit (M. de Leſcur, Officier au Régiment d'Orléans, Infanterie) ſur la rapidité de vos jours qui ont paſſé comme une ombre, vous aurez ſu que je me ſuis familiariſé avec votre maniere de percevoir & de réfléchir, & que je diſois, à votre exemple, *qu'on eſt trop heureux quand on*

ſait être ſeul avec la nature, & méditer ſur les magnifiques objets qu'elle nous offre ; & qu'on n'a pas beſoin d'imaginer des Sylphes, des Gnomes & des Ondains pour reconnoître une vie merveilleuſe dans tout ce qui exiſte, & qui n'eſt autre choſe que l'action d'une Intelligence infinie qui ſe joue dans l'ordre & dans l'arrangement de cet Univers. Ludens in orbe terrarum.

Il me ſemble que les arbres m'entretiennent de vos vertus & de votre mort, & qu'ils me diſent à l'envi ; *ah ! nous avons donc perdu celle qui prenoit tant de plaiſir à nous contempler, & qui préféroit l'ombre de nos feuillages à tout l'éclat des théâtres & des fêtes.* Il n'y a pas juſqu'aux bruyeres, juſqu'aux buiſſons qui ne paroiſſent m'interroger ſur votre ſort & prendre part à ma douleur. Hélas ! s'ils avoient du ſentiment, ils ſauroient que vous étiez plus frappée de leurs beautés ruſtiques, que vous

ne l'eussiez été de tout le brillant du Luxembourg & des Tuileries.

Eh ! qu'irois-je faire à Paris, m'écriviez vous autrefois, *voir des spectacles & de magnifiques jardins*, c'est-à-dire, *la nature défigurée par l'art ; tandis que j'apperçois dans les environs de ma petite maison de campagne, le beau dans son principe, tel qu'il sortit des mains du Créateur. On vit partout où l'on sait employer les facultés de son ame, & graces au Ciel, j'en fais plus d'usage au milieu de mes bois brutes & solitaires, qu'au milieu même des plus grands génies. Ici j'ai les écrits des Voltaire, des d'Alembert, des Crébillon, ainsi que de plusieurs autres qui embellissent la France & qui l'honorent, eh ! que me diroient-ils de plus, que ce que je lis !* Croyez vous, *par exemple qu'en ayant les quatre saisons du Cardinal de Bernis, cet Anacréon de nos jours ; qu'en parcourant la Chartreuse & le Ververt de l'inimita-*

ble Gresset, je n'en aie pas assez pour deviner tout ce que peut produire leur esprit?

D'ailleurs par la métaphysique que je cultive heureusement, je me trouve répandue dans le monde entier, & il n'y a point de coin dans l'Univers où mon esprit ne pénétre. Qu'importe donc que je sois à Paris ou ici? Je sais que les corps de Descartes, de Mallebranche & de Fontenelle y reposent, mais ce n'est plus qu'une cendre insensible, & & c'est leur ame qui doit nous toucher.

D'où je conclus que le Ciel n'étant pas plus éloigné de mon habitation que de Paris; ma dépouille terrestre sera aussi bien ici que dans la Capitale des François.

Réflexions dignes de vous, & qui ne permettent pas d'y rien ajouter!



LETTRE LVII.

Vos conjectures ont été vraies; ce que vous me disiez de l'Empéreur se réalise. Les exemples, les instructions de l'Impératrice Reine son Auguste Mere, cette Princesse dont le regne est l'école de la véritable grandeur, fructifient de plus en plus. On espere tout de ce jeune Monarque, parcequ'il posséde toutes les vertus.

L'enthousiasme avec lequel vous me parliez de *Marie-Thérese* n'étoit que le langage de la vérité. En plaçant ses enfans sur les plus beaux trônes du monde, elle remplit l'Europe de rejettons qui perpétueront sa gloire & qui feront le bonheur des Nations. Quand on pense que cette Auguste Souveraine, passe tous les jours depuis six heures du matin jusqu'à onze du soir, à s'occuper de la félicité de ses sujets, à donner audience à tous les Etrangers, à écouter les remontrances de tous les malheu-

reux, à prodiguer autant de ſecours qu'il y a de beſoins, à allier la grandeur avec la popularité, l'économie avec la généroſité, la politique avec la ſincérité, la magnificence avec la piété, on s'imagineroit volontiers que ce n'eſt qu'un beau rêve; & cependant rien de plus vrai.

Il ſuffit de ſavoir ce qu'elle doit faire, pour être aſſurée de ce qu'elle fera; chaque jour de ſon regne eſt conſigné dans le cœur de ſes ſujets, comme il le ſera dans l'hiſtoire.

Sa Cour exempte de cabales, comme ſa vie dereproches, forme le plus beau tableau du dix-huitieme ſiécle; & il ne falloit pas moins que l'aillance de la France avec la maiſon d'Autriche, pour conſoler les François, de la guerre qu'ils firent autrefois à cette Auguſte Princeſſe. Auſſi M. de Voltaire lui diſoit-il dans une Ode qui parut au moment qu'on ſe battoit avec le plus de fureur. *Le François te pourſuit, & t'adore.*

Mais, Ombre illuſtre, vous ne jouirez plus du beau ſpectacle que cette Majeſté donne à la terre, & ce ne ſera plus que dans le Ciel, où vous la verrez briller de cet éclat immortel, que Dieu lui réſerve; mais nous lui dirons comme M. Poncet, Evêque d'Angers, diſoit à Louis XIV; *allez ſurement, mais lentement à la gloire éternelle.*

LETTRE LVIII.

Que votre converſation m'eût été d'un grand ſecours, dans une ſociété d'où j'arrive & où je n'ai entendu que des propos déſavantageux, de la part d'un Original qui, rempli de lui-même, ne parle que de lui, & fait autant de bruit qu'un ouragan. Il ne nous a entretenus que de ſes livres, quoiqu'il ne liſe jamais, que de ſon goût pour la ſolitude, quoiqu'il ne puiſſe reſter ſeul, que de ſon averſion

pour le jeu, quoiqu'il ait continuellement les cartes à la main. C'eſt un homme qui voudroit être par-tout où il n'eſt pas, & qui ſemble n'exiſter, que pour contredire & pour ſe tourmenter.

Après ce perſonnage eſt venu un Bigot qui a mis tout au péché mortel, & qui a fini par fronder les récréations les plus innocentes, ainſi que tous les Poëtes & toute la poëſie. Il gronderoit encore ſi une petite maîtreſſe couverte de mouches & de fard n'avoit égayé la ſcène. Elle a commencé par louer éperduement toutes les frivolités qu'on imprime, & par ſe rire de tous les moraliſtes & de tous les métaphyſiciens. Sa tête eſt un magaſin de tous les opéra-comiques ; & elle s'interrompt continuellement dans le diſcours, pour en frédonner les airs. Sa tabatiere, ſon éventail, ſon viſage ont fait je ne ſais combien de rôles. Oh ! vous l'a-

viez bien dit ; *que le monde est futile, & que ses cercles sont fastidieux !*

Quelle ressource en pareilles circonstances, sinon de se replier sur soi-même & de penser à vous. Hélas! *si elle étoit là, dis-je au fond de mon cœur, elle en prendroit occasion de faire les portraits les plus intéressans, & les plus belles réflexions.*

A quoi l'homme n'est il pas condamné, lorsqu'il est obligé de se répandre dans les sociétés ! On n'y trouve plus que des sophismes & des paradoxes : on n'y voit plus que de l'artifice & de l'orgueil.

On diroit que nos ames n'ont été faites que pour garder *l'incognito*, & que la raison est une vieille radoteuse qu'on ne doit plus écouter,



LETTRE LIX.

JE reconnois maintenant plus que jamais la ſageſſe de vos réflexions ſur le bel eſprit. Il eſt effectivement devenu le tyran des ſociétés ; il n'y a plus que lui qu'on entend décider ſur le mérite des livres & des auteurs. Par ce moyen les petits Maîtres ont beau jeu.

Envoyez nous donc quelqu'un des morts, ſi la choſe eſt poſſible, qui nous remette entre les mains de l'expérience & de la raiſon. Quelle difficulté y auroit-il, que *Boſſuet* ou *Fénelon* revînt parmi nous. Mais vous me répondrez que nous avons leurs ouvrages, & que ſi cela ne nous ſuffit pas, leur retour n'y feroit rien.

Hélas ! il n'y a pas un ſiécle qu'ils ſont morts, & ils auroient toute la peine du monde à nous reconnoître. Ils ne pourroient ſe perſuader qu'en ſi peu de tems, on ait paſſé à une

frivolité ſi décidée, & qu'on ait mérité le nom de Philoſophe avec auſſi peu de philoſophie.

LETTRE LX.

L'HISTOIRE naturelle de M. de *Buffon*, que vous appelliez *une ſeconde édition de la nature*, ſe continue toujours avec le même ſuccès. La plume de l'Auteur ne s'uſe point, & ſon génie a toujours la même vigueur, & la même fécondité. Les ſiécles à venir envieront au nôtre la gloire d'avoir produit un auſſi excellent livre: que de richeſſes renfermées dans un ſeul volume, quoique cet ouvrage ne ſoit pas ſans défauts, ainſi que cela paroît dans l'endroit où l'on prétend que l'homme eſt l'animal qui vit le plus long-tems.

L'Hiſtoire du Bas-Empire par M. *le Beau*, ſeroit devenu votre livre favori. On y voit à découvert tous les

reſſorts de la politique, & l'ame de tous ceux qui les mirent en jeu; mais dois-je vous entretenir des ouvrages du tems, vous qui avez maintenant l'éternité toute entiere à parcourir.

LETTRE LXI.

Je m'arrache à mon lit, quoiqu'au milieu de la nuit, ne pouvant réſiſter à l'empreſſement de m'entretenir avec vous. Notre exiſtence ſe perd dans les bras du ſommeil, & c'eſt une véritable *renaiſſance*, lorſqu'on commence à ſe reveiller. Hélas! avions-nous donc trop de tems à vivre pour ſacrifier un tiers de notre vie au repos & à l'inaction? Si l'on retranche de nos jours l'enfance & tous les inſtants du ſommeil, que reſte-t-il? je ne trouve plus que quelques heures entrecoupées par des affaires & par des beſoins.

Je vois mes années ſe précipiter dans

dans l'abîme du néant avec une telle rapidité, que je ne connois d'autre tems que le paſſé. A peine le jour commence-t-il à poindre, qu'il n'eſt plus. L'aurore touche au ſoleil couchant ; & ce flux & reflux de minutes que nous diviſons par ſemaines & par mois, ne nous laiſſe pas le loiſir de le fixer. Je ſuis maintenant plus vieux que lorſque j'ai commencé cette Lettre ; & ma vie, ſans m'en appercevoir, ſe dérobe continuellement à moi-même.

Ah ! quel ſujet de réflexions ! mais, qu'eſt-ce qui réfléchit ? & ſur-tout depuis que vous n'êtes plus. On trouvoit au moins, dans vos lettres & dans vos entretiens, une ame ſupérieure aux vanités du monde & à ſes plaiſirs ; & aujourd'hui il n'y a perſonne qui s'occupe de la briéveté du tems & de la longueur de l'éternité. On agit comme ſi l'on étoit aſſuré de revivre ici bas, ou comme ſi la mort devoit tout anéantir. Ce ne ſont de

toutes parts qu'amusements frivoles; que desirs ambitieux, que distractions de soi-même, qu'amours criminels.

Il est très rare de trouver un homme que le goût du siecle n'ait pas gâté. On se sert de l'ame pour plaider contre l'ame même; & l'esprit qui devroit nous élever au-dessus des sens, devient l'esclave des sensations.

Pour moi, qui appris de vous à réflechir sur tous les objets & sur tous les événements, je trouve, jusque dans le sein de cette nuit, des phénomênes qui me ravissent & qui m'étonnent. Ici ce sont des nuages qui, poussés par les vents, promenent dans les airs la fécondité des terres; là ce sont des astres qui s'éclipsent, & qui reparoissent pour suivre la marche qu'une Intelligence suprême leur a tracée: ici c'est un limon qui fermente dans l'obscurité, & qui se métamorphose insensiblement en fleurs & en fruits; là c'est une herbe qui germe, & qui se multiplie à l'aide d'une rosée

vivifiante que le soleil fera briller comme le saphir & comme le rubis.

Pendant que les hommes dorment, la Nature veille pour eux, & elle leur prépare en silence ce magnifique spectacle qu'ils apperçoivent tous les matins, & ces immenses trésors qu'ils recueillent dans les différentes saisons.

LETTRE LXII.

Si l'on n'étoit pas dominé par l'amour des richesses & des plaisirs, hélas ! pourroit-on s'empêcher de reconnoître *que la méthaphysique est la science favorite des grandes ames ; que c'est-là qu'elles puisent les plus sublimes vérités ; que la physique n'a pour objet que des corps qui périront ; que la politique ne considere que des avantages temporels ; que les mathématiques ne s'occupent que de lignes & de points, tandis que la connoissance des esprits*

n'a d'autres bornes que l'immenſité : qu'une ſeule penſée vaut mieux que toute la magnificence du firmament ; que nous avons en nous-mêmes des richeſſes infiniment ſupérieures aux aſtres les plus lumineux.

Voilà ce que vous me diſiez autrefois, illuſtre Morte, & ce que vous voyez maintenant dans ce ſéjour éternel, où votre ame goûte éminemment le plaiſir de penſer. Quelles délices de trouver dans votre être de quoi vous répandre dans des eſpaces qui n'ont rien de corporel & de fini.

Mais, quelle ſeroit votre affliction, de voir combien la métaphyſique eſt préſentement avilie : on appelle aujourd'hui métaphyſiciens des hommes qui concentrent toute notre exiſtence dans des ſenſations, & qui nous croient incapables de penſer ſans le miniſtere des ſens, comme ſi le ſeul témoignage de notre individualité dépendoit de notre odorat ou de notre toucher.

Eh ! qu'ai-je beſoin de mes oreilles & de mes yeux pour ſavoir que moi qui penſe, ſuis réellement le même individu que l'an dernier, & qu'il y a tant d'années que je me ſens exiſter. Les matérialiſtes ſe traveſtiſſent de toutes manieres pour arriver à leur but ; mais ils ont beau ſe cacher, il y aura toujours de véritables philoſophes qui les découvriront. La métaphyſique tient trop à Dieu pour perdre ſes droits. Oh ! que vous méritez d'éloges pour avoir ſu la diſtinguer des nuages qui l'environnent, & pour n'avoir point été la duppe de ces hommes ſuperficiels qui voudroient aſſujettir à la mode les ſciences comme les habits.

Les ouvrages de l'Abbé *de Lignac* vous étoient précieux, parcequ'ils étoient, ſelon vous, *la phyſique des eſprits.* Il eſt vrai qu'on ne trouve ni dans ſon *Sens intime*, ni dans ſes *Elémens de métaphyſique*, les ſophiſmes de la nouvelle philoſophie qui veut qu'il

n'y ait rien dans l'ame que ce que les ſenſations y ont mis, comme ſi cette ſubſtance purement ſpirituelle n'étoit qu'une ſimple modification. C'eſt ce qui trompa *Locke*, & ce qui trompe tous ſes ſectateurs, ainſi qu'on peut le voir dans la réfutation qu'en a faite le ſavant *Gerdil*, précepteur du Prince de Piedmont.

Mais quel autre témoignage nous faut il, que celui de Locke lui-même. Il eſt certain qu'il dit à *Galdrini*, Italien d'origine, & ſon ami, qu'il ſe repentoit d'avoir fait un livre dont on abuſeroit à coup sûr ; & qu'au lieu de traiter l'*ame en ſouverain, il ne l'avoit conſidérée que comme un premier Miniſtre.* Le Cardinal *Paſſionei* avoit la lettre de *Galdrini* en original.



LETTRE LXIII.

Les nouvelles de votre patrie ſont toujours accablantes ; on y ſouffle le feu de la diſcorde , & cette guerre inteſtine déſole tous les vrais citoyens parmi leſquels le Prince *Czartorinski*, Palatin de Ruſſie , tient le premier rang. Qu'il eſt heureux de trouver un autre lui-même dans le Prince *Adam* ſon fils , & de voir que dans ſon illuſtre Maiſon les vertus paſſent des peres aux enfans !

Je relis l'hiſtoire de *Jean Sobieski*, par M. l'Abbé *Coyer*, c'eſt le tableau du grand & du vrai. Il y a mis toute ſon ame & peut-être trop d'eſprit. *Peu d'ouvrages*, me diſiez - vous , *ſont écrits avec autant de véhémence & de rapidité*, *& c'eſt en cela que je lis cette hiſtoire avec paſſion* , *quoiqu'elle ne ſoit pas ſans défauts.*

M. de *Solignac*, Secrétaire du Roi *Staniſlas* & de l'Académie de Nanci, dont vous connutes le mérite , nous

donnera la vie de ce grand Roi, & ce sera surement un morceau des plus intéressans. *Leczinski* ne paroîtra point inférieur à *Sobieski* ; & peut-être même, à raison de ses revers qu'il soutint en Philosophe, la postérité lui assignera-t-elle le premier rang.

Autant de faits qui immortalisent votre nation, & qui prouvent que les Héros, malgré leur petit nombre, sont de tous les pays & de tous les tems. C'est ce que vous me faisiez observer après avoir lu l'excellent ouvrage du célébre *Zaluski*, Evêque de Varsovie, où l'on trouve le portrait des plus illustres Polonois.

Mais tout cela a passé comme un songe, & cela ne forme plus qu'une époque qui s'éloigne à chaque minute, ainsi que tous les évenemens. O vie trop rapide, & d'autant plus chagrinante, qu'elle ne nous fait exister qu'entre des adieux & des regrêts !

LETTRE LXIV.

POURROIT-ON vous intéresser sur l'état actuel de la littérature ; je vous dirois qu'elle est plus brillante que jamais, si l'on en juge par ces ouvrages saillans où l'esprit s'enflamme & pétille. M. *Dorat* a remplacé M. *Gresset* qui ne veut plus contribuer à nos plaisirs, & tous les jours il nous régale de ce que la poësie a de plus ingénieux & de plus délicat.

Les piéces de théatre se multiplient avec une effervescence qui tient du prodige. Il faut avoir une excellente mémoire pour s'en rappeller seulement le catalogue. Il n'y a point de jeune homme né avec quelque talent qui ne s'essaie en ce genre : si ce n'est pas toujours le mérite qui leur fait une réputation, c'est au moins l'amour de la nouveauté. On aime mieux une comédie médiocre, pourvu qu'elle soit neuve, que *le Tar-*

tuffe ou *le Misantrope* qui ont vieilli.

M. de *Beaumarchais*, qui a tous les talens pour plaire, a donné dans Eugénie, tout ce que le cœur & l'esprit peuvent trouver de plus intéressant. M. du *Belloy* nous avoit émus par les plus beaux traits de valeur choisis dans l'Histoire de France, & nous a prouvé que nous n'avons pas besoin des Romains pour rendre nos spectacles attendrissans. M. *Collée* s'est distingué par des piéces où l'on trouve toute la délicatesse de l'esprit & du sentiment.

On a mis sur le théatre la Fable de Béverley, Joueur Anglois, qui après avoir ruiné sa femme, veut tuer son fils par compassion & se tue lui-même par honnêteté. Cette piéce, le tissu des plus fortes passions, nous révolte malgré ses beautés, & ne peut se soutenir qu'à Londres, où les spectateurs se repaissent volontiers de carnage & de sang : & voilà comme

quelques lieues de plus ou de moins abaiſſent ou relevent un ouvrage.

M. d'Arnaud continue à nous étonner par des poëſies ſepulchrales qui rempliſſent l'ame de douleur & d'effroi : & ce ſont de belles horreurs que je cheris , comme étant propres à nourrir mon chagrin.

Ah ! quand je lis ſon *Conte de Cominges* , ſon *Euphemie*, je n'apperçois que vous à travers tous ces cercueils & tous ces tombeaux , & cela me rend ces deux ouvrages infiniment précieux. Il me ſemble qu'ils n'ont été faits que pour moi, & qu'il n'y a que moi ſeul qui ai droit de les gouter.

Il eſt donc un plaiſir même pour la douleur , celui de ſe nourrir de ce qui l'entretient : mais ce qui me fâche , c'eſt qu'on ne fait plus ni d'éloglogues ni d'élégies. Seroit-ce parceque l'amour ou l'amitié joue un ſi beau rôle dans ces ſortes de productions ? En ce cas, que nous avons dégénéré !

Il manque à la gloire de M. de Voltaire qui écrivit si superieurement dans tous les genres, d'avoir traité celui ci.

LETTRE LXV.

Toujours je reviens à vous : eh le moyen de n'y pas revenir ! surtout lorsqu'on trouve tant de frivolités parmi les vivans. Je sors d'une assemblée où l'on a fait assaut de paradoxes & de sophismes. Si la vérité ne se défendoit d'elle-même, hélas ! que je l'aurois plainte ; mais on a beau la défigurer, elle brille aux dépens de ceux qui l'outragent.

Je puis vous dire sans être misanthrope, qu'il faut maintenant voir des milliers d'insensés, avant que de trouver un sage : chacun se fait un systême au gré de sa passion, & c'est-là tout son point d'appui.

Que dites vous là haut de nos erreurs & de nos préjugés ?

LETTRE LXVI.

PLUS j'examine les viciſſitudes de la Nature, & plus je remarque qu'elle eſt attentive à nous retracer notre fragilité. Partout elle nous peint & ce que nous avons été & ce que nous ſerons. Tantôt les fleurs qu'elle fait éclore repréſentent notre enfance ; & tantôt les plantes qu'elle flétrit déſignent notre vieilleſſe. C'étoit le ſujet de mes réflexions dans un boſquet où ma douleur m'avoit conduit, & où le vent qui agitoit les feuilles, donnoit carriere à toutes les rêveries. J'ai toujours éprouvé que ces eſpèces de petites tempêtes qui frappent la cime des arbres avec une certaine commotion, nous rappelloient à nous mêmes & nous retraçoient les révolutions du monde.

Je me ſouviens d'avoir lu dans la vie du célebre *Berklei*, écrite par lui-même, qu'il n'étoit devenu philoſo-

phe, *que parcequ'il avoit fait son école des Bois & des Forêts.* C'est-là, dit-il, que j'appris à réfléchir, & que je perdis le goût de toutes ces sociétés fastidieuses, où l'on ne connoît de science que celle de médire, & d'outrager la raison.

LETTRE LXVII.

Je ne puis absolument m'accoutumer à voir passer les jours de courier, sans recevoir de vos nouvelles. Quelquefois j'oublie que vous n'êtes plus, & j'ouvre avec une précipitation étonnante les lettres qu'on me remet, croyant y trouver & votre écriture & votre nom. Mais bien-tôt l'illusion se dissipe, le cœur qui se dilatoit se resserre, & une stupeur que je ne puis exprimer, absorbe toute mon ame & ses facultés.

Oh! qu'il est cruel de ne plus recevoir de nouvelles d'une Philosophe

dont on avoit toute la confiance & dont on connut tout le mérite.

C'eſt ce qu'écrivoit le Chancelier Bacon, à l'occaſion d'un ami qu'il venoit de perdre. *Je ſuis déſolé*, diſoit ce grand homme, *de ne plus trouver dans la ſuite des jours, aucun moment capable de reproduire à mes yeux celui qui m'eſt enlevé.*

Les Anglois ne ſe décident pas volontiers en fait d'amitié ; mais ils aiment fortement, lorſqu'ils ont une fois livré leur cœur. Il n'y a rien de plus beau que la magnanimité de Milord *Hamilton*, qui au commencement du ſiécle dernier partit de Londres pour ſe rendre à Conſtantinople auprès d'un ami que de mauvaiſes affaires retenoient en priſon. Il ſollicita, comme d'autres demandent leur délivrance, le bonheur de ſe renfermer avec lui. Le Viſir frappé d'une ſi belle action, fit élargir le captif.

Benoît XIV (Lambertini) ce Pontife ſi ſage & ſi ſavant, & à qui les

Proteſtans même payerent des tributs de louanges & d'admiration, diſoit, *que les livres & les amis avoient fait le bonheur de ſa vie, & qu'il y avoit plus de cinquante ans qu'il pleuroit la mort d'un Prélat avec lequel il étoit intimement lié.*

On vient de me remettre une nouvelle deſcription de l'Italie : mais on aura beau multiplier ces ſortes d'ouvrages, toujours les Pariſiens demeureront perſuadés, qu'il n'y a que parmi eux qu'on trouve l'agréable & l'utile. Il leur ſemble qu'on leur en impoſe ou qu'on a mal vu, toutes les fois qu'on les entretient des agrémens & de la beauté des Pays étrangers ; & cependant, vous ne l'ignoriez pas, qu'y a-t-il de plus magnifique & de plus délicieux que le ſéjour de Rome, de Naples, de Florence, de Veniſe, de Milan, &c.

Un Seigneur Portugais qui diſoit *qu'on ne devoit montrer Florence que les Dimanches & les Fêtes, tant elle*

étoit raviſſante, appelloit toutes ces Villes *l'anti-chambre du Paradis*, *l'anticamera del Paradiſo*, & il eſt certain que l'Univers entier n'offre rien aux yeux du voyageur d'auſſi ſatisfaiſant & d'auſſi merveilleux.

Vous me pardonnerez cette petite digreſſion, & d'autant mieux qu'elle ne prend rien ſur ma douleur.

Encore tout à l'heure je liſois une de vos lettres, & c'étoit celle où vous me marquiez, *que la vérité eſt une, & qu'une choſe n'en eſt pas plus certaine parceque Bayle ou Rouſſeau l'aura dit; qu'ils n'ont reçu du Ciel ni le privilége ni l'honneur de ſubjuguer les eſprits; que la raiſon n'accompagne pas toujours le genie; que ce ſont les plus grands hommes qui ont erré; que s'il ne s'agit que de la réputation pour faire autorité, un Epicurien eſt bien fondé à croire Epicure, un Spinoſiſte à ſuivre Spinoſa; qu'il ſuffira d'être Ecrivain célébre pour donner du cours aux plus grandes abſurdités, que toutes les*

fois qu'une chofe n'eft pas conforme à la vérité, ou n'eft pas praticable dans l'exécution, que nul homme fur la terre, nulle faillie, nulle expreffion, n'ont la vertu de la changer; qu'enfin pour ne jamais fe tromper dans le jugement qu'on porte des ouvrages philofophiques, on doit faire abftraction du ftyle & de l'auteur, & voir fi ce qu'il avance eft avoué par l'expérience & par la raifon.

Affurément voilà d'excellentes réflexions : mais il faudroit quelqu'autre topique pour guérir ce vertige qui tranfporte les efprits à la premire nouvelle d'une brochure fortie des mains d'un Auteur renommé. Auffi-tôt la Capitale & les Provinces font en l'air, & tous les petits Zoïles en campagne, pour découvrir un fi précieux tréfor.

Avez-vous vu, fe demande-t-on l'un à l'autre, le nouvel ouvrage qui paroît : *il eft raviffant, il eft divin.* Tel Journalifte le loue, telle Comteffe en

raffolle, tel Seigneur le fait venir par la poste : & lorsque le bon sens vient à le parcourir, il juge que ce sont cent pages de puérilités & de sophismes, & que le bel esprit qui les exalte ne vaut pas la raison du plus simple Artisan.

LETTRE LXVIII.

Que vous seriez satisfaite de voir les heureux progrès de l'inoculation ! Enfin, graces aux lumieres de M. *Tronchin*, & aux merveilleuses opérations du celébre *Gatti*, la petite vérole ne sera plus contagieuse parmi nous. Il est bien tems qu'elle nous donne du répit ; car, combien d'aimables personnes n'a-t-elle pas moissonnées ! ses ravages étoient plus cruels que les guerres les plus meurtrieres. Dieu veuille que les préjugés, ainsi que la pusillanimité, n'apportent plus d'obs-

tacle à ce que la ſaine médecine veut établir.

Ce n'eſt pas un petit honneur pour notre ſiecle, que le zele & l'habileté de nos Médecins. Jamais on ne travailla plus efficacement au retabliſſement de la ſanté. Les écoles de chirurgie ſont un autre point de vue qui ne mérite pas moins notre admiration; il en ſort des hommes dignes de tous nos éloges. M. le Cat s'étoit fait une réputation qui ſe renouvellera d'année en année.

Mais dois-je faire l'éloge des Médecins, dans un tems où tout leur art ne vous a ſervi de rien? cependant où pouvoient-ils l'employer plus à propos? Hélas! il s'agiſſoit de nous conſerver une Philoſophe, dont les lumieres repandoient le plus bel éclat ſur la raiſon & ſur l'humanité; mais comme dit l'Ecole de Salerne, *contra vim mortis, non eſt medicamen in hortis.*

Vous m'annonciez en 1758, *que vous aviez été à toute extrémité, & que vous ne doutiez plus que ma plume ne s'exerçât à votre oraison funebre.*

Hélas ! je ne prévoyois pas alors, qu'après vous avoir écrit tant de fois pendant le cours de votre vie, je vous adresserois des lettres après votre mort.

Ah ! si du moins vous étiez célébrée par cet illustre Ecrivain qui donna une seconde vie *à la Marquise du Châtelet* dans une magnifique épitaphe que tout le monde connoît ! Mais des qualités comme les vôtres, louées par un homme qui n'a d'autre éloquence que des pleurs, quel denouement, quelle chûte ! il n'y a réellement que ma reconnoissance & mon amitié qui me justifient. Aussi ces lettres ne sont-elles que leur expression : il ne faut y chercher ni ces images poëtiques, ni ces brillantes expressions, qu'on trouve dans les écrits du tems. Toute l'élégance des ornements rendroit-elle vos vertus ? d'ailleurs, la douleur a-

t-elle besoin d'efforts ingénieux pour vous mériter l'hommage de tous les cœurs. Hélas ! je rappelle votre mémoire, je repete votre nom, je soupire, & je me crois très éloquent; vous n'êtes louée que par vous-même dans ces lettres où se peint ma douleur. Vous n'y paroissez qu'avec vos propres pensées ; autant de monuments de votre belle ame & de votre savoir, & le seul moyen de vous faire connoître. Le mérite n'a besoin que de lui-même pour être célébré.

On me reproche sans doute, illustre Morte, d'avoir passé sous silence, & l'ancienneté de votre Maison, & la grandeur de vos Ayeux ; mais j'ai continuellement sous les yeux cette précieuse Lettre, où vous m'écrivîtes *que vous ne pouviez souffrir le titre fastueux de Princesse qu'on vous donnoit ; que vous l'auriez troqué volontiers pour la plus basse condition, pourvu que vous y eussiez gagné du côté des talents & des vertus, & que vous ne pouviez com-*

prendre qu'une naiſſance à laquelle on n'avoit point contribué, fût dans le cas de donner de la conſidération & de l'orgueil.

C'eſt dans cette même lettre, où, après avoir fait l'éloge de la Muſe limonadiere (*Madame Bourette*) dont vous aviez lu les vers, vous dites *qu'on n'a pas beſoin de vous citer des Princes pour vous engager à lui répondre ; que ſa qualité d'auteur vous la rend mille fois plus eſtimable que ſi elle n'avoit que des titres à produire ; & que bien des femmes diſtinguées qui la mépriſent ne ſeroient pas dignes de la ſervir.*

Je ne m'étonne plus ſi vous admiriez avec les plus grands tranſports, l'exemple du Cardinal *Cibo* qui traita ſes gens comme lui-même, en leur faiſant ériger des tombeaux autour du ſien, afin d'apprendre à tous les ſiécles, que tous les hommes ſont égaux, & que c'eſt dégrader l'humanité que de ne pas le ſentir.

LETTRE LXIX.

NON, il n'y avoit que votre mort qui pût me permettre de vous rendre un hommage public ; car votre modeſtie eut toujours le ſommeil ſi délicat, qu'elle ſe réveilloit au moindre mot d'éloge, & qu'elle impoſoit le ſilence le plus rigoureux : mais falloit-il qu'il vous en coutât la vie, pour qu'on payât un tribut à vos vertus.

Vous n'étiez timide que lorſqu'il s'agiſſoit de louer vos rares qualités ; & choſe étonnante, c'eſt que ne pouvant ſouffrir le plus petit compliment, vous exaltiez avec enthouſiaſme les moindres qualités de vos amis. Cela paroît dans toutes vos Lettres, où vous me prodiguez des louanges, que je prens pour des avis.

Mais je n'ai garde de rendre ſur cet article le Public mon confident : il eſt par fois malin, & j'aurois la douleur de voir qu'il me taxeroit de vanité, quoique s'il étoit un légitime orgueil,

orgueil, ce ſeroit certainement celui d'avoir eu part à vos éloges.

Cet honneur tout ſecret qu'il eſt, ne le ſera jamais pour mon eſprit & pour mon cœur. Sans ceſſe ils en parleront au-dedans de moi-même, & c'eſt, je vous l'avoue, le plus grand triomphe dont mon ame puiſſe jouir.

On exécute votre plan. On travaille à la réforme des ordres Religieux, & à la ſuppreſſion de quelques Couvens; & il faut convenir que cela eſt néceſſaire.

Benoît XIV diſoit *qu'il en étoit des Moines comme des arbres; qu'il falloit de tems en tems les élaguer, afin qu'ils ne donnaſſent que de bons fruits & qu'ils ne répandiſſent point trop d'ombrage.*

M. *Nicole* le plus excellent Moraliſte qu'aient eu les François, diſoit *qu'une bonne réforme ne duroit que cent ans, & qu'encore ſur ce nombre d'années, il y en auroit peut-être cin-*

quante pour le monde & pour le relâchement : auſſi étoit-il d'avis que chaque ſiécle au plus tard, on remît la régle en vigueur dans les Ordres Religieux. Mais pour y réuſſir efficacement, il faut commencer par donner aux études une nouvelle activité. Ce n'eſt que le déſœuvrement qui introduit le relâchement dans les Monaſtères.

LETTRE LXX.

IL faut en vérité que ce ſoit vous même, pour que j'aille braver les horreurs de la nuit dans des lieux où l'imaginatiou peut être duppe de la peur.

C'étoit au milieu d'un bois entierement iſolé, où hier ſur les onze heures du ſoir je promenois ma douleur : hélas ! diſois-je en moi-même, ſi elle m'apparoiſſoit ; & toujours des lueurs entremêlées d'ombres me laiſſoient croire qu'enfin je touchois à cet heu-

reux inſtant. Mais peine inutile, les morts n'ont rien à démêler avec les vivans ; je ſuis revenu, comme j'étois allé, & le ſommeil n'a fermé mes paupieres que pour me rappeller votre abſence & réveiller mes regrets.

LETTRE LXXI.

JE voudrois vous rendre compte des ouvrages qui paroiſſent, mais comment l'entreprendre ? le nombre en eſt ſi multiplié, que l'un fait oublier l'autre, & qu'il n'en reſte qu'un ſouvenir confus.

Les affiches de Paris ſe continuent toujours avec le plus heureux ſuccès. Je me rappelle que vous les aimiez ſingulierement *comme étant remplies d'une critique judicieuſe : d'une ſeule épithete*, me diſiez vous, *on y caractériſe un ouvrage, & cela vaut ſouvent une analyſe.*

Quel nouveau lustre n'eussent pas acquis toutes nos feuilles périodiques, si vous les aviez enrichies de vos excellentes productions. On y auroit vu avec la plus grande admiration que la Pologne possédoit dans son sein une philosophe qui par l'étendue & par la beauté de son esprit, eut fait l'ornement des Académies.

Que de richesses votre ame n'aura-t-elle pas emportées dans ce monde intellectuel dont vous êtes devenue citoyenne : mais quelle privation pour nous ! *J'économise mes pensées*, m'écrivez-vous en 1760, *pour ne pas me trouver au dépourvu. Je crains de survivre à mon bien, si je compose quelqu'ouvrage selon vos conseils.*

Eh ! qu'aviez-vous à ménager avec un esprit aussi fécond que le vôtre ? Mais j'ose le dire, vous futes plus d'une fois la duppe de votre modestie.



LETTRE LXXII.

Vous n'aurez donc point d'autre Mausolée que celui que je vous érigeai dans mon cœur, & tandis que des ravageurs de Provinces & que des hommes qui n'eurent d'autre mérite qu'une affreuse ambition, respirent dans le marbre, il ne restera sur la terre aucun vestige de vos talens & de vos vertus.

Si ces Lettres pouvoient au moins vous vanger de cette espèce d'injustice, en vous faisant connoître jusqu'aux extrémités du monde : mais hélas ! n'ayant pour mérite que celui de la reconnoissance & de l'amitié, bien tôt elles tomberont dans l'oubli.

Ce qui me console, c'est que votre trépas, Ombre chérie, met un nouveau sceau à mon attachement. Il me semble que votre vie est venue se joindre à la mienne, & cette idée

me féduit de maniere à me faire ſupporter ma poſition.

LETTRE LXXIII.

On me mena hier viſiter une égliſe pleine de tombeaux, & je n'y vis que le vôtre. Toujours mon imagination fut remplie de cet objet. Mon cœur eſt trop vivement pénétré de votre mort, pour que mon eſprit n'en ſoit pas affecté. Ils s'accordent tellement l'un & l'autre ſur cet article, que mes ſentimens ſe confondent avec mes penſées, lorſqu'il s'agit de vous regretter.

Ah ! ſi j'étois inſenſible, & ſi mon amitié venoit à s'éteindre, je trouverois ma condamnation juſque dans ces tourterelles, qui ne ſurvivent que pour ſe regretter, juſque dans le lierre & dans la vigne, ces plantes qu'on ne peut plus déta-

cher des arbres qu'elles ont pris en affection.

Tout me retrace l'heureuse simpathie qui nous unissoit & que rien ne peut dissoudre. Actuellement même que je vous écris, j'apperçois un torrent qui malgré toutes les digues qu'on lui oppose, se précipite avec complaisance dans une prairie qu'il chérit.

LETTRE LXIV.

L'HYVER qui vient à petit bruit commence à s'annoncer, & cette vue me rappelle ces heureux tems où enfoncé dans les bois de la Pologne, au milieu des glaces & des neiges; je relisois vos Lettres, & je m'occupois de vos vertus.

Combien de fois m'est-il arrivé de me fuir ainsi moi-même, pour mieux vous retrouver, & de courir me perdre au sein de la campagne la plus

effrayante & la plus ſolitaire, à deſſein de converſer idéalement avec vous !

Malgré les horreurs de la ſaiſon qui m'environnoient de toutes parts, je nageois dans la joie. Comme il ne s'agiſſoit point d'amour, mais de ſentimens vertueux ; mon ame ſe trouvoit dans le plus heureux calme ; & il n'y avoit pas juſqu'aux arbres couverts de glaçons, qui ne ſerviſſent à exciter mes rêveries philoſophiques & à me faire goûter mon bonheur.

Après deux heures ainſi écoulées, où il m'avoit ſemblé qu'il n'y avoit plus dans l'Univers d'autres perſonnes que vous & moi ; je revenois à travers des ſentiers ſeulement connus des animaux ſauvages, & préparois ce que je devois vous écrire en réponſe de vos ſublimes réflexions.

Les plus magnifiques parterres ne me feront jamais oublier ces bois, que votre ſouvenir embelliſſoit &

que mes pensées sur la vanité du monde me rendoient un séjour délicieux.

Oh! qu'il est vrai que ce ne sont ni les villes ni les palais qui font le bonheur de la vie, & que notre ame dans quelqu'endroit qu'on se transporte, est la mere des vrais plaisirs. J'en tirois des lumieres qui me tenoient lieu des sociétés, & qui me rendoient immense à mes propres yeux.

Ces tems ont passé & ne renaîtront plus; mais la mémoire que j'en conserve, me les rend toujours présens.

Voilà comme nous arrachons quelque chose à ce tems qui nous ravit tout, & comme nous trouvons le moyen de revivre dans des jours qui ont disparu.



LETTRE LXXV.

QUOIQUE ces Lettres vous ſoient adreſſées, illuſtre Morte, elles ne ſeront pas étrangeres dans ce pays. La France eut de tout tems des relations intimes avec la Pologne, elle ſe fit un plaiſir de les entretenir. Vos premiers Evêques furent François, lorſqu'au neuvieme ſiécle le Chriſtianiſme éclaira vos climats; & la célébre Univerſité de Cracovie doit à des Docteurs de Sorbonne ſon luſtre & ſon établiſſement. Il y en eut quatre qui ſe rendirent en Pologne pour commencer cet ouvrage & pour le perfectionner.

Outre cela les Caſimir, les Staniſlas, ces Monarques ſi révérés, ont leurs tombeaux parmi nous, comme ils y eurent un azyle.

D'ailleurs la mémoire d'une Princeſſe philoſophe, peut-elle être indifférente à des François. On ſait qu'en tout tems & ſurtout depuis

les Médicis, la France ſe diſtingua par un amour extraordinaire pour les ſciences & pour les arts. Auſſi quels grands hommes n'a-t-elle pas produits ! Elle n'envie rien aux Anglois ; s'ils eurent un Newton, elle eut un Deſcartes, s'ils eurent Locke, elle eut Malebranche, s'ils eurent Milton, elle poſſéde Voltaire, c'eſt-à-dire des hommes ſupérieurs aux Inſulaires que je viens de citer.

LETTRE LXXVI.

SI l'on ſe connoît dans l'autre monde, combien Mallebranche n'aura-t-il pas été enchanté de vous voir & combien ne ſerez vous pas vous même ravie de lire dans ſon ame les ſublimes vérités qu'on trouve dans ſes écrits ; car il eſt bon de ſavoir que les eſprits dégagés de la matiere,

ont des moyens de ſe communiquer, leurs penſées, ſans le ſecours des geſtes & des mots. Soit attraction, ſoit ſympathie, ils ſe pénétrent mutuellement, & il n'y a rien qui échappe à leur pénétration.

C'eſt un myſtère incompréhenſible pour les Matérialiſtes, mais la choſe n'en eſt pas moins vraie. Si l'on n'admettoit que ce qu'ils conçoivent, ou la divinité n'exiſteroit pas, ou elle n'auroit preſque rien au-deſſus de nous. Pour moi, qui aime mieux avouer que ma raiſon eſt finie, que de ſuppoſer l'Etre ſuprême facile à comprendre & à définir, j'adore tout ſimplement; je me tais, & ne rejette pas une Religion parcequ'elle renferme des myſteres que je ne connois pas.



LETTRE LXXVII.

J'APPRENS avec toute la joie possible, que votre nation vous regrette infiniment. Que je la reconnois bien à ces traits !

La Pologne eut de tout tems des femmes qui honorerent leur sexe ou par leur maniere de penser ou par leurs écrits, & elle se félicite de posséder encore une illustre Poëte, qui prouve que la langue Polonoise n'est pas moins belle en vers qu'en prose, & que sa richesse vaut presque celle du Latin.

La France admira souvent l'esprit de vos cheres Compatriotes qui ont fixé leur séjour à Paris, ou qui n'y firent que passer, & cette admiration ne fut l'ouvrage ni de l'enthousiasme ni de la mode.

Je suis vivement affligé de ce que cette Capitale ne vous a point connue. Avec quel empressement nos Sages & nos Savans ne vous eussent-ils pas

rendu leurs hommages ? Ils auroient vu la ſimplicité avec la grandeur, le ſavoir avec la modeſtie, la ſageſſe avec la gayeté, & vous auriez admiré comment au milieu d'un peuple frivole, on trouve la Cour la plus majeſtueuſe de l'Univers, & des chef-d'œuvres qui ſuppoſent de grandes lumieres & une grande ſolidité.

Mais ô ſouhaits ſuperflus ! . . . . . .

LETTRE LXXVIII.

Qui ſait, diſois-je l'autre jour en moi-même au milieu d'un bois agité par un vent léger, *ſi ce doux zéphir ne tranſporte point juſque dans ces lieux, quelques particules de cette précieuſe pouſſiere qui compoſoit ſon corps. Hélas ! peut-être que l'air que je reſpire eſt rempli d'exhalaiſons qui s'évaporent de ſon tombeau !*

Oh ! que cette fiction ne ſe change-t-elle en réalité, & que tous ces grains

de poussiere qui m'affectent ne se réunissent ils à mes yeux, pour en former l'image de celle que je voudrois revoir.

Peut-être m'accusera-t-on de passion ? mais ce ne sera ni celui qui connoît la force de l'amitié, ni celui qui est convaincu de la sublimité de vos talens & de vos vertus. Il n'y a qu'une ame insensible ou séduite par une fausse dévotion qui peut ici prendre le change.

O illusion ! l'amitié qu'excite la vertu n'a-t-elle donc pas ses transports ? Avec quelle ardeur Saint-Bernard lui-même ne déplore-t-il pas la mort d'Humbert son ami. Il se répand en larmes, il éclatte en soupirs, il déclare avoir tout perdu, & il ne fait pas difficulté de dire, *que son ame n'est plus que la moitié de ce qu'elle étoit ; qu'il ne sera tranquille que lorsqu'il ira rejoindre celui qu'il ne cessera de pleurer.*

Enfin il apostrophe la mort avec

une ſainte fureur, en l'appellant monſtre homicide, terreur des enfans d'Adam, & en lui reprochant amerement d'avoir dévoré ſon cher Humbert. *beſtia homicida, terror filiorum Adæ, Humbertum utique ventre tuo concluſiſti.*

Croiriez-vous, illuſtre Morte, qu'il y a des hommes qui ne ſauroient ſe perſuader qu'une pure amitié puiſſe exiſter entre deux perſonnes d'un ſexe différent.

Oh! que ceux-là ſont terreſtres! Oh! qu'ils ont une foible idée de la vertu! *Les ames vulgaires ne connoiſſent d'autres ſentimens que les ſenſations.*

Tous les Moraliſtes conviennent que l'amour platonique qui n'a que l'eſprit pour objet, n'eſt point idéal. La ſcience comme la vertu unit les ames par les liens les plus forts. La Reine de Suéde n'aima Deſcartes qu'à titre de Philoſophe.

Je ne vois dans ce grand homme,

écrivoit-elle à l'Electeur Palatin, *que son ame. Il me semble qu'il n'a ni pieds, ni mains, ni oreilles, ni visage, parceque je ne suis frappée que de la force de son génie. Ainsi, comme vous voyez, les sens n'ont rien à faire dans une union telle que la nôtre.*

Pour moi, je puis protester, illustre Morte, que vous ne fûtes chere à mon cœur, que parceque vous vous élevâtes au-dessus de l'humanité.

Qu'on ouvre toutes nos Lettres, on n'y verra que deux ames qui métaphysiquent & qui moralisent, c'est-à-dire, qui ne s'expriment ni comme les personnes frivoles, ni comme les amants.

LETTRE LXXX.

JE ne doute point, Ombre chérie, que les ames de boue ne jugent vos sentiments & vos idées romanesques. Quelle disproportion entre des pen-

ſées comme les vôtres, & celles de la multitude ! Les hommes, ne trouvant point en eux-mêmes ce qui vous rendoit ſi ſublime & ſi généreuſe, ſe perſuaderont ſans effort, ou que j'en impoſe au Public, ou que vous fûtes un être ſingulier.

Siecle malheureux ! qui prend la grandeur d'ame pour ſingularité, & qui met au rang des fables ou des excès, des vertus qui honorent l'humanité !

Que ſeroit-ce donc ſi je divulguois ici que vous fîtes une penſion à une Dame de vos amies ſous un nom emprunté, ne voulant pour vous-même ni reconnoiſſance ni remerciement ; que ſouvent vous contractâtes des dettes pour ſoulager les malheureux, & que vous leur laiſſâtes toujours ignorer d'où venoit ce ſecours, *que vous auriez mieux aimé vivre du travail de vos mains & même ſervir*, comme vous me l'écriviez un jour, *que de plaider contre votre propre ſang ;* que vous

préferiez la société des hommes savants & vertueux, aux plus brillantes compagnies ; qu'il suffisoit d'avoir une ame compatissante, dans quelque condition qu'on fût, pour avoir part à toute votre estime ; & que vous vous seriez plutôt réduite à l'indigence que de laisser quelqu'un dans la peine, ou de renoncer à la philosophie.

Oui, vous fûtes singuliere jusqu'à cet excès, & même jusqu'au point d'aller chercher le mérite par tout où il étoit, & de le prévenir dans tous ses besoins.

Si l'on en murmure, j'en rougis pour le siecle & pour les murmurateurs.

LETTRE LXXXI.

QUE n'ai-je la plume de M. *Thomas*, cet Ecrivain si habile à louer les grands hommes, & si digne lui-même de nos éloges ! alors on verroit

vos vertus ſe montrer à la terre avec toute la ſplendeur qu'elles méritent ; alors votre panégirique paſſeroit entre les mains de tout le monde.

Ah ! s'il ſavoit que vous le regardiez comme l'organe *de la véritable éloquence ;* & que ſes ouvrages faiſoient vos délices, peut-être vous en témoigneroit-il ſa reconnoiſſance.

M. de *Marmontel* qui, quoique dans un autre genre d'écrire, s'eſt fait une brillante réputation, jetteroit auſſi des fleurs ſur votre tombeau, s'il avoit lu toutes les lettres où vous rendîtes juſtice à ſes rares talents.

C'eſt ainſi que, familiariſée avec les meilleurs Ecrivains, vous les appréciiez ſelon leur valeur. Ils vous tenoient compagnie dans votre retraite; & pour y varier vos lectures, les auteurs italiens & françois fixoient alternativement votre eſprit. Après les tragédies de *Voltaire*, vous preniez les opéra de *Métaſtaſe*, après les comédies de *Moliere*, celles de *Goldoni*,

après la pluralité des mondes de *Fontenelle*, le newtonianisme des Dames d'*Algarotti*; après le *Mercure de France*, les feuilles de l'Abbé l'*Ami Florentin*; enfin après la *Henriade*, *la Jérusalem délivrée*. Toutes ces lectures ne se faisoient que dans les intervalles où votre esprit, arraché aux profondeurs de la métaphysique, avoit besoin de se délasser.

Ainsi vous n'avez quitté la terre qu'après avoir connu tous ceux qui s'y rendirent celébres. Les génies se recherchent, disoit Sénéque; il est pour eux une attraction dont le vulguaire n'a point d'idée.

LETTRE LXXXII.

SI vous aviez été plus courageuse, vous auriez enrichi le siecle des plus excellentes productions, & l'on vous auroit mise en parallèle avec la Comtesse *Borromée* que Milan admire com-

me un des plus beaux genies, avec la Dame *Laurea Bassi* qui professe la philosophie à Bologne, avec Madame *du Bocage* dont les écrits ont mérités les éloges de tous les François; & l'on vous eût couronnée dans toutes les sociétés littéraires.

Mais vous avez imité la Princesse Catherine *Barbarigo*, cette illustre Vénitienne qui, après avoir traduit Locke en italien, n'a pas voulu que son ouvrage fût mis au jour; sacrifice d'autant plus grand, que, dans le voyage qu'elle vient de faire en Angleterre, elle en eût recueilli la récompense par une multitude d'applaudissements.

Qu'il m'eût été consolant de voir une copie de votre ame répandue dans toute les parties de l'Europe! il ne falloit pas moins que vous-même pour faire paroître toute l'étendue de vos connoissances, & toute la sublimité de votre esprit.

LETTRE LXXXIII.

QUAND je penſe que vos vertus donneront du cours à ces Lettres parmi les ames bien nées, que vos amis les liront avec joie & douleur ; que M. le Comte de *Mouſſi*, ſi capable d'apprécier les ſentiments, les deſire avec ardeur : je m'applaudis d'avoir entrepris cet ouvrage.

C'eſt le cœur qui le produit. Quel titre aux yeux de l'amitié ! je penſe comme vous. *Je ne connois rien d'auſſi magnifique que ce qui eſt dicté par le ſentiment & par la vérité.* Oh ! comme nos deux ames ſe rencontroient dans la maniere de penſer ! j'aurois beau parcourir l'univers, je ne retrouverois plus une pareille harmonie.



LETTRE LXXXIV.

JE voudrois vous interroger ſur mille choſes qui ſe préſentent à mon eſprit, mais je ſuis arrêté par la difficulté d'avoir la réponſe. Ne pourroit-il donc pas ſe faire que quelque *Silphe* vînt me rendre de votre part ce que vous voudriez bien me communiquer. La belle choſe, s'il y avoit un commerce établi entre les morts & les vivants ! certainement nous ne ſerions plus ſi frivoles & ſi vicieux. Notre ame s'accoutumeroit aux grandes vérités, & nos ſens n'auroient plus le même empire ſur notre raiſon.

LETTRE LXXXV.

JE me trouve un être tout différent par la maniere dont votre mort m'a métamorphoſé Je n'aime plus que les couleurs ſombres, je redoute les brillantes ſociétés, & les oiſeaux les plus

plus lugubres m'intéressent par leur chant. Je passe quelquefois des heures entieres à entendre le cri du hibou dans ce tems où toute la nature est sans voix.

Je n'ai plus de correspondances suivies, je crains même de faire des amis, & souvent je n'ai pas le courage de répondre à ceux qui m'écrivent. Mon sommeil est interrompu, mon existence entrecoupée, & je ne connois d'autre plaisir que mon chagrin Je voudrois que toute la nature prît part à mon deuil, que les fleurs se changeassent en épines, tous les arbres en cyprès. Si ce n'est pas là de la douleur, qu'on m'apprenne donc ce qu'elle est.

LETTRE LXXXVI.

IL m'est revenu que le Comte *Rzewski* grand Ecrivain de la Couronne, ce Seigneur si recommanda-

ble par ses excellentes qualités, & que vous mettiez au nombre de vos plus dignes citoyens, avoit dernierement rendu justice à vos talens, dans une conversation où l'on parloit des femmes illustres.

Je reconnois à ces traits l'ami du mérite, le frere de Madame la Comtesse *Humieska*, cette Dame que les Cours de Vienne & de Versailles se rappellent toujours avec un nouveau plaisir.

Oh ! l'on ne peut vous louer, que je n'en sois dans la joie de mon cœur. Oui c'est moi-même qu'on oblige, toutes les fois qu'on honore votre souvenir. L'amitié m'a donné commission de recueillir tous les honneurs qu'on rend à votre mémoire, pour vous en faire un hommage solemnel.



LETTRE LXXXVII.

Je n'avois point attendu votre mort, pour parler de vos vertus, & c'eſt ici une déſobéiſſance dont je ſuis coupable, ſi je dus recevoir des ordres de votre modeſtie. Elle eut beau m'impoſer ſilence, je ne ceſſai de m'entretenir de vos rares qualités avec des perſonnes amies des ſciences & des talens. Quelle heureuſe ſatisfaction, que celle de préconiſer des amis vertueux! Le cœur n'eſt jamais plus à l'aiſe que lorſqu'il remplit ce devoir.

Pline le jeune fut mille fois plus recommandable par ſon ardeur à faire valoir toutes les perſonnes qu'il aima, que par la bonté de ſon génie. *C'eſt un mince préſent que l'eſprit*, diſoit le Prince Leopold, Duc de Lorraine pere du feu Empereur, *lorſqu'il n'eſt pas accompagné du cœur*. Je ſuis toujours fâché de ce qu'on

ne nous a point donné l'histoire de ce Souverain. Que de traits d'humanité, que d'actes de bienfaisance dans le cours de sa vie ! Son peuple le regrette encore, & les peres ne cessent de redire à leurs enfans combien il fut affable & généreux.

LETTRE LXXXVIII.

Ce n'est pas une petite chose, qu'une guerre où il y a des prétextes de Religion. Alors le zele d'un côté & le fanatisme de l'autre engendrent les scenes les plus tragiques. Votre Patrie devient un théâtre de carnage & d'horreurs ; on brûle, on égorge & l'on n'apperçoit de toutes parts que les traces du fer & du feu.

J'ose vous dire ces malheurs dans un tems où votre ame est au dessus de toutes les calamités. La sublime Porte déclare la guerre aux Russes,

Vous n'avez pas ignoré que le Grand Seigneur qui regne actuellement est un des Sultans des plus éclairés, qu'il remplit toute justice & que la clémence est particulierement sa vertu; mais qui sait si l'on suivra ses intentions.

Il est vrai *que les Turcs*, selon vos remarques, *ne dénaturant point leur esprit par des lectures qui ne nous rendent que trop souvent des hommes factices, conservent tout leur bon sens & sont beaucoup moins superficiels.*

La multiplicité des idées offusque la raison. On ne juge que d'après les autres, quand on a beaucoup lu; & des pensées qu'on croit des propres, ne sont que des acquets.

Si nous avions au moins l'attention de réfléchir sur nos lectures, mais nous entassons brochures sur brochures, & il en résulte une confusion d'idées & de faits qui fatiguent notre mémoire ou qui l'épui-

ſent, & que nous ne pouvons plus débrouiller.

Vous aviez prévu cet inconvénient en prenant moins de tems pour lire, que pour méditer. Oh! quelque choſe que je diſe, je trouve toujours l'occaſion de faire votre éloge, & c'eſt toujours votre mérite qui la fait naître.

LETTRE LXXXIX.

JE ſens plus que jamais la vérité de ce que vous me diſiez, lorſque vous me prouviez *qu'il n'y avoit que notre ame qui fût digne de nos regards, & que toutes ces guerres & tous ces maſſacres que le fanatiſme produiſit, ne ſont continuellement cités comme le plus grand des malheurs, que parcequ'on place ſon bonheur dans cette vie.*

Cette Lettre que je viens de relire m'a frappé, & j'en ai réellement conclu que ſi l'on voyoit les choſes par

les yeux de la philoſophie, on ſauroit que tout ce qui n'ôte que la vie temporelle n'eſt pas beaucoup à redouter; mais quand on s'eſt accoutumé à regarder ſon corps comme la plus excellente portion de ſoi-même & ce monde comme ſa derniere fin, on ſe perſuade que quelques miſérables révolutions dont la religion a été le prétexte, ſont le comble des maux.

Une ſeule ame qui ſe perd, diſoit le grand Newton, *eſt un objet mille fois plus important, qu'un million de corps qui périſſent.* Mais il ne faut pas répéter cela à nos Philoſophes modernes, encore moins à tous ces petits hommes qui ſont leurs ſinges & leurs écho.



LETTRE XC.

JE quitte une ſociété, où les réflexions les plus ſérieuſes ſur la deſtinée des hommes ſe ſont emparées de mon ame, de maniere à m'attriſter. Je penſois que de tous les perſonnages qui compoſoient un cercle, les uns iroient mourir au-delà des mers, les autres périroient par quelque funeſte cataſtrophe, ceux ci éprouveroient les revers les plus cruels, ceux là feroient une fortune qui les expoſeroit à toute la rage de l'envie.

Quelle matiere à réflexions ! On apperçoit un jeune homme auquel on ne prend pas garde, & peut être ſera-ce un ſujet qui remplira l'Univers de la gloire de ſes exploits ou de l'horreur de ſes forfaits.

Envain l'on veut tirer des horoſcopes, l'avenir eſt le ſecret de Dieu. Tout ce que nous ſavons, c'eſt qu'après quelques années les riches

comme les indigens, les beaux esprits comme les idiots, iront se perdre dans la nuit du tombeau. Nous portons tous sur notre front la datte de notre mort, mais il n'y a que l'Eternel qui la voit, & qui connoît la carriere des hasards que nous avons tous à courir.

Ainsi il étoit écrit dans le livre des destins, que le dix-huitiéme siécle vous verroit mourir, & que mon ame en seroit accablée de douleur.

Que d'enchaînemens & que de circonstances pour tous ces évenemens qui nous semblent l'effet du hasard : c'est ce qui fait dire à Madame de Sevigné, *que la Providence avoit chargé de toute éternité le canon qui tua M. de Turenne.*

Quiconque lit l'histoire avec les yeux d'un Philosophe, s'apperçoit que tout a été préparé & que le plus petit incident entre dans les desseins d'un Moteur universel par qui tout subsiste, & par qui tout a été fait ;

Mais la plûpart des hommes ont un bandeau ſur la vue. Ils ne découvrent que des ſurfaces & ne vont pas au-delà du préſent. Je ne vois que M. *Boſſuet* & M. *Rollin* qui s'élevent au-deſſus des événemens, & qui remontent à la ſource des choſes. Leurs réflexions ne ſont point comme celles des autres hiſtoriens, des vraiſemblances ou des conjectures, mais des vérités puiſées dans les premiers principes.

LETTRE CXI.

MARC-AURELE avoit raiſon de dire qu'on eſt ingénieux à ſaiſir la moindre choſe qui rappelle un tems paſſé avec des amis. Il ſurvient actuellement un orage mêlé de grêle, & cela me retrace ces nuages de ſauterelles qui ſe répandent quelquefois dans la Pologne pour y dévorer toute

la campagne, & dont nous avons été témoins.

Toutes ces miſeres ne peuvent plus maintenant vous inquieter. Au-deſſus de toutes les tempêtes & de tous les nuages, vous exiſtez au ſein de la lumiere & du repos.

Pays inacceſſible où je ne puis arriver malgré tous mes deſirs, & tout l'effort de mon imagination!

Comment ni le vent qui eſt ſi agile, ni le feu qui eſt ſi ſubtil, ni l'eau qui eſt ſi rapide, ne pourroient tranſporter juſqu'à vous quelques marques de mon ſouvenir. Oh! quelle diſtance, ou plûtot quel ſecret impénétrable que celui de votre habitation. Tous les élémens, tous les aſtres mêmes ne ſauroient nous en donner d'idée.

On me dira que pour vous retrouver, il faut à la maniere des Poëtes & des Amans faire parler les écho; mais que me diroient ces vains ſons, après tout ce que m'a dit ma dou-

leur. Ils ne répéteroient que la derniere ſyllabe de votre nom, & ce nom tout entier ne ceſſe de remplir mon cœur. Ils ne ſauroient ce que ſignifie ma triſteſſe, & mon ame en connoît toute la force & toute la raiſon.

Oh ! je veux d'autres témoins du chagrin qui me conſume, des témoins qui participent à ma ſenſibilité & qui ſachent combien vous futes digne de mes regrets.

LETTRE CXII.

TANTÔT je vous vois à Rome, cette Ville dont la deſcription vous raviſſoit & que vous connoiſſiez ſans y avoir jamais été, auſſi bien que vôtre patrie; tantôt à Londres que l'eſprit de ſes Habitans vous rendoit ſi intéreſſante; tantôt à Pekin, cette immenſe Capitale où l'induſtrie brille depuis tant de ſiécles avec tant d'é-

clat ; tantôt à Berlin ce séjour embelli de la présence d'un Monarque aussi grand Politique qu'illustre Conquérant.

Je me rappelle ici combien ses *Mémoires de Brandebourg* vous attachoient, & comment vous aimiez à vous entretenir de ses éminentes qualités.

Le Roi de Prusse, m'écriviez-vous dans une Lettre datée du 26 Août 1760, *effacera dans l'Histoire & Alexandre & Annibal. Il a toute l'intrépidité de Charles XII sans en avoir la témérité. C'est un autre César qui se sert avec autant de succès de la plume que de l'épée, & que ses ennemis mêmes sont obligés d'admirer ; je trouve entre ce Monarque & l'Empereur Julien* (*abstraction faite de ce qui concerne la Religion*), *les plus grands rapports ; on voit chez l'un & l'autre le même goût pour les sciences & pour les savans, le même amour de la justice & le même desir de s'immortaliser par des*

ouvrages d'eſprit & par des conquêtes. Si j'avois aſſez de talent, je ferois le parallele de ces deux Héros, & ſurement le Public conviendroit de leur parfaite reſſemblance.

Que j'aimois à vous voir parcourir l'Europe pour faire l'analyſe des différens Gouvernemens & pour tracer le portrait de ceux qui regnent. Vous me faiſiez voir le peuple Anglois, martyr d'une liberté qui dégénere en licence ; les Turcs accablés ſous le poids du deſpotiſme ; la Cour de Rome (qu'on ne doit pas confondre avec le Saint-Siege), ne cherchant dans toutes les affaires qu'à temporiſer & qu'à éviter les difficultés par des réponſes ambiguës.

Vous me préſentiez après ce ſingulier tableau, la petite République *de Saint-Marin*, comme l'aſyle du bonheur & de la paix, au milieu de tant de révolutions qui agitent les Empires & les Etats.

Je me rappelle que l'adminiſtra-

tion du Roi de Sardaigne vous plaisoit infiniment; que vous regardiez son regne, *comme une époque qui serviroit de modele à tous ses successeurs & sur-tout au Duc de Savoye, ce Prince rempli de vertus & de talens.*

Je me rappelle encore que parmi les plus grands Ministres vous trouviez en France M. *le Duc de Choiseul*, à Vienne *le Prince Kaunitz*, à Bruxelles *le Comte de Cobentzel*, à Londres M. *Pit*, à Naples *le Marquis de Tanucci*, à Milan *le Comte Firmian*, à Parme M. *du Tillot.*

C'est ainsi, illustre Morte, que vous jugiez comme la postérité, & que les hommes du plus rare mérite vous étoient toujours présens.



LETTRE CXIII.

JE n'oublierai jamais ce jour mémorable où dinant avec vous chez M. le Comte *d'Arenda* pour lors Ambassadeur à Varsovie, vous me dites à l'oreille.

Regardez bien cet illustre Espagnol, & vous apprendrez quelque jour par la renommée, que son mérite trascendant l'aura conduit aux plus hautes dignités. Je le vois fréquemment, & toujours je le trouve plus admirable & plus grand.

Cela me fit naître le desir de converser avec ce Ministre; & dès le soir même, j'en trouvai l'occasion. Que de choses en peu de mots! Je rencontrai (chose assez rare) la science & le génie; je fus convaincu plus que jamais, que l'horoscope ne tarderoit point à se réaliser, & que l'élévation des sentimens & des idées, est vraiement naturelle aux Espagnols.

S'ils n'ont pas écrit autant que nous, c'est peut-être parcequ'ils sont plus sages. Nous voyons qu'avec tous nos livres, nous n'en sommes pas moins frivoles & superficiels, & que sur plus de deux mille auteurs vivans que nous comptons, la raison en retrancheroit les trois quarts si elle étoit écoutée. Presque toutes nos brochures sont autant de colifichets, qu'on place sur les cheminées, comme des figures de porcelaine ou de carton, & qui fixent l'attention des esprits futiles.

Il ne faut pas juger du mérite d'une nation, par les livres qu'elle compose, mais par les choses qu'elle pratique & qu'elle exécute; & souvent même c'est un très grand mérite de ne pas trop entreprendre, car à force de vouloir changer, on finit par reconnoître la vérité du proverbe Italien, *que le mieux est presque toujours le plus grand ennemi du bien.*

LETTRE XCIV.

LA cabale des beaux esprits est plus puissante que jamais, & ils ont si bien fait par leur acharnement à décrier les bons livres, que de tous les auteurs qui écrivent sur la morale, il n'y en a pas un seul dont les ouvrages soient universellement loués. Que d'éloges au contraire prodigués aux brochures les plus pitoyables ! Il suffit qu'elles émanent d'un homme à la mode, pour être annoncées, recherchées & préconisées avec la plus grande emphase.

Aussi m'écriviez-vous très judicieusement en 1762, *qu'il falloit aujourd'hui presqu'autant de courage pour donner un bon livre, que pour monter à l'assaut : car outre le peu de succès qu'on en devoit attendre, on entroit en guerre avec une multitude d'étourdis qui ne s'escrimoient qu'en disant des injures, & qu'en faisant de mauvaises plaisan-*

teries. Quoi qu'il en soit, heureux celui qui consacre sa plume à honorer la vérité : il n'aura pas l'approbation des esprits corrompus, mais il aura les suffrages des gens de bien ; & la postérité le vangera du mépris de ses contemporains.

LETTRE XCV.

QUE n'ai-je la vertu d'inculquer dans toutes les ames ce que vous m'écrivites tant de fois sur la vérité : *je ne l'ai point oublié*, & je me fais gloire de le retenir comme la plus excellente leçon : la vérité, me disiez-vous dans ces Lettres où je vous revois continuellement, *est étrangere à l'égard de la multitude, & il faut la faire reparoître avec opiniatreté. Ce n'est ni de l'élégance ni de l'esprit dont nous avons besoin, mais du bon sens. L'esprit ne produit que des phrases & des saillies, & la raison enseigne ce que*

nous devons pratiquer : tout homme qui court après l'esprit, n'est fait ni pour lire ni pour composer. Mettez de l'ame dans vos écrits, & il n'y aura point d'homme sensé qui ne les préfere à tous ces agrémens frivoles dont le siécle est malheureusement idolatre. Les ouvrages d'esprit n'ont qu'un tems, mais on travaille pour la postérité, quand on ne s'attache qu'au solide & au vrai. Combien de brochures qu'on s'arrachoit des mains, qui paroissoient ravissantes, & qui sont déjà tombées dans le plus profond oubli.

Ce n'est ni le suffrage des petits Maîtres, ni celui des Coquettes, que vous devez ambitionner. On ne plaît à ces deux espèces, qu'autant qu'on s'écarte du bon sens & de la vertu ; & d'ailleurs ils ne sont satisfaits que lorsqu'ils retrouvent dans un ouvrage la même affectation qui brille dans leur frisure & sur leurs habits. Pour moi si j'avois écrit, je vous avoue que rien ne m'auroit autant humilié, que l'approbation des esprits superficiels & des esprits forts ;

& qu'au contraire j'aurois été très contente de moi même, & de mon travail, lorſqu'ils m'auroient donné des ridicules. Je me ſuis toujours ſouvenue du proverbe Eſpagnol, qui dit, *que la ſatyre des méchans & des ſots, eſt le plus beau des vernis.*

LETTRE CXVI.

QUAND je conſidere tous ces hommes répandus dans les Campagnes qui labourent & qui ſement; tous ces hommes que les affaires économiques ou politiques, retiennent dans leurs cabinets; tous ces hommes qui parcourent les mers pour donner au commerce du luſtre & de l'activité; hélas, je me regarde comme un être inutile, & je ne me conſole de mon exiſtence, que parceque vous revivez en moi-même. Alors dans tout ce qui me concerne, je n'apperçois plus que vous, & cette illuſion me perſuade que je ſuis un perſonnage néceſſaire.

LETTRE CXVII.

JE ſoutenois hier qu'il n'y avoit point d'éloquence, là où il n'y avoit point de vérité : & après que mon ſentiment eut été fortement combattu, on finit par être de mon avis. Qu'eſt-ce en effet qu'un livre ou un diſcours dont les paradoxes ſont l'ame & le ſoutien. Si les mots faiſoient l'éloquence, on pourroit être excellent Orateur, ſans être vrai ; mais ce ſont les choſes qui conſtituent la beauté d'un ouvrage.

Ces réflexions diminuent bien le mérite des écrits de M. Rouſſeau de Genêve. Quoique ſon admirateur, je ne puis m'empêcher de reconnoître que ſans ſon ſtyle, il ne ſeroit ni goûté, ni lu. Il avoit beſoin de tout le vernis qu'il a employé, pour donner un air de vérité à tous les ſophiſmes qu'il avance, & pour ſe faire écouter.

Que l'homme eſt aiſé à dupper !

qu'il eſt facile de l'éblouir ! Il ne faut qu'une phraſe extraordinaire, qu'un vers pompeux, qu'une ſaillie heureuſe, qu'un mot nouveau, pour le décider en faveur du plus mauvais ouvrage. C'eſt ce qui attache les jeunes gens, à tant de livres frivoles & dangéreux. Ils croient tout ſavoir, lorſqu'ils ont retenu quelque jeu d'eſprit & quelque plaiſanterie.

Mais voici ma douleur qui me rappelle à vous. Ah ! je vous dirois volontiers, ce que diſoit le Maréchal de Luxembourg, après avoir perdu une parente qu'il aimoit plus que lui-même. *Dois-je vivre, ou dois-je mourir ? Si je meurs je ne pourrai plus la pleurer, & ſi je vis je n'exiſterai plus que pour me tourmenter.*

Oh ! que d'inconſéquences & de perplexités à la ſuite de la douleur ; elle engendre au même inſtant mille idées qui ſe contrarient & qui tantôt plus ou moins accablantes jettent

l'ame dans un labyrinte de désirs & de regrets. Marc-Aurele, disoit avec raison, *que la tristesse est la mere des illusions, & que le sommeil n'engendra jamais autant de réves qu'elle en produit.*

C'est elle qui d'un moment à l'autre me promene dans tous les lieux que vous habitez, & qui me conduit jusque dans ceux où vous êtes maintenant; qui tantôt me fait désirer de vous revoir, & tantôt me fait redouter votre présence; qui m'engage à parcourir vos lettres & qui m'en détourne, qui enfin confond tout à la fois ma mémoire & mon imagination, & ne me laisse que des inquiétudes & des indécisions. Oh! encore une fois, que d'inconséquences à la suite de la douleur!



LETTRE

LETTRE XCVIII.

Vous aviez tiré l'horoſcope de Paſcal *Paoli*, en m'aſſurant que ſi jamais il étoit attaqué il ſe battroit en déſeſpéré. Depuis plus de dix-huit mois que les François ſont la guerre aux Corſes, il ſe replie de toutes façons pour conſerver ſes dieux pénates & ſa liberté. Il riſque le tout pour le tout, de ſorte que ſi ſon déſeſpoir ne le ſert pas bien, il eſt perdu.

Quoi qu'il en ſoit, il vivra dans l'hiſtoire, ayant des connoiſſances qui répondent à ſa valeur Tout le monde ne ſait pas qu'il a paſſé ſes premieres années à Naples; que n'en ayant pas encore quinze, il mit en fuite trois brigands qui vouloient attenter à ſa vie, & que dès ſon enfance il diſoit *qu'il chercheroit tous les moyens de mourir glorieuſement.*

Il pourroit bien ſe faire qu'on fût au moment de les lui fournir, quoique ce ne ſoit pas une petite entre-

priſe que d'avoir à combattre des montagnes, des torrens, des rochers, & des hommes qui ſe cachent en terre comme des lapins.

Mais ce que j'admire dans Paſcal Paoli, qui doit avoir aujourd'hui quarante-huit ans; c'eſt que malgré ſon humeur martiale, il eſt plus ſenſible que perſonne aux douceurs de l'amitié, & que ſon ame guerriere ſeroit attendrie à la lecture de ces Lettres.

Louis XI qui *donnoit les Corſes au diable*, lorſqu'ils voulurent ſe donner à lui, ſe ſeroit au moins réſervé Paſcal Paoli, ſi ce Général eût vécu de ſon tems. Il eſt ſi rare de trouver la ſcience jointe à la valeur, que ce grand homme doit intéreſſer toutes les Nations.

Pour moi je voudrois le voir Doge de Gênes, & par conſéquent très reconcilié avec toute cette République, Quel coup de théâtre ſi cela arrivoit! Au reſte cela ſeroit moins ſurprenant

que quelques événemens arrivés dans ce siécle-ci, & qu'on peut appeller autant de phénomenes.

La vie n'est qu'une succession de révolutions, & rien ne devroit réellement étonner ; mais tout ce que nous voyons, nous frappe beaucoup plus que toutes les histoires.

LETTRE XCIX.

L'AMOUR que vous aviez pour les anciens, m'engage souvent à les parcourir. Je crois qu'en m'associant à vos idées & à vos goûts, je vous retrouverai, & cela m'attache à tout ce qui vous plaisoit.

D'ailleurs combien l'étude des anciens ne procure t-elle pas d'avantages, lorsqu'on n'a pas la présomption de croire que l'âge présent l'emporte sur tous les siécles passés : on trouve chez les poëtes, les Orateurs & les Philosophes des premiers tems, tout

ce que nous avons dit & pensé. Nous croyons souvent être inventeurs & nous ne faisons que répéter leurs axiomes & leurs réflexions.

Aussi m'écriviez-vous très judicieusement en 1759, *que presque tous les ouvrages du tems, n'étoient que des habits retournés, & que nous voulions absolument les donner pour neuf, dans la crainte de convenir de la prééminence des anciens sur les modernes.*

On n'a point vu un siécle plus prévenu que le nôtre en sa faveur. Ses fanfaronades contristent ceux qui réfléchissent : on diroit, parcequ'il a quelques beaux morceaux de poësie, quelques ouvrages vigoureusement écrits, qu'il peut tout connoître & tout approfondir.

L'amour propre mal entendu dégénere presque toujours en extravagance ; & , comme vous disiez très bien, *le bel esprit est cause de notte présomption.*

Quelle différence entre ceux qui li-

ſent les anciens, & ceux qui ne connoiſſent que les modernes! Je m'en ſuis ſurtout apperçu dans mes entretiens avec le Comte *Keiſerling*, Ambaſſadeur de Ruſſie à la Cour de Vienne. Ce vénérable Vieillard qui ne vivoit qu'avec les auteurs des ſiécles paſſés, avoit une juſteſſe, une profondeur, un ſavoir, qu'on ne trouve point chez nos hommes les plus renommés. Il ne s'expliquoit que ſentencieuſement, & chaque Sentence valoit un livre.

Je vous en parle d'autant plus volontiers, que vous preniez plaiſir à le citer, & que vous déſiriez ainſi que tous ceux qui l'ont connu, qu'on rendît le public poſſeſſeur de ſes remarques. Il écrivit des notes qui confondroient nos écrivains à la mode & qui feroient les délices des véritables ſavans dont le nombre eſt encore plus petit que celui des Elus.

LETTRE C.

ETOIT-CE vous, Ombre chérie, que j'appercevois cette nuit ſur les bords de la Viſtule, où n'étoit-ce tout ſimplement qu'un ſonge ? Je vous voyois dans un calme profond, tenant en main le *Poëme de la Religion*, & m'invitant à venir lire avec vous cet excellent ouvrage. Oh ! quelle eût été ma joie de me retrouver dans votre raviſſante ſociété, & de converſer enſemble, ſur les charmes de la vérité, qui preſque inconnue parmi les hommes, ne ſubſiſte que dans le cœur d'un très petit nombre.

Vous m'auriez éclairé plus que jamais ſur les moyens d'être heureux, en me faiſant voir démonſtrativement que le monde n'eſt ni le ſéjour de la candeur, ni celui de la félicité.

Ah ! qu'il m'eût été doux de retrouver ces vertus qui vous rendirent ſi précieuſe à mon cœur, de communiquer avec une ame toute céleſte, qui

n'a plus de relation qu'avec de purs eſprits ! Mais il ne me reſte que ma douleur, & ce rêve ou cette apparition, comme on voudra l'appeller, ne ſert qu'à augmenter mes regrets.

LETTRE CI.

JE prens plaiſir à me voir entouré de tous ces livres que vous aimâtes de prédilection, & par-là, je me trouve dans le centre de la plus excellente littérature ; car pour honorer votre mémoire, je dois dire au public que vous connutes toutes les beautés de l'éloquence & de la poéſie ; & que des vers auſſi délicats que vos ſentimens, amuſerent quelquefois vos loiſirs. Vous ſaviez métamorphoſer des riens dans les choſes les plus agréables, & philoſopher ſur les plus petits atômes.

Auſſi vous ſuffiſiez-vous à vous mê-

me dans cette campagne cherie où je vous vois continuellement. On vous y croyoit ſeule, & vous y étiez accompagnée de toutes les Muſes & de tous les Philoſophes. Tantôt Terpſichore venoit vous égayer, & tantôt Platon vous inſtruire.

O l'heureux jour que celui où je me trouvai dans un ſi charmant aſyle & dans une ſi délicieuſe ſociété; jour qui ne dura qu'une minute lorſqu'il s'écoula, mais jour que je prolonge autant que ma vie, par le ſouvenir. Combien de fois n'ai-je pas pris le Calendrier de 1760, pour le revoir préciſément à la place où il étoit. Ce fut le mardi de la Pentecote; jamais je ne l'oublirai; mais ce qui m'afflige c'eſt que ce jour ſi cher à mon cœur, ſoit indifférent pour tant d'autres.



LETTRE CII.

OH ! ſi vous ſaviez combien je ſouffre quand j'entens parler de fêtes & de bals, moi qui n'ai plus d'autre ſpectacle ſous les yeux que les ombres de votre tombeau ! C'eſt alors que je m'arrache à la ſociété, & que je vais m'abîmer au ſein de moi-même, ou dans quelqu'endroit propre à entretenir mes réveries.

Il n'y a pas huit jours, que fuyant une maiſon où l'on donnoit un concert, je me jettai dans le premier temple qui s'offrit à ma vue ; & là, à lueur d'une triſte lampe qui remplaçoit le jour prêt à s'éteindre, je reſtai plus d'une heure immobile entierement occupé de votre ſépulture & de toutes les horreurs du trépas.

Il me ſembla que la mort même avoit coulé dans mon ſein, & que déjà deſcendu dans ce gouffre profond, demeure de tous les mortels, je n'exiſtois plus que par ma penſée.

Eh quelle pensée ! . . . .
Le souvenir de votre personne réduite en poudre & faisant maintenant partie de la terre qu'on foule aux pieds. Hélas ! Hélas !

LETTRE CIII.

IL me semble quelquefois vous appercevoir nous lorgnant du haut de l'Empirée, & promenant vos regards tantôt sur la Pologne & tantôt sur la France. Si cela est, vous voyez ces hommes vénérables qui honorent la Magistrature, & vous reconnoissez que la dignité de Chancelier ne pouvoit être mieux conférée qu'à l'illustre *Maupeou* dont les lumieres égalent les vertus, & dont le nom se trouve écrit dans tous les cœurs François.

Mais que pensez vous à la vue de toutes ces modes & de toutes ces frivolités qui nous enchantent & qui nous occupent, de ce luxe qui se ré-

pand sur toutes les conditions ; . . . . . hélas ! quel contraste entre la vie de Paris & celle des ames dégagées de la matiere & parfaitement spiritualisées !

LETTRE CIV.

Non ce n'est point votre portrait que je voudrois avoir, mais vos vertus. Que je me trouverois riche si j'étois aussi magnifiquement partagé ; & cependant je ferois beaucoup moins d'envieux, que si je possédois de futiles trésors. Il n'y a plus que l'argent qu'on adore, il est devenu le Dieu de l'Univers.

Quel mépris cela ne vous inspiroit-il pas pour les hommes, vous qui ne connutes le prix de l'or, que parcequ'il est un moyen de secourir les malheureux ! *L'argent me paroîtroit moins que le sable*, disiez-vous souvent, *s'il n'étoit qu'à mon usage.*

LETTRE CV.

UN de nos esprits à la mode me demanda il y a quelques jours en très grand secret, si je n'avois point vu le *Christianisme dévoilé*; & je lui répondis que je le voyois tous les ans le samedi saint lorsque dans nos églises on découvroit les images & les statues, & que je n'en connoissois point d'autre. Il sentit la plaisanterie, & néanmoins il me préta le livre en question que je croyois au moins un *in-folio*, & qui n'est qu'une petite brochure de deux cents & quelques pages.

e parcourus ce bel ouvrage qui vient, au bout de dix-huit siécles, reproduire quelques misérables objections qu'on pulvérisa mille & mille fois. C'est tout simplement une rapsodie qu'on voudroit faire passer pour un chef-d'œuvre, & qui pourra très-bien avoir ce mérite auprès de tous

nos eſprits ſuperficiels. Bon Dieu! comme on éblouit les ignorans & les ſots!

Mais c'eſt à vous qu'il faut demander des nouvelles du Chriſtianiſme dévoilé. Le Ciel ouvert à vos regards, vous aura fait voir toutes les vérités de la religion dans leur plus grand jour, & vous aurez reconnu comme vous le diſiez autrefois, *que de même qu'on découvre à l'âge de vingt ans ce qu'on n'appercevoit pas lorſqu'on n'en avoit que ſix; on voit ſi-tôt après la mort, ce qu'on ne voyoit pas dans cette vie; & qu'il en étoit de notre eſprit ici bas, ainſi que de nos yeux, qui ne pouvoient pas contempler en face le ſoleil, quoique cet aſtre exiſtât bien réellement.*

Et voilà pourquoi notre penſée, quoique ſi agile & ſi pénétrante, ne peut s'élancer dans le monde intellectuel que vous habitez. Oh! ſi cela étoit facile, que je lui aurois ſouvent

donné commiſſion de ſe rendre auprès de vous pour y apprendre ce qui vous occupe , & de quelle maniere vous exiſtez. Mais votre état eſt le ſecret de la divinité , juſqu'à l'inſtant où la mort viendra nous la révéler.

LETTRE CVI.

Que les ſociétés ſont inſipides depuis que le perſiflage y joue le premier rôle. Je me ſuis trouvé malheureuſement lancé dans un tourbillon, où je n'ai entendu que des équivoques & des inepties.

Un perſonnage rempli d'orgueil , & vuide de raiſon, s'eſt affiché par une maniere de penſer qui eût autrefois valu l'honneur des petites maiſons, mais qui donne aujourd'hui le plus grand relief. Il a fallu l'écouter pour plaire à la compagnie, & lui

applaudir pour être à la mode, c'eſt ici que je dirai d'après vous.

Que la coutume nous aſſerviſſe tant qu'elle voudra à porter un petit chapeau; mais qu'au moins elle ne nous oblige pas à révérer l'ignorance & la fatuité.

Voilà, Madame, comme nos miſeres ne font qu'augmenter. Le ſiécle finira avant qu'il ſoit queſtion de nous corriger.

LETTRE CVII.

Vous l'aviez bien dit que les querelles de nos auteurs ſeroient interminables; toujours ils ſe déchirent, toujours ils ſe calomnient, mais le public judicieux ſait tout ce que cela vaut, & n'en eſtime pas moins ceux que la haîne ou la vengeance outrage.

Ce qui doit conſoler un auteur qui défend la verité, c'eſt qu'il eſt glo-

rieux de faire ombrage à ceux qui ne l'aiment pas. Ils ne se répandroient point en invectives ; si on ne les incommodoit pas. Aussi Abadie se contenta-t-il de dire, lorsqu'on se déchaîna contre ses ouvrages & contre sa personne ; *tant mieux, c'est une preuve que mon travail n'est pas sans succès, puisque les esprits forts cherchent tant à me dénigrer.*

LETTRE CVIII.

L'EUROPE comme une mer longtems agitée après un violent orage, n'est point encore dans son calme. C'est la suite de la derniere guerre qui porta des étincelles jusqu'au sein de votre patrie.

Cependant la maison de Saxe malgré ses pertes, reprend son ancienne splendeur. Je sais combien vous vous intéressiez à sa gloire, & je me rapellerai toujours que soupant l'un &

l'autre chez le feu Primat (*Lubienski*) avec les Princes de *Saxe*, *Charles*, *Albert* & *Clément*, vous me disiez *que vous voudriez pouvoir créer des espaces & des trânes pour les y placer, dans la forte assurance où vous étiez, qu'ils feroient les délices de leurs Sujets.*

On ne vit jamais en effet plus de douceur & d'humanité que chez ces trois Princes qui partagent entr'eux l'honneur de captiver tous les cœurs & tous les esprits.

Quand je pense à cette paix dont vous jouissez, j'ai honte de nos disputes & de nos guerres.

Si les animaux n'étoient pas plus sages que nous, le sang couleroit comme les rivieres ; & nous verrions les campagnes couvertes de bêtes acharnées les unes contre les autres, de maniere à nous faire craindre pour notre propre vie. Qu'il est humiliant de voir notre condamnation dans la

conduite des volatiles & des quadrupedes.

Je ſais que les *Baubaques* eſpèce de Caſtors terreſtres, qui ſe trouvent répandus dans vos contrées, ont des batailles en régle; qu'au premier ſignal ils ſe raſſemblent pour ſe livrer les plus cruels combats, & qu'il y en a de prépoſés parmi eux, à la ſépulture des morts & au panſement des bleſſés, ainſi que le Cardinal de Polignac nous en a donné la relation; mais ce ne ſont que des eſcarmouches particulieres à ces animaux, & qu'on ne peut comparer ni à nos haines ni à nos paſſions.

LETTRE CIX.

Mr de*** eſt maintenant ſur le théatre du monde où il attire les regards de tous les peuples. L'auriez vous préſumé? il y a des hommes qui

naiſſent pour les grandes aventures, & d'autres pour vivre dans l'obſcurité.

L'élévation de la plûpart des hommes eſt réellement un coup de dez. La fortune par un jeu qui nous eſt inconnu, nous arrange ſelon ſon caprice & nous mêle exactement comme des cartes.

Les uns réuſſiſſent par la raiſon des contraires, les autres ſans y avoir jamais penſé. Mais le meilleur moyen d'être heureux, eſt de ſe faire à ſoi-même une félicité indépendante des biſarreries du ſort. La Philoſophie feroit plus d'heureux que la fortune, mais on aime beaucoup mieux être Financier que Philoſophe. Ici il ne s'agit que de calculer, & là il faut étouffer des paſſions & ſe roidir contre la coutume, & ſouvent contre ſon propre tempérament.

Le Cardinal Mazarin diſoit *que ſi la fortune l'avoit ſervi, ce n'eſt que parcequ'il en avoit été l'eſclave; & que*

ses faveurs qu'elle distribuoit à tant d'autres à tort & à travers, lui avoient coûté beaucoup de peines & d'assujetissemens.

Que cette Eminence étoit différente de vous! puisque vous ne connutes de fortune que celle de la mépriser.

LETTRE CX.

MES voyages n'étant plus égayés par vos Lettres, je n'ai plus le courage de changer de lieu. C'étoit un plaisir des plus sensibles que de recevoir de vos nouvelles de Ville en Ville, & de charmer l'ennui des routes par l'espérance de vous en faire la description.

A peine arrivois-je dans un pays, que j'envoyois à la poste : eh! quelle joie lorsque j'appercevois votre écriture, & l'empreinte de votre cachet. Mais quelle fut ma douleur, lorsqu'à raison des ravages de la guerre, je me

trouvai dans la Hollande pendant deux mois entiers, ſans recevoir aucune de vos Lettres. J'aurois preſque demandé de vos nouvelles à tous ceux que je rencontrois, tant mon inquiétude étoit extrême. Mon imagination ingénieuſe à m'allarmer devenoit mon bourreau, elle n'offroit à ma vue que des maladies qui vous dévoroient, ou la mort même qui vous avoit engloutie.

Enfin après les plus vives impatiences, une Lettre arriva, & auſſitôt la Hollande qui ne m'avoit paru qu'un ſéjour de triſteſſe & d'ennui me plut infiniment. Alors j'y vis mille choſes curieuſes que je n'avois point apperçues, & je reconnus que la Hollande eſt réellement un magnifique jardin, où les arbres & les eaux forment un ſpectacle raviſſant.

La connoiſſance que j'y fis d'un *Roſe-Croix* me rendit encore le pays plus intéreſſant. Il falloit lui paſſer la marote de la pierre philoſophale &

de la médecine univerſelle qu'il s'imaginoit toujours être au moment de découvrir; mais à cela près, il avoit une ſcience auſſi profonde qu'étendue, & on ne le quittoit point ſans avoir acquis des lumieres qu'on ne trouve pas communément; je vous marquai dans le tems, qu'il m'avoit repréſenté la Hollande comme un pays qui avoit contre lui les quatre élémens, & qui n'en étoit pas moins agréable & utile.

Je le voyois toujours élevé au-deſſus de tous les objets créés, comme s'il n'avoit vécu qu'avec de purs eſprits. Il ſe privoit de la nourriture pour méditer plus facilement, & ſes alimens tant liquides que ſolides, ne montoient qu'à douze onces par jour. Il les peſoit lui-même. Il paroiſſoit n'avoir pas cinquante ans quoiqu'il s'en donnât quatre vingts, ce qui ſans doute étoit l'effet de ſa ſobriété. Je remarquai que tout ce

qui s'appelle beſoin lui ſembloit odieux.

Il m'accompagna chez les *Erneutres* eſpèce de Cenobites Proteſtans, fondés par M. *Zinzindorf*, Gentilhomme Saxon, & qui tous habitans du même déſert travaillent à différens métiers, élevent leurs enfans, & s'aſſemblent en commun pour prier.

Nous allames auſſi viſiter un Temple de *Kaquers* où l'un d'entre eux après avoir beaucoup tremblé & fait mille contorſions, parla en homme qui n'étoit ſurement pas inſpiré. Il n'y eut d'extraordinaire que ſes grimaces.

Mais où me mene cette digreſſion. Ah pardonnez moi cet écart. Souvent mon eſprit s'égare, & c'eſt un tour que lui joue ma douleur.



LETTRE CXI.

JE n'ai point oublié vos réflexions sur la Hollande, j'étois à la Cour du Margrave de Bareith, beau-frere du Roi de Prusse, lorsque je les reçus, & j'en régalai ce Prince qui en fut charmé. Il lut avec le plus grand plaisir *que les Hollandois vous sembloient des dauphins qui portoient toutes les richesses de l'Europe sur leurs dos; que leurs villes étoient des coquillages qui recevoient toutes les perles de la mer.*

Je vous rappelle ces anecdotes, comme si elles pouvoient vous intéresser. Hélas! Il n'y a que dix ans que je me trouvois à *Bareith*, & la mort & la suite des événemens y ont tout changé. Ce n'est plus le même Souverain, ce ne sont plus les mêmes Ministres, ce n'est plus la même Cour. Nouvelle terre, nouveaux cieux. Oh! que de métamor-

phoses

phoſes dans tous les pays du monde après un certain tems.

LETTRE CXII.

Je viens de paſſer deux heures avec un petit Maître qui arrive de Paris, & qui s'imagine qu'on ne peut avoir ni ame ni eſprit, ſi l'on n'a demeuré dans cette Capitale. Il eſt certain que les grandes Villes étendent les idées : mais je dirai toujours avec le Chancelier Bacon, *que le génie n'eſt aſſujeti ni aux tems ni aux lieux*, & qu'un homme peut s'élever au-deſſus de ſon ſiécle ſans avoir fréquenté que lui-même. C'eſt alors qu'il ne devra rien aux autres, & que ſes réflexions naîtront de ſon crû. On prend tellement l'eſprit des perſonnes qu'on cultive, & des ouvrages qu'on lit, qu'on devient leur copie ſans s'en appercevoir. On n'eſt plus ſoi-même, & l'on ſe perd dans la foule.

Quel dommage par exemple ſi vous fuſſiez venue dans notre Capitale prendre toutes les manieres & tous les bons mots de nos perſonnages à la mode, & vous faire une ame calquée ſur leurs connoiſſances & ſur leurs opinions ! Vous n'auriez agi & parlé que d'après eux ; & cette ingénuité qui vous rendoit ſi aimable, & cet eſprit qui étoit ſi naturel, & cet amour pour la vérité qui avoit ſur vous tant d'empire, ſe ſeroient éclipſés : on n'eut plus vu qu'une Pariſienne recherchée, au lieu de cette charmante Polonoiſe dont la candeur avoit tant d'attraits.

LETTRE CXIII.

JE réfléchiſſois hier ſur la biſarrerie de la fortune, en me rappellant les événemens de Mademoiſelle d'*Arquien* qui paſſa en Pologne à la ſuite de l'épouſe du Roi *Sigiſmond*, & qui

de très ſimple particuliere qu'elle étoit, ſe maria à *Jean Sobieski*, & devint Reine au grand étonnement de tous les François.

Je ſuis étonné que M. l'Abbé *Coyer* ne nous ait pas raconté ſon hiſtoire, en nous donnant celle du Roi ſon époux. Le public auroit appris que pour ſatisfaire ſon avarice, elle parioit des ſommes conſidérables avec des Gentilshommes Polonois, ſous prétexte qu'avant tel tems ils auroient tel emploi, & qu'enſuite afin de gagner ſon pari, elle les y faiſoit nommer; qu'ayant voulu ſe retirer à la Cour de France après la mort de *Jean Sobieski*, Louis XIV lui refuſa cette faveur, & ne lui accorda que le ſéjour de Blois où elle ſe rendit de Rome avec empreſſement & où elle mourut dans un âge avancé.

Son pere dont on ne ſavoit que faire devint Cardinal, & l'on dit lorſqu'il fut admis dans le Sacré Collége, *que c'étoit le premier Collége*

où il étoit entré. Sans la prévoyance d'un Comte *Perruchi* que j'ai connu, cette Reine perdoit tous ses diamans qui montoient à plus de trois millions. Il partit secrettement de Rome pour les apporter à Blois, au lieu de les remettre à l'Ambassadeur, selon les ordres qu'il en avoit reçus, & il arriva que le Courrier qui devoit en être chargé, fut arrêté sur la route & volé. On faisoit le procès du Signor *Perruchi*, qui avoit disparu & qui sembloit être un frippon, lorsqu'on reconnut son zéle & sa fidélité. Il en fut largement recompensé, & c'est même ce qui lui valut le titre de Comte.

Oh ! vous me pardonnerez cette digression, elle m'a distrait pour un moment de ces idées lugubres qui ne cessent de m'offusquer, *& ma tête en avoit besoin.*



LETTRE CXIV.

MALGRÉ la ſechereſſe que je trouve dans les Lettres de Madame de Maintenon, je les relis avec tout le plaiſir poſſible, comme un ouvrage dont vous faiſiez un cas infini. Il ſeroit à deſirer que le Cardinal Lanti qui a toute ſa correſpondance avec la Princeſſe *des Urſins*, en fit part au Public. Il n'eſt pas douteux qu'un commerce de cette eſpèce ne contienne beaucoup d'anecdotes autant curieuſes qu'intéreſſantes.

On nous avoit promis les Lettres du Cardinal *Guerini*; mais l'Editeur ne ſe preſſe pas. J'en conſerve une trentaine que cette Eminence m'écrivit, lorſque j'étois en Italie, & j'avoue qu'elles reſſemblent moins à des épîtres qu'à des diſſertations. Il avoit trop d'érudition pour écrire délicatement.

J'aimerois beaucoup mieux lire les

Lettres du *Signor Zanotti*, Sécretaire de l'Académie de l'Inſtitut de Bologne. On le nomme avec raiſon le *Fontenelle* d'Italie. Tout ce qu'il a écrit, eſt l'élégance même. Je n'oublierai jamais qu'il mit la plume à la main pour venir à l'appui de quelques opinions philoſophiques, que j'avois avancées dans un petit ouvrage, & qu'il pulvériſa la cenſure & les Cenſeurs. Il prit le ton badin qui lui fut toujours familier, & ſon perſiflage devint une leçon de philoſophie.

Je ſerois déſolé ſi cet homme rare ne vous eût pas connue. Mais je m'en ſouviens, je lui parlai de vos talens & de votre eſprit, & il s'unit à moi pour vous admirer. Ah! c'eſt un ſentiment que toute l'Italie eut partagé avec lui, ſi vous y euſſiez voyagé. On s'y occupe de littérature plus que partout ailleurs, & vous y auriez vû avec étonement que des femmes y parlent plus volontiers d'ouvrages d'eſprit que de modes & de parure.

LETTRE CXV.

Que les tems sont changés ! il n'est plus d'usage de pleurer les morts: on assiste à l'enterrement de ses amis comme à une simple cérémonie, & tout cela vient d'une excessive dissipation. Il y a tant de plaisirs, qu'on voltige sur mille objets divers ; le cœur se partage, l'esprit s'égare, & l'on ne sait comment on existe.

Oh! que ma façon d'être differe de celle là : mon ame, toujours toute entiere à moi quand il s'agit des personnes que j'aime, me fait sentir leur mort de la maniere la plus cruelle. Il semble alors qu'on m'arrache les trois quarts de ma vie, & que ma fosse se creuse avec leurs tombeaux.

Que j'aime à voir M. de Fontenelle pleurer la mort de l'Abbé de *Saint-Pierre*, de M. de *Varignon* & de l'Abbé de *Vertot*, & se rappeller de la maniere la plus attendrissante,

les momens agréables qu'il avoit passés dans leur société.

Rien de plus respectable que les larmes qu'on répand sur la perte d'un ami. S'il est des hommes qui n'en sont pas touchés, ceux-là deshonorent l'humanité. La nature nous auroit-elle donné la faculté de pleurer, pour n'en pas faire usage. Ecoutons cette bonne mere, & nous révérerons la sensibilité. *La tendresse s'accorde très bien avec la valeur*, disoit le Prince Eugene, *parcequ'il n'y a rien de moins féroce que le véritable courage.* Aussi ce grand Général honora-t-il souvent de ses pleurs des amis qui lui étoient enlevés.

Je mets autant de gloire, écrivoit il à un Prince Lobkowitz, *à verser des larmes sur le tombeau du Comte Galliani, qu'à gagner une bataille. Il convient qu'un Général soit prodigue de lui-même, donnant ses pleurs pour ses amis, ainsi que son sang pour sa patrie.*

Que cela est flatteur pour l'amitié!

LETTRE CXVI.

Que de choses j'aurois à vous dire si nous avions une entrevue ! On accumule je ne sais combien de nouvelles & d'idées pendant l'absence d'un ami, pour lui en faire part lorsqu'on le revoit. D'ailleurs je vous consulterois sur quelques écrits que vous perfectionneriez. Un ouvrage devenoit lumineux quand vous l'aviez éclairé du flambeau de votre génie. Les pensées prenoient une nouvelle force & les mots un nouvel agrément.

L'esprit des femmes, lorsqu'il n'est ni distrait ni dissipé, a beaucoup plus de finesse que le nôtre, & beaucoup plus de pénétration. C'est ce que je remarquai chez S. A. la Margrave de Dourlat, née Princesse d'Armstadt, lorsque j'eus le bonheur de lui faire

ma cour. Je défie la raiſon de pouvoir mieux parler, & le génie de ſe produire avec plus de nobleſſe & de ſimplicité. Les plus excellens livres lui ſont familiers, & ſon plaiſir eſt de s'en nourrir, & de faire des heureux.

Oh! ſi vous euſſiez été à portée de connoître cette Auguſte Princeſſe, & de la fréquenter! Quel avantage pour les ſciences, & quel triomphe pour la vertu!

LETTRE CXVII.

S'IL étoit permis de faire des complimens aux morts, je vous féliciterois ſur l'éloquence de votre Pays, qui toujours mâle & toujours véhémente, brille avec le plus grand éclat dans les dernieres harangues des Nonces & des Sénateurs. On y reconnoît l'eſprit Républicain, qui

n'a ni craintes ni entraves. Chaque mot ajoute à la pensée, & l'ame se trouve toute émue, ainsi que je viens de l'éprouver à la lecture des magnifiques discours du Comte *Zamoiski*.

Oh ! que nous sommes foibles dans nos productions malgré tout notre bel esprit, en comparaison de ce qui sort de la plume de vos orateurs ! Il seroit à souhaiter qu'on fît une collection des plus belles harangues Polonoises. Je n'ai rien vu de semblable à celles de *Jean Casimir* lorsqu'il abdiqua la Couronne. On les trouve dans la vie de Jean Sobieski, par l'Abbé *Coyer*, & il est impossible de ne les lire qu'une seule fois.

C'est dommage que l'éloquence Françoise ait décliné. Le style épigrammatique énerve tous nos discours. Il n'est supportable que dans une brochure de cinq à six pages, & encore vaudroit-il mieux qu'il fût entierement supprimé. Je suis fâché de

faire ici le procès à nombre d'Ecrivains ; mais ce n'est pas moi qui parle, c'est le goût, c'est la vérité.

LETTRE CXVIII.

JE me rappelle que vous n'étiez jamais plus contente, que lorsque vos illustres compatriotes se distinguoient par l'amour des sciences, & que le Prince *Jablonowski*, issu d'un Maison si ancienne & si féconde en grands hommes, excitoit souvent votre admiration par ses écrits & par la gloire qu'il s'est acquise dans la plûpart des Académies.

J'estime infiniment cet illustre auteur, m'écriviez-vous dans une Lettre du 10 Octobre 1759, *comme un Savant qui décore sa nation, & qui préfere l'honneur d'étudier, à celui de vivre dans le sein de la mollesse. La France admire toute la beauté de l'esprit dans la Princesse de Talmond son illustre*

Sœur, & toute l'Europe le révere autant à raison de ses connoissances que de son nom. Le Palatin de Posnanie son Neveu, est un sujet rare, & qui ne fera qu'augmenter la gloire de sa Maison.

Je rapporte d'autant plus volontiers ces traits, que j'en reconnois toute la vérité, & que j'ai vu par moi-même que la flatterie n'y a nulle part.

LETTRE CXIX.

On vient d'élire pour souverain Pontife le Cardinal *François Laurent Ganganelli*, de l'Ordre des Freres Mineurs. Je vous avoue que ce glorieux évenement a suspendu pour quelque tems ma douleur. Il aura les vertus de Sixte-Quint sans en avoir les défauts. Il étoit Consulteur du Saint Office, lorsqu'il fut décoré de la Pourpre ; & il m'a raconté lui-même

que le Cardinal Rezzonico se plut à l'inquietter en lui apprenant sa promotion. *Le Pape*, lui dit-il, *a été informé de plusieurs choses qui vous regardent, & vous serez fort surpris quand je vous ferai savoir ce qu'il m'a chargé de vous signifier. Son intention est que dès aujourd'hui & sans nul délai, vous soyez. . . . . Cardinal.* Cette suspension dura près d'un quart d'heure, & lorsqu'enfin le *R. P. Ganganelli* sut de quoi il s'agissoit, il exposa dans toute la sincérité de son cœur, *qu'il n'étoit point fait pour une telle dignité, ni du côté de sa naissance, ni du côté de son mérite; qu'il y avoit dans sa communauté plus de dix sujets qui valoient beaucoup mieux que lui, & qu'il osoit dire que cette promotion ne feroit point honneur à sa Sainteté.* Mais le Cardinal Rezzonico, lui ayant repliqué, que le Pape lui ordonnoit d'accepter cette dignité sous peine de désobéissance, il répondit, *Ainsi soit-il.*

Il a toujours demeuré parmi ſes Confreres, vivant comme un d'entr'eux & ne ceſſant de leur répéter qu'il étoit toujours leur égal & leur ami. C'eſt un homme qui par ſes lumieres, ſon travail & ſon humilité, immortaliſera ſon Pontificat.

Il eſt né dans les Etats du Pape au Bourg de Saint Archange près Rimini, de parens pauvres comme il l'a toujours dit lui-même, de ſorte que ſon exaltation n'eſt due qu'à ſon propre mérite. C'eſt le ſixieme de l'Ordre des Freres Mineurs qui ſoit parvenu à la Papauté. Je compte bien lui faire mon compliment, & je puis vous proteſter qu'il ſera bien ſincere : mais il faut auparavant laiſſer diſſiper ce tourbillon d'honneurs qui environne les hommes au moment de leur élévation, ſans cela je riſquerois très fort de n'être point apperçu.

La prophetie qu'on attribue à Saint Malachie, Evêque en Irlande, & qui déſigne tous les Papes juſqu'à la fin

du monde, ſous quelque emblême allégorique tirée de leurs armoiries, ou du lieu de leur naiſſance, ou de leur nom, ou de leur mérite, caractériſe celui-ci, par la vue perçante : *Viſus velox.*

Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'il a l'eſprit très pénétrant, & que ſon exaltation au milieu de quarante-cinq Cardinaux, dont les uns ſont Princes, les autres fils de Rois, eſt le triomphe de la vertu.

J'en ſuis charmé pour l'honneur du ſiécle, car il y a long-temps qu'on lui reproche de n'avoir des faveurs que pour les hommes livrés aux intrigues & aux cabales.

Oh ! que n'êtes vous encore vivante pour jouir du beau ſpectacle que Clément XIV va donner à l'Univers. La Providence qui l'a élu, lui fera ſurement faire de grandes choſes. C'eſt alors que vous répéteriez ce que vous me dites pluſieurs fois, *que lorſ-*

que le Ciel est la boussole des Princes, les Peuples doivent s'attendre aux plus heureux évenemens.

LETTRE CXX.

JE ne puis persuader à bien des François, que les Prêtres Grecs de la communion Romaine qui se trouvent en Pologne sont réellement mariés ; que tous leurs Evêques au contraire n'ont point de femmes, parcequ'on les tire des Monasteres de l'Ordre de Saint Basile ; & que la langue Esclavone est celle de leurs livres & de leur liturgie.

Cela m'a donné lieu de remarquer qu'on croit difficilemenr les Voyageurs, parcequ'on n'est pas instruit. Bien des François ont plus d'esprit que de savoir. Comme ils s'imaginent que Paris vaut l'Univers, ils négligent la connoissance des Pays étran-

gers, ils ſont volontiers Pyrrhoniens ſur-tout ce qui les concerne.

Je me rappelle, à cette occaſion, cette dame Françoiſe que nous vîmes à Varſovie, & qui étoit toute ſtupéfaite d'y trouver des repas & des aſſemblées comme partout ailleurs. Elle croyoit que cela ſe faiſoit par enchantement, & elle eut volontiers demandé, ſi on ne l'avoit point trompée, & ſi elle n'étoit pas dans un Fauxbourg de Paris.

Mais ce qui l'étonna avec raiſon, & ce qui auroit bien étonné d'autres, ce fut de voir des femmes qui à raiſon de divorces autoriſés par l'égliſe & par les loix, avoient trois maris vivants. On eut beau lui repréſenter que les peres étant plus abſolus dans la Pologne qu'en tout autre Pays, il y avoit plus ſouvent des mariages forcés, elle ne put comprendre que Rome ſi inexorable partout ailleurs ſur la rupture des engagemens contractés aux pieds des autels, fût ſi

indulgente à l'égard des Polonois.

On m'a prêté ces jours derniers un petit ouvrage extrêmement rare. Ce sont des Lettres de la *Bruyere* , cet excellent Peintre de nos usages & de nos mœurs. Il y en a *sur la fortune*, *sur le bonheur* , *sur la maniere de passer la vie le plus tranquillement qu'il est possible* , & à cette occasion en voici une qui m'a paru digne d'être remise sous les yeux du Public. Elle fait voir la belle ame de la Bruyere , par la maniere dont il répondit à un misérable qui avoit attaqué sa naissance , ses mœurs , sa personne , dans un libelle diffamatoire qui couroit la Ville & la Cour. *Eh ! mon ami que vous ai-je fait, pour me déchirer à belles dents ; ne suis-je donc pas votre frere & un homme comme vous. Est-ce à mon cœur que vous en voulez ? hélas ! il vous chérit tendrement. Est-ce à mon esprit ? je vous l'abandonne pour ce qu'il est , & je ne puis m'en donner un autre ? Est-ce à mon origine ? Je n'en tire nulle va-*

nité, & je ſerois né fils d'un Artiſan; que je n'en ſerois pas moins ſatisfait. Eſt-ce à mes ouvrages? S'ils ne vous plaiſent pas, ne les liſez point. Je ne vous demande ni des approbations ni des éloges.

Me direz-vous, que vous faites des ſatyres pour ſubſiſter : je vous répondrai que c'eſt le plus horrible de tous les métiers, & qu'il vaudroit encore mieux labourer la terre, & même mandier; me direz-vous que c'eſt pour faire rire des Lecteurs, mais quel triomphe d'amuſer les méchans & les ſots, & d'ailleurs celui qui rira de vos calomnies, vous déteſtera intérieurement comme un ſcélérat.

Vous m'auriez épargné ſi vous euſſiez été tigre ou taureau, & parceque vous êtes mon ſemblable, vous me déchirez de la maniere la plus cruelle. Avez vous voulu me nuire, ſans autre raiſon que de faire du mal? Vous ne vous y êtes pas bien pris; le monde tout corrompu qu'il eſt, n'en eſtime pas moins

un honnête homme calomnié, & déteste un Calomniateur. Cela est si vrai que je ne rougirai point de paroître dans une compagnie, & que je vous défie de vous y produire avec votre libelle à la main. Oh! que votre ame est noire, si vous n'avez point de remords de ce que vous avez fait; & que la mienne est belle, si je vous aime, comme cela est très vrai. Adieu! ne tourmentez plus personne, je vous le dis en ami: mais si enfin vous êtes assez misérable, pour ne pouvoir vous empêcher de calomnier, j'aime encore mieux, que vous parliez mal de moi, que de tout autre. On doit se sacrifier pour le prochain.

LETTRE CXXI.

JE revois chaque jour le *Tasse* que vous m'avez donné. Cela vous fait revivre à mes yeux. Je trouve dans cette *Jérusalem délivrée*, des images de la mort qui me rappellent la vôtre, &

qui nourriſſent ma douleur ; car la triſteſſe eſt comme l'imagination, elle veut de l'aliment.

J'ai perdu de vue le *Dante* depuis long-tems, & vous en êtes cauſe, quoique j'aime ce Poëte à la fureur. Hélas ! je prens un livre & auſſi-tôt je le laiſſe, pour lire dans mon ame l'hiſtoire de vos vertus. Cela me paroît préférable à tous les ouvrages du monde, & cela ne tarit point à mes yeux.

J'allai hier à la campagne. J'y reſtai tout le jour, & je n'y eus d'autre ſociété que ma douleur. C'eſt un ſentiment qui me ſtimule, qui me multiplie, qui toujous renaît ſans s'épuiſer, & qui toujours me fait découvrir de nouvelles raiſons de m'affliger.

Ah ! qu'on aime à ſe trouver ſeul quand on regrette fortement.



LETTRE CXXII.

SOUVENT je descends en idée dans ces affreux tombeaux où l'on ne trouve plus que des dépouilles de notre humanité ; & là je vois dans le centre de la misere & de l'horreur, le néant des richesses & des grandeurs. Mais quand je viens à penser que vous n'avez pas maintenant d'autre demeure ; hélas ! je ne voudrois plus quitter ces lieux, & ils me paroissent préférables à tous les palais.

Cela me rappelle ces profonds souterrains qui sont à quelque distance de Cracovie, & que je parcourus en 1755. Il me semble que je suis encore au milieu de ces salines où l'œil effrayé n'apperçoit à la lueur de flambeaux que des antres & des cavernes ; & où des hommes, qui ont plus l'air de spectres que d'êtres vivans, arrachent des masses de sel à grands coups de marteaux,

Je vous fis dans le tems la description de cette espèce d'enfer, où je perdis la trace de ma lumiere & de mon guide, & où je m'abîmois pour toujours, si l'on n'avoit entendu mes cris. Mais ce qui m'étonna, c'est que les chevaux engraissent dans ce souterrain, où les hommes maigrissent ; & qu'on y trouve une source d'eau douce, qui filtre à travers les sels. Phénomene bien capable d'exercer l'esprit de Messieurs les Académiciens, & dont les Voyageurs n'ont pas parlé, quoiqu'il n'y ait rien de plus vrai.

Vous savez qu'il y a une chapelle dans ces horribles souterrains, qu'on y célébre la messe, & que des familles entieres y passent leurs jours, ou plutôt leurs nuits (car elles y sont continuelles) sans en sortir, que lorsque des affaires les obligent de remonter.

Ce lieu est exactement le labyrinthe de Dédale, & cependant quelqu'affreux

freux qu'il puisse être, ma douleur s'en accommoderoit comme d'une retraite qui lui rappelleroit votre tombeau.

LETTRE CXXIII.

LE Cardinal *Albéroni*, cet homme extraordinaire, à qui deux mondes n'auroient pas suffi pour exercer son génie, aussi vaste qu'inquiet, ne cessoit de dire *qu'il avoit été beaucoup plus sensible à la mort d'un de ses amis, qu'aux révolutions qui l'avoient dépouillé du Ministere d'Espagne, & qui avoient soulevé la France contre lui.*

Je vous avoue que j'aime ce langage. Il est l'expression d'une ame magnanime qui connoît tout le prix de l'amitié. C'est dans le même sens que Pline le jeune soutenoit *que quelque malheureux qu'on fût, le malheur*

étoit supportable, quand on avoit un ami.

Les Italiens & les Espagnols, il faut l'avouer, ne donnent pas facilement leur confiance, mais quand ils sont amis, ils le sont dans toutes les occasions, & pour toujours, au lieu que le François un peu trop volage se lasse aisément de son amitié, de sorte que je ne serois nullement étonné qu'on jugeât ces Lettres romanesques. On n'est pas accoutumé parmi nous à voir une amitié survivre au-delà du tombeau.

LETTRE CXXIV.

Il est étonnant combien il y a de mensonges imprimés, & combien il y a de personnes qui ajoutent foi à tout ce qui est rapporté dans les livres. On se croit à l'abri de la surprise, lorsqu'on a quelques Auteurs à citer, comme s'il n'étoit pas permis à tout

personnage de s'ériger en Auteur, & comme si l'impression n'avoit pas servi, depuis qu'elle est en usage, à l'envie, à la vengeance & à la superstition.

Que de menteurs parmi les Ecrivains, disoit l'immortel Montesquieu, *& surtout parmi ceux qui oserent avancer que tous les Anglois sont cruels, tous les François étourdis, tous les Allemands brutaux, tous les Hollandois grossiers, tous les Espagnols orgueilleux, tous les Italiens fourbes & sujets à des vices qu'on ne peut nommer.*

C'est une chose bien humiliante pour l'esprit humain, que tant d'erreurs & de faussetés consignées dans nos bibliotheques. Chaque Auteur travestit la vérité selon ses passions ou ses préjugés; & ce qui devoit nous éclairer, ne sert qu'à nous offusquer.

J'ai fait ces réflexions à la suite d'une histoire que je viens de parcourir, & où je n'ai apperçu que de l'ignorance & de la mauvaise foi. Pour

ne pas parler comme les autres, on nie ce qu'il y a de mieux prouvé, & l'on rapporte des faits que personne ne connoît. Tout cela seroit excellent, si l'histoire étoit un poëme ou une fiction. Aussi doit-on beaucoup se défier, selon la remarque du Cardinal du Perron, d'un Historien qui seroit Poëte. La vérité redoute les écarts de l'imagination.

Il ne faudroit, s'il étoit possible, ne tenir ni à aucun siecle, ni à aucun pays, lorsqu'on écrit l'histoire. Les préjugés du tems & de la nation s'incorporent en quelque maniere avec nous, & notre langage est celui de la coutume & de l'opinion. Plus un Auteur affecte de se dire impartial, & plus on reconnoît sa partialité. C'est ordinairement un piege qu'il tend au lecteur, & dont on sait se garantir quand on connoît la charlatanerie des Ecrivains.

Pour moi je ne crains point d'être suspect dans le récit que je fais de vos

vertus. Hélas ! elles furent si pures, que je risque plutôt de les ternir que d'augmenter leur éclat.

LETTRE CXXV.

EN revoyant les Révolutions de Portugal par l'Abbé de *Vertot*, je pensois qu'il nous faudroit un aussi excellent Historien pour nous donner celles de la Russie. C'est un ouvrage qui nous manque, & où une chaîne d'évenemens extraordinaires formeroit un étrange tableau.

Quoi de plus étonnant que la maniere dont la Princesse *Elisabeth*, fille de *Pierre le Grand*, arrive au trône. Elle est dirigée dans cette entreprise par M. *de la Chétardie*, Ambassadeur de France, & par quelques particuliers ; & au milieu de la nuit, elle s'avance vers la premiere garde accompagnée d'un nommé *Lestocq*, Chirurgien François, & pénetre jusqu'à

l'appartement où se trouvoit *Anne* Régente du Royaume, & le jeune Empereur qui étoit encore au berceau.

Là tous les Officiers aux Gardes se réunissent ; on proclame *Elisabeth*, Impératrice de toutes les Russies, on lui jure une fidélité inviolable ; & cette Princesse, encouragée par une telle démarche, déclare à la Régente qu'elle n'a aucune autorité, & que ses ordres sont qu'elle se retire aussitôt dans un lieu d'exil où l'on aura tous les égards pour sa personne & pour son rang. Tout cela s'exécute dans une heure de tems. La Princesse *Anne* part d'un côté, le jeune Empereur de l'autre, & la Ville de Petersbourg apprend à son réveil qu'*Elisabeth* est en possession du trône, & que c'est elle qui gouverne. *Lestocq* qui, la veille, s'étoit fait peindre sur le revers de sa main comme un criminel qu'on exécute à mort, & au-dedans comme un Seigneur décoré du cordon

bleu, & montrant à la Princeſſe *Eliſabeth* cette étrange alternative, réuſſit, & vit ſes ſouhaits accomplis. On le décora ſelon ſes deſirs, & les Comtes d'*Oſterman* & *Munich* qui s'étoient déclarés contre la nouvelle Impératrice auroient péri ſans le vœu de cette auguſte Souveraine qui promit ſolemnellement en montant ſur le trône, qu'elle ne feroit mourir perſonne, quelque crime qu'on pût commettre. Elle tint parole, & il y eut beaucoup moins de déſordres que ſous les regnes de ſes prédéceſſeurs, où les peines de mort ſe renouvelloient tous les jours. Nous parlâmes ſouvent de tous ces événemens, & c'eſt pour cela que je trouve une ſorte de conſolation à les rapporter. On voulut alors qu'une comete eût pronoſtiqué ces révolutions; mais pour moi qui crois les aſtres fort indifférens ſur tout ce qui nous regarde, je mépriſe une pareille ſuperſtition.



LETTRE CXXVI.

IL n'y a plus moyen de faire des lectures raiſonnables. Je quitte une femme à la mode, qui m'ayant prié de lui lire quelques fragmens de l'*ouvrage des ſix jours*, n'a ceſſé de bailler & de m'interrompre, tantôt pour appeller ſes gens, & tantôt pour parler à ſon chien.

S'il eût été queſtion de quelque livre bleu, alors rien n'eût pu ſe comparer à ſon enthouſiaſme & à ſon attention. O la ſotte choſe, qu'une perſonne qui ne ſe nourrit que de brochures frivoles & de romans obſcènes!

Ce n'eſt pas vous qu'il eût fallu entretenir de pareilles rapſodies. Tous ces freluquets qui courent les toilettes de nos petites maîtreſſes, la brochure du jour à la main, n'auroient pas fait fortune auprès de vous. *Le monde* m'écriviez-vous à ce ſujet, *abonde en*

petits hommes qui n'ont ni principes ni diſcernement, & qui ont la belle coutume d'aller à la découverte de tous les mauvais livres, & de les prêter d'un air myſtérieux à tous les agréables du tems, & à toutes les femmes déſœuvrées.

Oh! que n'êtes-vous parmi nous avec toute votre raiſon : mais nous n'étions pas dignes de vous poſſéder. Le monde eſt maintenant ſi frivole, qu'il faut un autre aſyle aux ames réfléchiſſantes & vertueuſes.

Je reçois actuellement des lettres de Rome, & qui toutes ne parlent que des vertus du nouveau Pape. Le Cardinal *Stoppani*, homme politique, éloquent, & dont nous avions ſouvent parlé, fut long-tems ſur les rangs; mais il y a un proverbe qui dit *que celui qui entre Pape au Conclave, en ſort Cardinal.* Il eſt du moins certain que toutes les cabales ſont ordinairement inutiles, & qu'après toutes les meſures priſes pour élire celui-ci plutôt que celui-là, le choix tombe tout à coup

ſur un Cardinal auquel on ne penſoit pas. Ainſi fut élu *Lambertini*, ainſi *Rezzonico*. Le premier, après ſix mois de conférences & de conteſtations, s'indiqua lui-même en plaiſantant, ſans préſumer que la plaiſanterie ſe réaliſeroit, le ſecond ne fut nommé qu'au défaut du Cardinal *Cavalchini*, que *la France exclut*, *& pour qui le Conclave s'étoit décidé*.

LETTRE CXXX.

COMME je ſuis heureuſement dans la confidence de mon cœur, je l'entends qui ſe plaint de la diſette des amis : il ſent plus que jamais ce malheur, & vous en êtes la cauſe.

Je vous dirois volontiers, ombre chérie, ce que les Ruſſes, habitans des campagnes, diſent à leurs parens, lorſqu'ils viennent à les perdre : *eh! pourquoi nous avez-vous quittés, vous qui*

aviez toute notre eſtime, vous qu'on aimoit comme la perſonne la plus excellente & le plus accomplie, vous dont les jours étoient heureux, & qui faiſiez la félicité de tous ceux qui vous connoiſſoient.

Mais vous me répondrez ce que vous me diſiez autrefois, que *le monde ne vaut pas la peine qu'on s'y attache, que plus on s'en éloigne, plus on eſt heureux, & qu'en le quittant on ſe dépouille de tout ce que l'humanité a de plus onéreux & de plus abject.*

LETTRE CXXVIII.

Oui, s'il falloit pour vous revoir fouiller dans l'horreur des ſépulchres, remuer tous ces oſſemens poudreux, triſtes débris de l'humanité, ah! malgré la terreur d'un pareil ſpectacle, je l'entreprendrois ſur le champ.

Ne nous rencontrerons-nous jamais dans quelque lieu ſolitaire? Ne nous

redirons-nous plus *que les années passent comme l'ombre, que l'amitié n'est plus qu'un nom, la vertu qu'un songe, que les vrais Philosophes sont inconnus, & que la philosophie ne subsiste plus que dans l'histoire. Ah!...*

LETTRE CXXIX.

Vous éleviez mon ame dans ces entretiens délicieux que nous eûmes si souvent ensemble, & maintenant qu'elle n'a plus qu'elle même pour étudier & pour réfléchir, elle ne fait que ramper & languir.

Nos idées ont besoin d'être vivifiées par quelque lumiere qui les épure. L'esprit est comme le feu; il s'éteint s'il n'est ranimé; le moindre contre-tems le fait tomber dans une espece de léthargie, à moins que la présence & le discours de quelque personne intéressante ne l'électrise & ne le rende à lui-même.

C'eſt ce que j'éprouvai autrefois à *Léopold*. Curieux de voir cette Ville où réſident trois Archevêques catholiques, le premier du rit latin, le ſecond du rit grec, & le troiſieme du rit arménien, j'y arrivai dans une ſaiſon qui la rendoit preſque déſerte, & je m'y trouvois ſans avoir le courage de penſer, lorſque j'y rencontrai un Officier de mes amis, dont la converſation lumineuſe fit renaître mon ame.

Nous parlâmes politique, philoſophie; & ſes obſervations étoient autant d'éclairs qui me pénétroient & qui me donnoient de l'eſprit par réverbération. Je ne connus jamais mieux que dans ce moment tout ce que peut opérer la ſociété d'une perſonne éclairée. Il ſembloit que je ne touchois plus à la terre, & qu'il n'y avoit plus d'autre univers que l'immenſité que je trouvois en moi-même. Heureuſe ſituation, & qui ſe renou-

vella toutes les fois que je vous entendis, & que je n'éprouve plus que par ſouvenir.

LETTRE CXXX.

On m'a communiqué des mémoires ſecrets du Cardinal de Polignac, concernant ſon ambaſſade en Pologne, & je ne puis m'en détacher. S'il eſt vrai, comme il l'aſſure, qu'un jeune gentilhomme nommé *Masalsk* perdit ſon ſang, par toutes les parties de ſon corps, à la vue de ſon ami qui venoit d'être tué, & qu'on trouva ſon cœur preſque oſſifié; il faut convenir que votre nation l'emporte ſur toute autre dans ce qui regarde le culte de l'amitié. Je n'ai pas été moins enchanté d'une fille qu'il cite, & qui voulant mourir à la place de ſa mere, s'offrit à toute la fureur des Suédois qui ravageoient le pays, & obtint pour ré-

compenſe de ſon zéle, la gloire de changer ſes ennemis dans ſes protecteurs, & l'avantage de trouver de quoi vivre chez ceux qui s'apprêtoient à lui donner le coup de la mort. Oh! il y avoit donc alors des hommes qui honoroient l'humanité!

Combien n'auriez vous pas été ſenſible à ces traits! Mais je vous quitte pour donner un nouveau cours à ma douleur. Je ſens qu'elle arrête ma plume, qu'elle intercepte mes penſées, & qu'elle ne me laiſſe que la faculté de pleurer & de gémir.

LETTRE CXXX.

J'AI erré toute la nuit en idée dans cette affreuſe forêt dont je vous parlai autrefois, & où l'on trouva ſelon l'hiſtoire, un enfant qu'on nomma Urſin, parcequ'il vivoit avec les ours, & que la Cour de Pologne fit élever ſans pouvoir jamais lui ap-

prendre à parler : il me ſembloit que je le voyois ſe déchirer le corps avec ſes ongles, & manger de la chair crue, c'eſt-à-dire tel qu'on nous aſſure qu'il ſe comporta pendant tout le tems qu'il vécut.

Ce rêve m'a donné lieu de réfléchir ſur ce qui peut engendrer les ſonges. Je conçois bien que l'ame trouvant dans le cerveau, des traces formées par la mémoire, les revoit, & s'en affecte, mais ce qui m'étonne, c'eſt que les anciennes ne ſoient pas effacées par de nouvelles, & que nous rêvions à des évenemens qui nous ont échappé depuis nombre d'années, plutôt que de nous rappeller ceux qui ſont tous récens. Rien de plus admirable que le travail de l'ame pendant la nuit. Nous dormons machinalement & au moment que nous paroiſſons ne plus exiſter, il ſe paſſe en nous mêmes des choſes ſurprenantes. Un monde idéal vient ſe reproduire à nos yeux, & nous nous trouvons

en ſociété avec une multitude de fantômes.

Je ne ſais pourquoi ces grands objets échappent à nos Philoſophes. L'homme ſe jette trop hors de lui, pour ne s'appliquer qu'à des ſurfaces. On diroit que nous n'avons que des ſuperficies á obſerver, & que notre être nous eſt abſolument étranger. La ſeule analyſe du ſommeil, & de toutes les merveilles qu'il opere, formeroit un ouvrage des plus intéreſſans. Mais il ſemble que nous craignions de prendre l'ame ſur le fait, & de découvrir tout ce qui confirme ſa ſpiritualité. Sans cela nous verrions d'une maniere évidente, qu'elle ſeule voit, qu'elle ſeule ſe promene, qu'elle ſeule agit, pendant que le corps git comme une maſſe, & ne peut plus faire uſage de ſes ſens; ſi l'on me dit qu'il n'y a que des traces corporelles qui affectent alors le cerveau; je demanderai comment la tête peut être le récipient de toutes les

montagnes, de toutes les Villes, de toutes les perſonnes auxquelles nous penſons ; car il faut néceſſairement qu'elle place en elle-même tant d'objets ſi énormes & ſi différens, ou qu'elle n'en conſerve qu'un ſouvenir, qu'on ne pourra jamais concevoir matériel.

LETTRE CXXXII.

LORSQUE je viens à réfléchir qu'en quittant cette terre, vous avez quitté le ſéjour des maladies, des frivolités, des menſonges, des fraudes, des médiſances, des erreurs, des perfidies ; j'envie votre ſort ; & la lumiere de ce jour corporel qui m'environne, me paroît importune.

Il eſt vrai que vous exiſtates dans un pays où les vices n'ont pas fait autant de progrès que partout ailleurs, où le jeu n'eſt pas auſſi tyrannique que parmi nous, où l'on connoit les

douceurs de l'hoſpitalité ; mais malgré cela quelle différence entre le lieu que vous habitez, & celui que vous avez quitté !

La Pologne, toute vaſte qu'elle eſt, ne contient que cinq à ſix millions d'habitans, ſur leſquels il faut compter plus de douze cent mille Juifs, & vous vous trouvez dans une région qui renferme des multitudes innombrables d'êtres vivans, dont les fonctions ſont toutes divines, & les penſées toutes céleſtes. La Pologne trouve des richeſſes conſidérables dans ſes grains, dans ſes ſalines, dans ſes bois ; la cire y abonde ainſi que le miel ; & le ciel où vous vivez, renferme les ſeuls & véritables tréſors, Dieu lui-même la ſource & le centre de tous les biens.

Que les champs élyſées imaginés par nos Poëtes, étoient futiles en comparaiſon des beautés que vous voyez ! Ce n'eſt ni au milieu des orangers & des myrtes, ni au mi-

lieu des aſtres, que vous vous promenez ; mais vous exiſtez dans le ſein de cet Etre immenſe qui argente les fontaines, qui colore lès fleurs, qui azure les cieux, & qui donne à toute la nature cet éclat raviſſant dont nous ſommes continuellement frappés.

Voilà les grands & magnifiques objets que la philoſophie chretienne nous fait eſpérer, & vous ſavez maintenant combien tout cela eſt vrai, quoi qu'en diſent nos eſprits ſuperficiels, qui ne ſavent que perſifler & nier.

Vous avez reconnu la fauſſeté de ce ſyſtême qui nous fait errer après notre mort de planette en planette, pour y prendre des corps toujoûrs plus agiles, & plus ſubtils ; vous avez reconnu les abſurdités de la métempſycoſe, qui confond notre ſubſtance avec celle des animaux, vous avez reconnu l'aveuglement de ceux qui ſauvent tous les hommes indiſtinctement, comme s'il étoit in-

différent d'aimer le vice ou la vertu, comme si le mensonge & la vérité pouvoient conduire au même but.

Que de philosophie pour une lettre! & que de raisons pour causer des vapeurs à une petite maîtresse & pour faire rejetter ce livre avec dedain!

LETTRE CXXXIII.

JE ne ferai point comme cet Anglois, qui douze jours après la mort de sa maîtresse, se tua tout de bon pour l'aller trouver; ce qui faisoit dire à Saint Evremond, que l'amour, ainsi que la haîne de certaines personnes, étoit toujours une folie, & qu'elles devroient avoir des petites maisons pour s'y refugier.

Mais j'imiterai volontiers ce généreux Italien (*Caraffa*) qui ne cessa toute sa vie de voir le tombeau de sa sœur, & d'imbiber son ame, pour

me servir de l'expression de l'Historien, des pleurs qu'il répandit.

On me sollicite d'aller à la campagne, & je m'y rends, parceque je suis bien sur que vous y serez avec moi. Mon imagination, ainsi que mon cœur, vous entraîne partout où je vais. Eh ! comment sans cette ressource, pourrois je exister !

Madame la Duchesse de Bourgogne, Mere de Louis le Bien-Aimé, disoit *qu'elle ne marchoit jamais sans être accompagnée de tous ses amis morts & vivans, & qu'elle s'étoit arrangée de maniere qu'ils lui tenoient toujours compagnie, malgré tout le tumulte de la Cour, & toute la dissipation qui l'environnoit*. Oh ! qu'une ame de cette trempe étoit précieuse aux yeux de l'amitié, & qu'il est rare d'en trouver qui pensent de même.



LETTRE CXXXIV.

CE que je vous ai dit de la guerre des Turcs contre les Ruſſes ſe réaliſe, & nous allons voir inceſſamment les troupes Ottomanes venir au ſecours des Catholiques. Cela ne ſera pas plus ſurprenant, que ce qui ſe paſſe à *Kaminieck*, où les Muſulmans de *Cochim* font dire fréquemment des meſſes en l'honneur de Saint-Antoine de Padoue, dans l'eſpoir de recouvrer ce qu'ils ont perdu. C'eſt ce que me raconta l'Evêque du lieu.

Telle eſt la force de l'intérêt, il paſſe ſur les inconſéquences & ſur les contradictions, il fait faire les choſes les plus extraordinaires, & il ſe ſert de tout au beſoin.

Que de changemens depuis votre mort ! le Comte *Mlodzieowski* eſt grand Chancelier de Pologne, ſon mérite l'a élevé à cette dignité, & j'en ai reſſenti toute la joie poſſible. On le verra toujours modeſte, tou-

jours obligeant, c'eſt-à-dire, tel que vous l'avez connu.

Le Général *Mokranoski*, ſe diſtingue de plus en plus par ſa franchiſe naturelle, & par ſon zele pour ſa Nation. Votre Patrie a l'avantage d'avoir toujours des hommes dignes des plus grands emplois; & c'eſt ce qui la dédommage des pertes qu'elle fait continuellement.

LETTRE CXXXV.

MON imagination ſe plait à me promener dans ces vaſtes palais où la magnificence de vos compatriotes éclatte de toutes parts, mais ce n'eſt que pour augmenter ma douleur. Le chagrin de ne pas vous y voir rend mon ame plus que jamais ſombre & mélancolique. Oui quelque pompeux que fût à mes yeux le cortege des Sénateurs Polonois, dont l'aſſemblée paroît être un conſiſtoire de Rois, j'obliois

j'oubliois toute cette ſplendeur quand je ne vous voyois pas.

Les diverſes nations ont différentes manieres de briller : le François ſe diſtingue par un goût raffiné pour tout ce qui s'appelle élégance & commodité ; l'Italien par des collections les plus rares de ſtatues & de tableaux ; le Polonois par des corteges bruyans & par des repas ſomptueux.

LETTRE CXXXVI.

JE vais tous les jours de préférence promener ma douleur dans un bois de ſapins, & cela parceque ces ſortes d'arbres me rappellent votre Pays. Ils y croiſſent en telle abondance, qu'il n'y a pas d'autres forêts. Que je m'y ſuis égaré de fois, & toujours avec une eſpèce de ſatisfaction de me trouver ſi loin des Villes, & du tumulte des paſſions !

On ne connoît la solitude qu'en poésie, disoit le Marquis de Racan, *mais il faut avouer qu'elle procure de grandes douceurs dans la réalité. Alors l'ame se multiplie & s'étend, & l'on trouve en soi-même beaucoup plus, que toutes les compagnies dont on s'est privé. Celles-ci empêchent de penser, & la solitude donne à nos facultés toute leur activité.*

Je ne m'étonne pas d'après ces réflexions, si cet auteur composa des idylles si charmantes & si suaves. Où est le tems où nous les lisions ensemble, illustre Morte, & nous gémissions de n'avoir pas connu celui qui les composa. Je revois encore ce siége de gason, où assis l'un & l'autre sans autres témoins que la nature, vos femmes de chambre & votre chien, nous savourions les délices de la poésie champêtre, & nous respirions cet air de candeur, qu'on respire dans la lecture des églogues, & au sein des forêts. Le monde étoit,

à notre égard, comme s'il n'avoit jamais exiſté, & il nous ſembloit que de tout l'Univers, il ne reſtoit que le coin de terre où nous nous trouvions.

Je m'en ſouviens ; alors nous célébrâmes les Graces, & les Muſes, & nous parlâmes des Parques avec une eſpèce d'indignation. Cela les aura irritées. *Atropos* pour s'en venger, aura coupé le fil de vos jours, & pour me punir doublement, elle laiſſe couler le mien. Voilà comme les Déeſſes malfaiſantes ont différentes manieres de nous punir.

Mais dois-je parler en votre préſence de toutes ces fauſſes divinités, tandis que la Vérité même eſt devenue votre élément & votre être. Ah ! il n'y a que ma douleur qui puiſſe m'excuſer. Une ame livrée à la triſteſſe, s'abandonne aiſément à l'illuſion.

LETTRE CXXXVII.

IL paroît un ouvrage qui auroit fait vos délices, & qui dans le siécle où nous sommes sera bien peu lu. C'est une instruction pastorale donnée par M. de *Pressy*, Evêque de Boulogne; où, ce Prélat fait voir d'une maniere transcendante l'accord de la raison & de la foi dans les mysteres du Christianisme. Oh! l'excellent livre. Il est écrit dans le même goût que la Recherche de la vérité: mais il ne faut pas que les petits littérateurs se mêlent de le lire, non plus que nos philosophes modernes d'y répondre. Il les met en poudre, & s'ils s'avisent de répliquer, ce ne sera surement que par quelque persiflage, leur grande ressource quand ils n'ont point de raisons à donner. C'est le bon moyen de mettre tous les petits esprits dans leur parti, & de trouver des proneurs jusque chez les femmes mêmes.

Si vous voyez ce qui se passe sur la

ſurface de notre globe, vous appercevez les dieux de la terre qui ſe viſitent les uns les autres. L'Empereur parcoure l'Italie, & le Roi de Dannemarck a voulu connoître par lui-même Louis le Bien-Aimé. Pierre le Grand ſeroit charmé de voir qu'il a des imitateurs; peu s'en fallut que le Roi de Pruſſe ne vînt autrefois à Paris. Il étoit déjà à Strasbourg, mais l'indiſcrétion d'un ſoldat qui avoit ſervi dans ſes armées, & qui le reconnut, arrêta ſa marche. Il reprit la route de Berlin, & par-là nous avons perdu la relation d'un voyage qui ſeroit devenu un morceau bien intéreſſant, ſurtout s'il nous eut été donné par ce Monarque lui-même autant verſé dans l'art d'écrire, que dans celui de vaincre.

Que les tems ont changé! Les ſouverains s'humaniſent plus que jamais, & voyagent ſans autre cortege que des talens & des vertus. C'eſt le vrai moyen de connoître les Peuples, &

de pouvoir ſoulager leurs beſoins. La Cour maſque les miſeres humaines, tandis que les voyages les font voir au naturel.

Je viens de revoir un ami qu'un abſence de ſix ans me rend encore plus cher ; mais ne craignez pas ; loin de vous oublier, je l'ai entretenu preſque dès ſon arrivée, de ces lettres que je vous écris ; il en a été touché, a pleuré votre perte, & j'en ſuis tout ému.

Vous vous reconnoîtrez à ces traits, vous qui me dites pluſieurs fois *qu'un ami n'en faiſoit jamais oublier un autre, quand on avoit le cœur bien placé ; & que les amis morts étoient toujours vivans dans un cœur qui connoiſſoit les charmes de l'amitié.*

Je me ſouviens d'avoir vu en Italie le mauſolée d'un Baron Allemand qui vint de la Tranſylvanie faire conſtruire ſon tombeau dans l'endroit même où l'on avoit enterré ſon meilleur ami. *Si la vie nous ſépara*, s'é-

cria-t-il, *au moins la mort nous réunira-t-elle.*

Pour moi je me conſole dans l'eſpérance que nos ames ſe rejoindront, car au bout du compte, qu'eſt-ce que de la cendre avec de la cendre ?

L'amitié n'eſt qu'une chimere, diſoit Deſcartes, *pour ceux qui ne croient pas l'immortalité de l'ame. La vie eſt ſi rapide qu'on n'a preſque pas le tems de ſe connoître & de s'aimer, au lieu qu'une amitié dont la chaîne doit être éternelle, remplit le cœur & charme l'eſprit.*

Qu'il eſt conſolant, en effet, de pouvoir ſe dire : l'ami que je perds en apparence n'a fait que diſparoître pour quelque tems ; il ſe retrouvera & beaucoup plus parfait que je ne le connoiſſois, & dans une circonſtance où il ne pourra plus m'être enlevé, & dans un lieu qui ne craint rien des révolutions, & où les ames ſe voient telles qu'elles ſont, & ne peuvent plus changer.

Oh ! si je n'avois cette perspective, hélas ! je me croirois de pire condition que le chêne qui vit des siécles, que mon simple portrait qui durera beaucoup plus que moi-même. Mais heureusement je ne vous ai point dit un éternel adieu, & l'amitié qui nous unit renaîtra dans le sein même de la mort.

LETTRE CXXXVIII.

Que Newton avoit raison de dire que *les voyages qu'on fait dans son propre cœur, sont infiniment plus étendus que tous ceux qu'on fait dans l'Univers.* Plus je m'égare dans mes idées, & plus je sens que l'homme est un abîme, ou plutôt un labyrinthe dont on ne peut trouver l'issue.

Ici c'est le pays des pensées ; là celui des sentimens : ici c'est l'empire

de l'imagination ; là, le domaine des paſſions : ici c'eſt la république des opinions ; là, le ſéjour des préjugés. Que de lieux à parcourir au dedans de nous mêmes ! & nous nous trouvons petits, & nous nous confondons avec les bêtes, & nous nous ennuyons.

Je ne m'étonne plus, d'après ces réflexions, ſi vous me diſiez, *que vous n'aviez pas beſoin de voyager pour voir des montagnes, des landes & des forêts, que tout cela exiſtoit au milieu de nous dans un ſens figuré, & que celui qui ne portoit pas ſes vues juſque-là, ne ſe connoiſſoit pas.*

Quelqu'étendue qu'on ait donnée à la métaphyſique, nous n'avons point encore une analyſe de l'homme, auſſi complette, que ſa nature paroît l'exiger. Eh ! pourquoi ne voyageons-nous pas dans notre ame, plutôt que d'aller nous perdre dans des cometes, & dans des tourbillons. Mallebranche avoit ſi bien commencé, que nous devrions au moins le ſuivre.

A propos de cet auteur, je vis l'autre jour la Recherche de la vérité entre les mains d'un jeune Officier (le Marquis de l'Aage) qui en faisoit ses délices. *Ce livre m'a plus appris de choses*, me dit-il, *que tout ce qu'on me fait lire depuis dix-sept ans.* (Il en a vingt-huit) *& quand il n'y auroit, en fait d'ouvrages philosophiques que celui-ci; on devroit être fort content.*

Avouez, illustre Morte, que c'est bien là le moyen de vous intéresser au cas que vous soyez encore affectée de ce qui se passe parmi nous. Pour moi je présume que l'ame ne peut jamais être indifférente à ce qui regarde l'ame, & surtout lorsqu'elle est dégagée de tous ces objets corporels qui l'offusquent & qui la tyrannisent.

Je reviens toujours à la morale, comme à notre élément; *l'homme hors de sa sphere*, disoit François I dans une lettre originale qu'on conserve à la Chartreuse de Pavie, *est*

un poisson hors de l'eau. Il n'a plus d'autre existence que des mouvemens convulsifs, & sa mort prochaine s'apperçoit de toutes parts.

Ce qu'il y a d'admirable dans la morale, c'est que tout nous y conduit, & que nous n'avons besoin d'autre livre que nous mêmes, pour y faire des progrès. Elle est vraiment cette science qui nous accompagne partout, & qui trouve de quoi se nourrir & s'accroître dans tous les événemens qui passent sous nos yeux. Oh ! que les jeunes gens deviendroient raisonnables, s'ils connoissoient cette ressource, & s'ils en faisoient usage ! on les verroit étudier le monde & la nature, & s'élever jusqu'à leur auteur. Il me semble que cela vaudroit bien les chimeres dont ils se repaissent, & toutes ces pitoyables brochures dont on se fait un rampart contre la raison.

Les mathématiques que vous exaltiez avec tant de complaisance,

comme *le patrimoine du genie* sympathisent au mieux avec la morale. Ce sont des vérités, avec des vérités ; mais malheureusement elles tombent parmi nous. On n'en prend que l'écorce, & on laisse à quelques douzaines de personnes dans cette multitude d'individus que renferme une nation, l'honneur d'étudier cette science à fond, & d'en connoître toute l'utilité.

Cet esprit faux si universellement répandu, & dont nous nous plaignons si fréquemment, n'a point d'autre source que cette négligence. On est presque toujours dans le faux, lorsqu'on n'est que superficiel. On juge à la légere, & conséquemment avec témérité. Les ames qui combinent ne sont ni duppes de la mode, ni esclaves de l'opinion.

L'éloquence deviendroit bien plus nerveuse, si elle avoit pour base la science des mathématiques : cela se voit dans les sermons de Bourdaloue,

qui ſerviroit de modele à tous nos orateurs s'ils étoient bien conſeillés. On m'a dit que dans l'Ordre des Ecoles pies, où il y a des hommes d'un mérite éminent, on commençoit à ſuivre cette méthode. Les Polonois ſont faits pour avoir des Ecrivains célebres en tout genre. Le Comte *Rzewuski*, Général de la Couronne & Palatin de Cracovie (maintenant dans les liens) a composé des tragédies dans ſa propre langue, où l'on trouve des beautés dignes de *Corneille*. C'eſt dommage qu'il n'en ait fait imprimer qu'un très petit nombre d'exemplaires : mais il y a des Ecrivains qui craignent la ſatyre ; & il faut avouer que depuis que tout le monde ſe mêle de lire, le meilleur ouvrage eſt en proie à la critique de tous les ignorans. Celui qui ne ſait pas écrire deux phraſes ſans manquer à la conſtruction, & même à l'orthographe, eſt préciſément *celui qui décide avec plus d'aſſurance*. Etre

trop difficile, disoit M. Flechier, est presque toujours une marque sure qu'on ne sait rien.

LETTRE CXXXIX.

JE parlois l'autre jour du manuscrit de Henri III sur *les droits des Souverains*, que vous aviez en votre possession, & qui se sera peut-être égaré; & l'on me dit à ce sujet que c'étoit faire un larcin à la France, que de la priver d'un ouvrage original qui mettoit un de ses Rois au nombre des auteurs. Je vous avoue que je ne sçus trop comment vous justifier, malgré toute l'exactitude & toute la prudence que vous eutes toujours en partage.

Cette production étoit d'autant plus précieuse, qu'elle étoit écrite de la main même du Monarque, & qu'il y avoit les plus belles leçons d'huma-

nité, ainſi que je le remarquai dans pluſieurs endroits.

Que ſera devenue cette bibliothéque où vous aviez recueilli l'eſprit des plus grands hommes, & qui ſe réduiſoit à une petite quantité de livres, attendu que vous n'aimiez que la crême de la littérature & de la philoſophie. Quel dommage ſi elle ſe trouvoit entre les mains de gens qui n'en connoîtroient pas le mérite.

LETTRE CXL.

JE vous dirai que tous nos Aſtronomes ont été en l'air, & ce n'étoit pas pour une petite affaire. Il s'agiſſoit du paſſage de Vénus ſur le diſque du ſoleil. Nous ſommes très bien pourvus en ſavans de cette claſſe; lorſqu'on poſſéde les *Caſſini*, les *Pingré*, les *Lalande*, les *Chapp*; on ne peut qu'ex-

citer l'envie de tous les Etrangers.

Que ne puis-je me diſtraire de ma douleur, je vous dirois que nos Dames ſont furieuſes de ce qu'on courre au-delà des mers pour voir paſſer Vénus, tandis qu'elles s'imaginent bien la valoir : mais je ne puis ni rire ni raconter. Bon Dieu ! quelle ſituation que celle d'être triſte.

Je voudrois ſeulement ſavoir ſi vous êtes maintenant plus voiſine de Vénus que de la terre, & ſi toutes ces planettes qui ne nous paroiſſent qu'un point ſont réellement habitées.

Oh ! malgré tout notre orgueil, que nos connoiſſances ſont bornées ! Nous avons beau prendre des téleſcopes, nous ne voyons que des atomes en comparaiſon de ce qui exiſte !



LETTRE CXLI.

SI je croyois à la métempſycoſe, je me perſuaderois facilement que c'eſt vous même qui ſous la forme d'une fauvette, venez chaque jour vous repoſer ſur ma fenêtre. Il y a plus de trois mois que ce fidele oiſeau s'efforce de m'agacer par la douceur de ſon ramage. On diroit que ſenſible à ma douleur, il voudroit m'occuper, & entrer en converſation avec moi. Tantôt il voltige de branche en branche, & tantôt il varie ſes ſons de maniere à ſe ſaiſir de toute mon attention.

Hier il m'appelloit du milieu d'une allée, où il donnoit tout l'eſſor poſſible à ſon charmant goſier. Je courus à lui, & dès qu'il m'apperçut, il deſcendit à travers un feuillage épais & vint ſe placer dans l'endroit même où j'étois aſſis.

O Ciel ! quelle eſt la force de l'illuſion, & le charme de l'amitié !

Ne m'imaginois-je pas que cet agréable voltigeur qui n'eſt qu'un petit animal dénué de raiſon, alloit me parler & m'apprendre que c'étoit enfin vous même.

Voilà les tours que me joue ma douleur. L'oiſeau s'enfuit, & ne me laiſſa que les regrets d'avoir été trop crédule, & de ne vous point voir.

LETTRE CXLII.

Tous les revenans ne feroient pas capables de m'effrayer, pourvû que vous vouluſſiez être de la partie; mais quelle apparence que vous revinſſiez ſur cette terre, tandis que vous êtes au ſein de la ſuprême félicité! On ne quitte pas le ſéjour de la lumiere, pour paſſer dans une région de ténébres & d'erreurs.

Où étoit l'eſprit de ceux qui s'imaginoient que les morts s'amuſoient à tourmenter les vivans, & que la nuit

étoit le moment de leur tintamarre & de leurs ébats. Qu'il faut peu connoître la destinée de nos ames & la grandeur de Dieu, pour croire de telles absurdités.

Ecoutons Newton, & il nous dira que rien n'approche du bonheur d'une ame qui jouit de Dieu ; qu'on ne peut ni le comprendre ni le définir ; *que c'est un ravissement continuel, qui quoiqu'éternel, semble toujours être au premier moment de la félicité.*

Je me perds, s'écrioit Descartes, *dans cet abîme de biens & de lumieres où les ames pures vont s'identifier avec la Divinité. Tous ces différens Cieux que nous appercevons ne sont que des voiles qui nous dérobent ces immenses clartés.*



LETTRE CXLIII.

Que ne puis-je voler ce ſtyle & ces penſées dont toutes vos Lettres ſont enrichies, je peindrois avec les couleurs les plus vives, les mœurs & les vertus de votre illuſtre Nation. Je parlerois de la maniere la plus intéreſſante de tant d'exploits qui immortaliſerent vos compatriotes & qui les rendirent redoutables à leurs voiſins. Je ferois voir une nombreuſe nobleſſe qui ſe perd dans la nuit des temps, & qui n'a point dégénéré de la valeur de ſes ancêtres. Je rendrois juſtice à un Clergé diſtingué par ſa doctrine, dont la plûpart des membres ont puiſé leurs lumieres dans Rome même; je parlerois de cette brillante jeuneſſe auſſi intéreſſante par ſon eſprit que par ſa candeur.

Enſuite je donnerois une idée de ces châteaux répandus dans toute l'étendue du Royaume, où des Sénateurs

vivent en Souverains, & de toutes ces Villes dont ils ſont Propriétaires : (c'eſt dommage qu'elles ne ſoient bâties qu'en bois, ce qui les expoſe à de fréquens incendies.) (*a*)

Je prouverois que les ſerfs de Pologne que nous regardons comme les êtres les plus malheureux, ſont moins miſérables que les payſans d'Italie & autres lieux, en ce que les Seigneurs leur donnent de quoi vivre, & de quoi ſe vêtir.

Que je ſuis déſolé de ce que votre ſanté ne vous permit pas d'accomplir votre deſſein ! Vous deviez me donner une hiſtoire abrégée de votre pays, & là on auroit vu que la nobleſſe Polonoiſe ne dégénere point quand elle eſt réduite à ſervir, &

(*a*) Le grand Général actuellement vivant (le Comte Braniski) voyant une de ſes Villes que le feu conſumoit, ordonna qu'on la laiſſât brûler, & prit un crayon pour tracer un nouveau plan : bien entendu que la réédification étoit à ſes dépens.

qu'il n'en feroit pas de même, si elle venoit à commercer; que les Seigneurs malgré leur grande autorité n'en abusent presque jamais pour vexer leurs vassaux ou pour les dépouiller; que le plus simple Gentil-homme a droit à la Royauté; que le Roi de Pologne qui ne peut presque pas faire de mal, a le pouvoir de faire beaucoup de bien ayant à sa nomination tous les Palatinats, toutes les Castellanies, toutes les Starosties, & tous les Evêchés; que son revenu peut monter à cinq millions du Pays (la livre est de douze sols & demi); que les Polonois n'ont commencé à s'habiller à la Françoise, que depuis cinquante ans, mais que le grand nombre est vêtu de long, ayant la tête rasée, couverte d'un bonnet fourré, portant des mouchetaches, & ne sortant jamais qu'avec un sabre & des botines; que personne n'est aussi agile qu'eux pour monter & pour courir à cheval,

qu'ils ſont très attachés à la religion catholique, qu'ils obſervent les jeûnes exactement, & que ſans le *liberum veto* (qui fait cependant la baſe de leur liberté) il n'y auroit pas tant de factions ni tant de diettes rompues. L'ancien Evêque de Cracovie me diſoit à ce ſujet *qu'ils étoient bons Catholiques, & que cependant ils n'avoient que ſix ſacremens, parceque celui de l'Ordre leur manquoit.*

Quoi qu'il en ſoit, la Pologne eſt un excellent pays, & ſon gouvernement a beaucoup de rapport avec celui des anciens Romains. D'ailleurs comme vous me diſiez très-bien, *il n'y a point d'Etat où il n'y ait des abus, & la République de Platon n'eſt chimérique que parceque tout y ſeroit parfait.*



LETTRE CXLIV.

JE m'imagine quelquefois que ces projets dont vous me faisiez part, sont exécutés, qu'on a transféré le siége Episcopal de *Posnanie* à *Varsovie*; que cette Ville a de bonnes auberges, & que les Etrangers trouvent sur toutes les grandes routes de Pologne, des gîtes propres & commodes. Mais c'est un beau rêve.

Les Seigneurs Polonois qui voyagent, faisant porter avec eux tout ce qui leur est nécessaire, jusqu'à leur lit, il est à présumer que les choses resteront dans le même état.

Je vous avoue que j'ai souvent admiré la maniere dont un Sénateur se transporte d'un pays à l'autre : des gens qui le précedent s'emparent du cabaret où il doit gîter, en écartent les hôtes, tapissent une chambre & la parfument, y dressent un lit, achetent les provisions de bouche, excepté le vin qu'on porte avec soi, font eux-mêmes

eux-mêmes la cuiſine, de ſorte que le Sénateur, à ſon arrivée, s'imagine être dans ſa propre maiſon. Auſſi me diſiez-vous très-bien, *que vos Compatriotes voyageoient beaucoup plus commodément que toutes les autres Nations.* Mais pour ſe procurer cet avantage, il faut être Seigneur ; autrement on ne rencontre que de mauvais gîtes tenus par des Juifs, où tout manque excepté la malpropreté, & où l'on ſe trouve pêle mêle avec des animaux.

Combien de fois vous avez ri de la deſcription que je vous en fis ; mais hélas ! ma douleur ne me permet pas de m'occuper de ce ſouvenir. Elle m'arrache à tout ce qui pourroit me diſtraire, pour me plonger dans les plus profondes rêveries.



LETTRE CXLV.

ON me remit il y a deux jours une Lettre originale de Madame de Guébriant, qui fut *Ambaſſadeur* en Pologne; & j'y lus l'éloge d'un de vos ayeux ; jugez de ma ſatisfaction.

Je voudrois qu'on eût ſuivi la méthode de donner des ambaſſades aux perſonnes du Sexe. Nous avons actuellement en France pluſieurs femmes célebres par leurs connoiſſances & par leur ſagacité, qui s'acquitteroient à merveille de cette commiſſion. *Les femmes ſont capables des plus grandes choſes*, diſoit, le Cardinal d'Amboiſe, *mais on étouffe leur eſprit, en ne l'employant qu'à des bagatelles.* Il eſt vrai que le Peuple Juif ne fut jamais mieux gouverné que par *Débora*, & nous voyons encore actuellement que le regne de *Marie-Théreſe* peut ſervir de modele aux plus grands Rois.

LETTRE CXLVI.

LE jeu, que vous regardiez comme un ſupplice, gagne tous les jours du Pays. On ne ſe contente pas de jouer une partie (ce qui ſeroit une récréation raiſonnable & ſouvent néceſſaire), mais on abſorbe toute ſon ame, & tout ſon tems par l'application longue & pénible qu'on donne à l'exercice des cartes & des dez.

Le jeu eſt l'étude, l'élément, la vie de la plûpart des femmes, & c'eſt la cupidité qui eſt le mobile de cette paſſion. Plus d'une fois vous déplorâtes ce malheur, & vous ne pouviez comprendre *qu'on oubliât ſes devoirs, ſa deſtinée, pour ſe coller éternellement ſur des cartes autour d'un tapis.*

Vous appelliez cela, *n'exiſter qu'en carton.* Oh ! que je penſe bien d'après vous, *que les hommes ne cherchent qu'à ſe perdre de vue ; que tout ce qui favo-*

riſe leurs paſſions eſt leur divinité, & qu'il n'eſt pas étonnant qu'ils rejettent les bons livres, comme des ouvrages ennuyeux.

LETTRE CXLVII.

QUOIQU'ENNEMI de la diſpute, je viens d'avoir une altercation avec un homme opiniâtre, ſelon le privilége de l'ignorance, qui me ſoutenoit que la Pologne ne peut pas fournir plus de trente mille combattans. Il a été fort étonné lorſque je lui ai fait voir que plus d'une fois, elle avoit mis cent mille nobles à cheval, & que ſans le déſordre qui s'y mêloit ſous prétexte de la liberté, les Polonois ſeroient invincibles. Choſe d'autant plus remarquable qu'il leur manque une bonne artillerie, & des forteresses. Je ne connois que celle de *Kaminieck* qui mérite qu'on en parle.

Une trop longue paix énerve des troupes, mais il ſera toujours conſtant que la Nation Polonoiſe eſt en état de ſe défendre, quand elle voudra réunir ſes forces & obſerver la diſcipline, ainſi qu'il a paru dans ſes guerres contre les Turcs, & contre les Suédois. On n'a point oublié l'étonnante victoire que vingt-cinq mille Polonois, commandés par *Jean Sobieſki*, remporterent ſur l'armée formidable des Ottomans, lorſque ce Prince vint au ſecours de Vienne en Autriche; ce fut en 1683 qu'arriva cette époque ſi humiliante pour les Turcs, ſi glorieuſe pour votre Nation, & ſi avantageuſe à toute la Chrétienté. Auſſi les Allemands s'écrierent-ils dans le premier moment, avec des tranſport d'admiration, *fuit homo miſſus a Deo, cui nomen erat Joannes.* Il y eut un homme envoyé de Dieu qui s'appelloit Jean.

La Pologne offre dans la plûpart de ſes Villes, des traces de ſes combats;

& ſi elle ne fut pas toujours victorieuſe, ainſi que vous l'obſervez dans une de vos Lettres, *c'eſt qu'il n'y a point de Peuple qui n'ait été vaincu, les ſuccès dépendant ſouvent de mille petits incidens qu'on ne peut prévoir.*

LETTRE CXLVIII.

JE voyois ce matin ſur la carte, avec un enthouſiaſme que je ne puis vous exprimer, *Olesko*, ce Château où naquit *Jean Sobieski*, & où j'allai par curioſité en 1755. Il appartenoit dès-lors au Général de la Couronne, Monſeigneur *Rzevuski*, & ce fut lui-même qui me montra cet endroit fameux. On aime à voir le berceau des Héros.

Hélas! je ne vous connoiſſois point encore, & jamais je n'aurois pu prévoir que la Pologne poſſédoit dans ſon ſein une femme illuſtre par ſon eſprit & par ſon rang, qui m'hono-

reroit de ſon amitié, & qui me montreroit une ame où je verrois les plus grandes vertus. Plus je réfléchis ſur la circonſtance qui me procura ce bonheur, plus j'admire les decrets de la Providence. Il fallut que je n'allaſſe point en Lithuanie comme je devois m'y rendre, il fallut que la maladie me conduisît dans la Ville où vous réſidiez, il fallut qu'un Italien me fit voir votre portrait; il fallut enfin je ne ſais combien d'incidens, pour m'amener au moment de vous rendre mes hommages & de former enſemble une étroite liaiſon.

Ce fut bien là un grand évenement par de petites cauſes; que j'aime à relire tout cela dans mon cœur. Je me repréſente & qu'il étoit trois heures après midi, lorſque je vous vis pour la premiere fois, & que c'étoit le 5 d'Octobre, & qu'il faiſoit un tems obſcur.

Que les autres regardent ces petites anecdotes comme autant de minuties,

je ne le trouve point extraordinaire ; mais qu'au moins ils ne me blâment pas ſi j'en conſerve le ſouvenir, & qu'ils penſent que s'ils vous avoient connue, ils en ſeroient également affectés. Tout eſt précieux dans un jour où l'on fait un pacte avec les ſciences & avec la vertu.

LETTRE CLXIX.

J'AI paſſé quelques jours à mettre au net la ſucceſſion des Souverains de la Ruſſie, depuis Pierre le Grand. Quoique cette époque ne ſoit point éloignée de nous, on y trouve tant de choſes compliquées, que cela ne laiſſe pas d'embaraſſer un Lecteur.

Pierre premier, ou *le Grand*, étoit de la branche cadette, & reſta ſeul poſſeſſeur du trône, après avoir partagé l'autorité avec Ivan ſon aîné, ſelon les diſpoſitions de *Céſar Foedor* leur frere qui mourut ſans enfans. La pre-

miere femme de Pierre fut *Eudoxie Fœdorwna Lapoukin*, dont il n'eut qu'*Alexis Petrovitche* qui épousa la Princesse Charlotte, seconde fille de Louis Rodolphe de Brunswic, dont naquit *Pierre Alexiovitche.*

Alexis Petrovitche, fils unique de Pierre premier, fut obligé à raison de ses égaremens, de renoncer solemnellement à l'Empire ; & au préjudice de Pierre Alexiovitche, fils du Malheureux Alexis, il nomma pour son successeur Pierre Petrovitche qu'il avoit eu de Catherine sa seconde femme. Il en avoit aussi trois filles ; l'aînée Anne Petrowna, morte en 1728 dans le Duché d'Holstein, qui épousa le Duc d'Holstein, dont naquit Charles Ulric qu'une colique hémorrhoïdale fit périr après quelques mois de regne. La seconde Elisabeth Petrowna, ci-devant Impératrice. La troisieme mourut sans avoir été mariée, & dans le même tems que Pierre premier son pere.

Pierre Petrovitche designé Successeur, étant mort jeune, & sans postérité; le Czar Pierre abolit le droit de primogéniture, & déclara que le Souverain régnant auroit liberté entiere de nommer qui il voudroit pour lui succéder.

L'Impératrice Catherine son épouse regna en conséquence après sa mort; & après son regne Pierre Alexiowitche, fils de l'infortuné Alexis qui avoit été exclus, monta sur le trône sous le nom *de Pierre second.* Ce Prince étant mort sans avoir été marié, le Senat & les Grands firent repasser la Couronne dans la branche aînée, en nommant Impératrice, *Anne Duchesse de Courlande, seconde fille d'Ivan, frere aîné de Pierre premier; laquelle désigna pour son successeur Jean trois, fils d'Anne de Brunswic, connu sous le nom du petit Ivan, & qui n'a regné qu'onze mois, c'est-à-dire jusqu'au moment où Elisabeth Petrowna, fille de Pierre le Grand, prit possession de*

l'Empire par le plus singulier évenement. Ce fut le Duc d'Holstein, son neveu, qui lui succéda ; & c'est la Princesse d'Anhalt, son épouse, qui regne aujourd'hui. Vous voyez que je vous rends compte de mes occupations, & cela peut-il être autrement.

LETTRE CL.

OH ! où étiez-vous ? j'avois besoin de votre présence. Il s'agissoit de décider s'il est avantageux pour votre Patrie d'avoir environ douze cent mille Juifs dans son sein. Pour moi qui sais qu'ils font tout le commerce, qu'ils rognent les ducats, qu'ils filoutent avec la plus grande opiniâtreté, je les regarde comme étant très nuisibles.

Cependant qu'est-ce qui peuplera le Royaume, s'ils n'y a plus de Juifs ; ce sont eux qui remplissent la plûpart des Villes, qui tiennent les foi-

res & les marchés ; tandis que les Nationaux ſont répandus dans les Campagnes pour cultiver les terres, & pour ſervir les Seigneurs.

C'eſt ce que j'ai vu moi - même à *Brody*, Ville appartenante aux Comtes *Potocki*, ces Seigneurs ſi diſtingués par leur mérite perſonnel, & par l'éclat de leurs ancêtres ; je n'apperçus que des Juifs qui vendoient toutes ſortes de marchandiſes, & qui donnoient au commerce de l'activité.

On les accuſoit alors d'égorger des enfans, de ſorte que ce n'eſt pas ſeulement en France où le peuple imagine de pareilles fables. Rien de plus hideux que les Juifs Polonois. Couverts de haillons noirs qui deſcendent juſqu'aux pieds, ils font horreur par leur malpropreté, tandis que leurs femmes ſont bien vêtues, & ſur-tout dans leurs jours de ſolemnités, où elles ont des eſpéces de chappes de diverſes étoffes, & des colliers reſplendiſſans.

Je me rappelle que je vous fis un jour le détail de leurs ménages, de leurs Synagogues, & que vous me dites à ce sujet, *qu'ils étoient les hommes les plus opiniâtres dans leurs préjugés; & que malgré une timidité naturelle qui les rend pusillanimes, il se laisseroient griller plûtôt que de retrancher une seule rêverie de leur Talmud.*

Le Pape les souffre à Rome avec un libre exercice de leur religion, fondé sur l'assurance où nous sommes de leur conversion avant la fin des tems. Ce peuple qui monte à plus de seize millions, selon le rapport des voyageurs, est un témoignage toujours subsistant de la vérité des écritures. On ne peut s'empêcher de voir le doigt de Dieu qui les a dispersés par toute la terre, sans Pontifes, sans Rois, & sans aucune possession. Mais que de personnes ferment les yeux! J'ai quelquefois conversé avec de vieux Rabins, & j'en ai trouvé d'instruits: quoiqu'il soit vrai de dire que leur

ſavoir eſt noyé dans une multitude de rêveries qu'ils ont ajoutées à l'ancienne loi, & qui ſont l'ouvrage de leurs commentateurs. Ils s'imaginent qu'il exiſte parmi eux un feu ſacré qui a toujours demeuré caché depuis leur diſperſion, & que ce feu reparoîtra avec le plus grand éclat, quand leur Meſſie viendra.

LETTRE CLI.

J'AI beau parcourir toutes les cartes de la terre & du ciel, je ne découvre point l'endroit où vous êtes; & ce qui m'afflige, c'eſt que ni la vue du firmament, ni l'aſpect des plus beaux pays, ne peuvent m'en donner la moindre idée. Il faut que j'écarte l'univers entier pour me repréſenter une ame au ſein de l'Eternel, car tout ce qui participe à la matiere, n'a plus de rapport avec vous.

Vous avez rejetté les tégumens qui

paroissoient environner vos pensées, comme des voiles importuns qui vous déroboient la vue de Dieu, & vous vous êtes élancée d'un vol rapide jusqu'à cette région innaccessible aux sens. Il y avoit du tems que vous en faisiez l'essai, & que vous imposiez silence à tous les objets matériels, pour n'écouter que votre ame, & pour ne vous entretenir que de ce qui est intellectuel.

Je veux être dès-à-présent, me disiez-vous, *ce que je dois être dans l'éternité. Ainsi je me dégage autant que je puis de tout ce qui peut flatter la sensualité. La mort, par cet arrangement, ne m'enlevera rien quand elle viendra : elle est une créanciere impitoyable qui se présente à tout instant pour qu'on lui paie ce qui lui est du, & qui ne donne ni repos ni délai. Il lui faut continuellement des victimes, au point que selon un juste calcul, elle enleve chaque jour dans tout le monde connu environ quatre-vingt mille personnes. Ici l'ambition*

ne trouve guere ſon compte ; mais elle fait d'autres ſupputations. L'homme n'a pas un plus grand ennemi que lui-même ; il ne travaille qu'à ſe tromper.

Je reconnois ici une ame magnanime qui s'exprime fortement, & que rien de ce qui enchante les hommes ne peut éblouir.

Serez-vous donc la ſeule qui aurez penſé ainſi, & ne retrouverai-je plus perſonne qui vous renouvelle. Oh ! que mon eſprit devenoit lumineux, lorſqu'il s'uniſſoit au vôtre. C'étoit la nuit, éclairée de l'aſtre du matin.

On vient m'arracher à ces lettres pour me répandre au milieu d'une brillante ſociété; mais outre que je me trouve plus grand que les Grands mêmes, en ne me laiſſant éblouir ni par leurs aſſemblées, ni par leurs feſtins, comment pourrois-je vous quitter ?

LETTRE CLII.

JE ſongeois cette nuit qu'on me remettoit un livre de votre part, & que dans ce livre je liſois *que le bonheur de cette vie conſiſtoit à en eſpérer fermement une autre ; qu'on étoit le jouet du monde quand on ne ſavoit pas s'élever au-deſſus des jugemens des hommes ; que les paſſions affligeoient l'ame plus que tous les chagrins ; qu'on poſſédoit tous les tréſors, lorſqu'on ſavoit ſe poſſéder ſoi-même ; que les livres ne faiſoient que tourmenter notre eſprit, quand ils n'avoient pour baſe ni la ſageſſe, ni la vérité ; qu'on ne pouvoit trouver la paix que dans l'heureuſe harmonie de l'eſprit & du cœur ; qu'on devenoit un monſtre dans la ſociété, lorſqu'on ſemoit des maximes contraires au gouvernement ; que ni la mode ni le préjugé ne pouvoient rendre eſtimable un homme qui abuſoit de la philoſophie pour débiter des ſophiſmes ; que la raiſon avoit ſes bornes, & que c'étoit une folie de pré-*

tendre qu'on pouvoit l'élever jufqu'à connoître les fecrets de la Divinité.

Ce livre m'a beaucoup plu, d'autant mieux que je n'y trouvois point ce pompeux étalage de paradoxes & de fubtilités qu'on rencontre dans prefque tous les ouvrages du tems. Voilà, difois-je en moi-même, un livre qui fatisfait mon ame, en ce que tout y eft fimple & vrai. J'allois continuer ma lecture, lorfque je me fuis réveillé. Oh quel moment! je vous le laiffe à penfer. Je me figurois que j'allois vous lire jufqu'à la fin, & tout-à-coup j'ai été interrompu, & auffitôt j'ai reconnu que ce n'étoit qu'un rêve. Voilà comme les morts nous trompent, ou plutôt notre imagination. Ah! de grace, venez vous-même, s'il eft poffible, me dédommager de toutes ces illufions, & me dire feulement quelques mots de ce bonheur ineffable dont vous jouiffez.

LETTRE CLIII.

SI dans ces lettres on me trouve trop diffus, je dirai ce que répondit le célebre *Muratori* à des envieux qui l'accusoient d'avoir trop écrit. *Le plaisir de me satisfaire, pendant que je vis, vaut mille fois mieux que toutes les louanges que vous pourriez me donner. J'écris pour moi-même, & non pour la réputation qui n'est qu'une vaine fumée. J'aime beaucoup mieux qu'on dise, quand je ne serai plus, il fut trop diffus, que de me priver du plaisir de travailler, qui est le plus grand que je puisse avoir en ce monde. D'ailleurs on écrit toujours trop quand on écrit contre la vérité, & l'on n'écrit jamais assez quand on s'efforce de l'inculquer dans les esprits. Je connois les Auteurs qui ne sont pas contens de mes ouvrages, & je puis leur dire que ce n'est qu'un rendu, car je ne suis nullement satisfait de tous ceux qu'ils ont donnés. Je*

n'y trouve que de belles extravagances, & du moins j'ai pour moi la raiſon. L'approbation d'un ſage me ſuffit. On n'aime pas les hommes qui parlent vrai, quand on ſe repaît de chimeres & de ſonges.

J'ai rapporté cette réponſe comme étant abſolument ſemblable à votre lettre du 25 Septembre 1762. *Eh! que nous importe,* dites vous dans cette épitre, *qu'on blame ou qu'on approuve nos écrits, ſi nous n'avons point eu d'autre but en écrivant que d'améliorer les hommes, & de nous préſerver de l'ennui, qu'on peut appeller la plus cruelle de toutes les maladies. Ceux qui trouveront que nous n'écrivons point à leur gré, en ſeront quittes pour ne pas nous lire, & certainement nous nous en conſolerons.*



LETTRE CLIV.

Je me pare ſouvent des vos penſées, & je dis avec vous, *que le monde eſt un ſable mouvant où l'on ne trouve point de ſolidité : qu'on croiroit qu'il n'y a ſur la terre ni vertu ni probité, ſi l'on écoutoit les mauvaiſes interprétations qu'on donne aux meilleures actions : que plus on a de mérite, & moins on plait aux hommes.*

Rien ne rapproche mieux les amis qu'une même maniere de penſer. Que la vôtre m'a été d'un grand ſecours ! On étoit toujours dans le vrai, quand on penſoit comme vous.

Le beau préſent du ciel qu'un eſprit juſte qui ne ſe laiſſe entraîner ni par le torrent des modes, ni par celui des opinions, mais qui peſe tout, & qui évalue toujours les choſes ſelon leur prix!



LETTRE CLV.

Je voudrois ſavoir où eſt le ſiege de cette douleur qui pénetre mon ame & mon eſprit. Eſt-ce dans la tête, eſt-ce dans le cœur? eſt-ce dans tous les ſens? Oh! que nous ſommes ignorans ſur tout ce qui nous concerne. Nous ne ſavons pas ce qui ſe paſſe en nous-mêmes, & nous voulons ſonder les abîmes impénétrables de la vérité.

La nouvelle de votre mort a frappé mes oreilles, & auſſi-tôt tout mon être s'eſt affecté, comme s'il étoit au moment de ſa deſtruction. Il n'a plus vu les objets du même œil; il n'a plus trouvé ce calme dont il jouiſſoit; il n'a plus eu le courage de former des projets.

Pour moi je crois, comme vous le diſiez, *que la douleur eſt toute en nous, ſans qu'on puiſſe déterminer préciſément l'endroit où elle eſt.*

C'eſt un ſentiment inhérent à l'ame, & qui nous ſuit par-tout, & qui nous

dépouille de toute notre gaieté. On ſent un ſerrement de cœur, une reſpiration difficile, un dégoût de la vie; en un mot, tout ce qui peut accabler, excepté dans de certains momens où l'ame ſe réveille pour aſſocier à ſa triſteſſe tous les objets qui l'environnent. C'eſt par cette raiſon, illuſtre Morte, que les fleurs, les arbres, les rochers ſemblent participer à ma douleur. Hélas! pouvois-je mieux intéreſſer la nature dans un évenement auſſi lugubre, que de les rendre mes confidens!

LETTRE CLVI.

On me demande ſouvent ce que je fais, là où je me tiens: & je réponds que je gémis. Tant pis pour ceux qui ne ſavent pas la cauſe de mon chagrin. Il me ſemble que perſonne ne doit l'ignorer. Il m'arrive à ce ſujet des choſes extraordinaires. Je vous

nomme à des gens qui ne peuvent deviner ce que je veux dire, & je les entretiens de vos vertus & de mes regrets, comme s'ils vous avoient intimement connue. Je leur dirois volontiers, eh! que faites-vous ſur la terre, ſi vous n'avez pas entendu parler de l'illuſtre Morte qui eut tant de célébrité? Ah je conçois plus que jamais, qu'il fut très poſſible que des Anglois demandaſſent autrefois des nouvelles de Mallebranche à tous ceux qu'ils rencontroient dans Paris.

Quand on eſt fortement rempli d'un objet, on ſe perſuade que tout le monde en eſt également occupé. Cela eſt ſi vrai, que je n'ai jamais lu vos lettres à perſonne, ſans m'imaginer qu'elles affecteroient les autres autant que moi-même.



LETTRE

LETTRE CLVII.

Les nouvelles publiques ne parlent que de la Pologne, & jugez, ombre chérie, ſi cela réveille ma douleur. Ce ſont les Turcs, ce ſont les Ruſſes, ce ſont des Confédérés qui tiennent tous les eſprits en ſuſpens dans l'attente de quelque grand évenement. Mais ce qui m'étonne, c'eſt que les Anglois, c'eſt que les Danois qui prennent le parti des Diſſidens avec tant de chaleur, traitent les Catholiques dans leur pays comme ils ne veulent pas qu'on traite les Proteſtans en Pologne; ils devroient au moins nous prouver par leur exemple que le tolérantiſme eſt un acte d'humanité, ainſi qu'ils le prêchent de toutes parts.

Ce qu'il y a de sûr, c'eſt que la Pologne, ce pays ſi libre, eſt maintenant enchaîné par des puiſſances étrangeres. On dit que c'eſt pour ſon bien. Oh! illuſtre Morte! qu'en auriez-

vous pensé ? Pour moi je ne dis mot, mais . . . .

Si du moins tous ces troubles pouvoient vous réveiller ? hélas ! quels seroient mes transports ! Mais quel silence que celui d'un tombeau !

LETTRE CLVIII.

Si votre amitié subsiste encore, comme j'en suis persuadé, sous quel aspect & par quel moyen m'envisagez-vous ? Me vites-vous ces jours derniers dans un paysage où il n'y avoit que des collines, des torrens & des rochers ? J'allois, je revenois, me parlant à moi-même, & toujours rempli du désir de vous retrouver. Ah ! dans ce moment toute autre ame que la vôtre, n'eût pu m'intéresser. Le sombre des nuages qui couvroient le Ciel, me sembloit être une image de mon cœur, & cela me soulageoit.

J'aime à voir ma douleur peinte sur tous les objets.

Quand je pense qu'il faut que mon imagination se mette à votre place, pour que mon esprit puisse vous rencontrer, je vous regarde comme étant à mon égard moins qu'une feuille que le vent agite & que je vois, moins qu'une fleur que le soleil embellit & que je flaire, moins qu'un peu d'eau que je mets dans un vase & que je goûte.

On me traitera d'insensé, si l'on veut ; pour moi qui sais que c'est un acte de sagesse de vous regretter, je laisserai dire, & ne cesserai de regarder mes pleurs comme autant de titres qui m'honorent.

Je l'ai dit, je le répete, & ne crains point qu'on me reproche des répétitions : ma douleur est trop forte & trop naturelle, pour que je m'exprime avec art. Mille fois je vous redicai les mêmes choses, si mon cœur

me presse de vous les dire ; mille fois je vous entretiendrai de mes regrets, parceque toujours je vous regretterai.

LETTRE CLIX.

Si vous viviez encore, hélas! que vous seriez enchantée de voir les ouvrages solides qui sortent de la plume de nos savans. L'art de vérifier les dates par Dom *Tassin*, Bénédictin de la Congrégation de Saint-Maur, fixeroit toute votre attention, & vous regarderiez ce livre comme le plus beau présent qu'on pouvoit faire à l'Etat.

Je n'ai point oublié que tout ce qui avoit rapport à l'antiquité, vous touchoit vivement, & que vous auriez voulu pour toute chose au monde, avoir connu M. l'Abbé *Barthelemi* qu'on peut appeller une encyclopé-

die. Mais hélas, vous ne verrez plus tous les hommes qui naîtront juſqu'à la fin des tems, & le monde aura beau ſe remplir d'une multitude de perſonnes aimables, vous n'en ſerez point connue. Les ombres du trépas vous cacheront aux yeux des ſiécles futurs : mais on eſt au-deſſus de tous les ſiécles, quand on habite au ſein de l'Eternel.

Il n'y a plus pour vous ni ſaiſons, ni années ; la durée de l'autre vie abſorbe & les mois & les jours. Ainſi ces Lettres qui ſont emportées par le tems, ainſi moi-même qui ſuis entraîné dans ſon tourbillon, tout cela paſſe comme un trait qui fend l'air, & dont il ne reſte abſolument aucune trace.



LETTRE CLX.

Mon imagination m'a promené toute la nuit dans cette bibliothéque publique qui fait l'ornement de Varsovie, & là je revoyois cette prodigieuse multitude de livres Polonois écrits sur toutes les sciences & sur tous les arts. Ce rêve m'a beaucoup plu, en ce qu'il m'a rappellé la gloire de votre Nation. Il n'y a ici ni flatterie, ni mensonge, ni affectation.

D'ailleurs quand je louerois vos Auteurs, par reconnoissance de tout le bien que vous avez dit des nôtres, je ne ferois qu'un acte de gratitude & d'honnêteté. Je revois encore actuellement une de vos Lettres, où vous dites, *que les François brillent toujours dans l'art d'écrire; que la plûpart de leurs livres sont tout à la fois solides & amusans; & que le Chevalier Pyrris par son excellent ouvrage sur la*

Pologne, vous confirme plus que jamais dans cette opinion.

Il est vrai que la maniere de composer un livre, est le fait des François : ils ne sont ni trop serrés, ni trop diffus ; & l'avantage qu'ils trouvent dans leur langue aussi facile que précise, les rend supérieurs en ce genre à bien des Nations. Les Allemands chargent trop leurs ouvrages d'érudition; les Italiens entassent trop d'épithetes, & abondent trop en descriptions; les Anglois sont trop secs, & n'ont point assez d'aménité, au lieu que les François ne donnent point dans ces défauts.

C'est dommage que leurs livres soient souvent gâtés par des intempérances d'esprit, qui deshonorent le bon sens. Pour vouloir tout écrire, on fabrique des brochures, où le libertinage s'exhale de toutes parts. Mais tant que les mauvais sujets se mêleront de lire, il y aura de mau-

vais écrits. C'eſt pour les régaler, que des auteurs mercenaires proſtituent leur plume & leur tems. *Quel amas d'ordures*, m'écrivoit autrefois M. de *Maupertuis* dans un tranſport de zéle & de raiſon, *que cette multitude de brochures auſſi obſcenes qu'impies, dont toutes les ames de boue ſe repaiſſent avec avidité ! C'eſt la fange qui cherche la fange, & qui forme le plus horrible bourbier. Qu'un jeune homme eſt à plaindre quand il ſe jette dans ce précipice ! il y perd ſa raiſon, ſon eſprit & ſon cœur.*

LETTRE CLXI.

Que vous ſeriez affligée, vous qui aviez tant d'humanité, de voir la dureté qui regne aujourd'hui parmi nous. Hélas ! c'eſt à qui foulera le malheureux. Les pauvres languiſſent dans l'horreur de la miſere & du

mépris. Nous ne ſommes plus les freres que de ceux qui poſſedent des richeſſes & des honneurs.

Où eſt votre belle ame ? où ſont les aumônes qu'elle répandit avec tant de profuſion ? La généroſité trouvoit au moins dans votre perſonne de quoi ſe dédommager de l'oubli où elle eſt. Vous ſouteniez ſa cauſe, vous lui donniez de l'éclat, & tous les prétextes qui autoriſent le luxe ou l'avarice étoient confondus par votre exemple.

Bon Dieu ! que l'homme eſt un étrange animal ! comme il oublie vite le limon dont il a été pêtri ! comme il perd de vue la pouſſiere dans laquelle il doit rentrer ! comme il ſe laiſſe éblouir par de vains phoſphores ! Quelques miſérables clinquans répandus ſur ſes meubles ou ſur ſes habits, ſuffiſent pour lui faire enviſager un homme ſans fortune, comme l'horreur du genre humain.

Qui la magnanimité perdit toute ſa

gloire, le jour que vous cessâtes de vivre. Vous emportâtes dans votre tombeau cette bienfaisance qui caractérise les grandes ames. *Je suis obligée*, me disiez-vous, *à tous ceux qui veulent bien recevoir quelque chose de ma part; car je sens ce qu'il en doit coûter pour accepter un bienfait: aussi ai-je toujours mis tout en usage pour épargner leur délicatesse, & pour m'éviter l'humiliation d'entendre un remerciment.*

Je me souviens encore que vous m'écriviez à l'occasion d'un service que vous aviez rendu, *que celui qui préconisoit vos bienfaits, vous mortifioit mille fois davantage, que celui qui les oublioit; que vous ne pouviez comprendre qu'il y eût des ames assez basses pour se refuser au doux plaisir d'obliger, & que toujours vous seriez prête à vous dépouiller, quand il s'agiroit de faire vivre des malheureux.*

C'est-là, je le répete, ce qui vous fit souvent passer pour romanesque.

L'homme eſt ſi attaché à ſon or, qu'il ne peut ſe perſuader qu'il y ait des ames qui mépriſent les richeſſes. O! illuſtre Morte! ô que des perſonnes telles que vous honoreroient l'humanité!

LETTRE CLXII.

LA plume me tombe des mains quand je veux écrire ſur quelque ſujet qui vous eſt étranger. C'eſt mon imagination, c'eſt mon cœur, qui ne me permettent pas de vous oublier un inſtant.

Ce qui m'afflige, c'eſt qu'il n'y a nul mérite à s'occuper de vous, & que je ne puis vous prouver ma reconnoiſſance par ce moyen.

Ceux qui ne firent que vous entrevoir, ceux qui ne vous entendirent qu'un moment, ne perdront jamais cet heureux ſouvenir.

Où ſont elles toutes ces perſonnes qui vous connurent. Où ſont elles ? que je les raſſemble ſur-le-champ ! Hélas ! les unes me feroient voir des marques de votre généroſité, les autres me rapporteroient des traits qui manifeſtent votre génie ; & je me trouverois environné d'une multitude de panégyriſtes & d'admirateurs, qui ne ceſſeroient de vous exalter.

Mais au bout du compte, que me diroient-ils de plus que tout ce que m'a dit mon cœur !

LETTRE CLXIII.

COMMENT ne futes vous pas deſtinée par cette Providence qui régle tous les évenemens, à porter une Couronne ? Votre patrie eut vu le commerce briller, l'Agriculture renaître, la paix careſſer ſes frontieres & y faire fleurir le myrte & l'olivier.

Vous étiez trop grande pour n'être qu'une ſujete. Toutes les Nations auroient exalté la ſageſſe de votre gouvernement, & l'on vous eût miſe en parallele avec cette auguſte Souveraine dont le regne ſervira d'exemple à tous les bons Rois.

Mille fois je me ſuis repréſenté votre perſonne aſſiſe ſur un trône ; & mille fois j'ai vu que la baſſeſſe & la flatterie n'en auroient jamais approché. Ce ſeroit là, diſois - je en moi-même, le regne de l'âge d'or. Le mérite auroit ſa recompenſe, la religion tout ſon éclat, & la vertu ainſi que l'induſtrie, jouiroit abondament du fruit de ſes travaux. On proſcriroit le luxe, on étoufferoit la molleſſe, on exciteroit la valeur, on encourageroit les talens, & l'on ne connoîtroit ni la calomnie ni la prévention.

Mais que ſont maintenant toutes les couronnes à vos yeux. Hélas ! je

parle en homme tout terrestre ; & vous n'entendez plus que le langage du Ciel.

LETTRE CLXIV.

NON, non, je ne changerois pas l'amitié que je vous ai vouée pour tous les trésors du monde. Elle remplit le vuide de mes journées, elle veille avec moi, elle me rappelle toutes vos vertus, elle vous ressuscite à mes yeux, elle me procure la consolation de vous entendre & de vous revoir.

Ce ne sont que des illusions; mais les richesses du monde, mais tous ses honneurs, ont-ils quelque chose de plus réel ? Hélas! que trouveroit-on dans leur jouissance, si l'imagination ne se laissoit pas séduire !

J'ai interrogé des grands, j'ai interrogé des riches sur leur bonheur ; & ils m'ont avoué ce que vous m'a-

viez dit vous même, & ce que vous ſaviez par expérience, *qu'au milieu des faveurs de la fortune, on paſſoit ſa vie à eſpérer le moment d'être heureux, ſans jamais le trouver; que les ſuperfluités qui ſe changeoient en beſoins, devenoient autant de tyrans qui ne ceſſoient de tourmenter le cœur & l'eſprit; que plus on avoit, plus on vouloit avoir, ou qu'on éprouvoit une ſatiété qui émouſſoit tous les plaiſirs, & qui jettoit l'ame dans le plus terrible engourdiſſement.*

Je ſais que mon amitié me dévore par la douleur qu'elle me cauſe depuis que vous n'êtes plus: mais je trouve dans vos lettres, dans ma mémoire & dans mon cœur, mille moyens de vous revoir, & cela ſurpaſſe toutes les félicités du monde.



LETTRE CLXV.

QUELQUEFOIS j'aurois mille choſes à vous dire ; & quelquefois mon ame abbatue par la douleur, ne ſait que gémir & n'a pas la force de s'exprimer. Aujourd'hui elle me laiſſe aſſez de courage , pour vous marquer que le ſiécle de *Louis* XV vient de paroître ; que M. de *Voltaire* qui en eſt l'auteur, y rend un hommage public aux excellentes qualités de notre Monarque bien-aimé. Je ſuis charmé que cet ouvrage ait été entrepris par un homme de génie. Il étoit digne d'un tel Ecrivain.

Il paroît que M. *H*..... s'eſt laſſé d'écrire, ainſi que M. *D*.... *cependant s'ils vouloient abandonner les paradoxes , ils ſont bien capables d'enrichir la Nation. Ils ont un eſprit auſſi ſublime que fécond*, c'eſt une de vos phraſes que je place ici fort à propos.

Quant à M. *Duclos* qui vous avoit

charmé par *ses Considérations sur les mœurs du siécle*, je dirai avec vous, *qu'on n'est pas maître de ne point écrire quand on écrit aussi bien; que le Public a droit de lui faire des reproches sur son silence opiniâtre, & qu'il est inexcusable de ne plus rien nous donner.*

Vous n'en diriez pas autant de l'Abbé de *Boismont*. Toujours appliqué au travail, il s'est signalé par deux Oraisons Funébres qu'on place au rang des chefs-d'œuvres.

Je ne puis rien vous dire du respectable Pere *Berthier*, *dont les vertus comme les ouvrages*, ainsi que vous me l'écriviez un jour, *sont dignes d'admiration.* Je sais seulement qu'il est en Allemagne; que les Savans le regrettent; que les Barbouilleurs de papier le placent dans leurs libelles, enragés de ce qu'il tonna contre l'incrédulité; & que les étourdis s'amusent de ces pitoyables satyres.

Autant de titres qui l'honorent & qui le rendent encore plus précieux à tous ceux qui le connurent.

LETTRE CLXVI.

VOUS gardez un ſilence qui me déſeſpere. Envain je vous queſtionnerois ſur le rang que tiennent dans l'autre monde tous nos auteurs du ſiécle dernier. En vain je vous demanderois ſi l'on y eſt occupé de nos projets, de nos entrepriſes, de nos révolutions ; je n'en recevrois aucune nouvelle.

C'eſt ce qui engagea *Lucien*, *Fontenelle* & *Fénelon* à faire dialoguer les morts, ſachant que c'étoit le ſeul moyen de les entendre parler.

Cependant que ma curioſité eût été ſatisfaite, ſi vous m'aviez appris ce qui ſe paſſe dans l'autre vie ; comment nos héros y ſont traités ; ſous quel aſpect on y enviſage les divi-

fions qui ravagent votre patrie, & jusqu'à quel point on s'intéresse au sort des vivans.

Mais, abîme impénétrable! La mort est un gouffre qui absorbe tout; rien ne transpire que par la foi.

LETTRE CLXVII.

QUAND je vous considere abîmée dans le sein de la poussiere avec tant d'illustres Polonois qui remplirent l'Europe du bruit de leurs exploits, & dont on ne se souvient plus; ah! je jette un cri de compassion sur le sort de l'humanité. Les uns se sont exhalés dans les airs par des vapeurs imperceptibles, les autres se consument dans l'obscurité des tombeaux, & on ne retrouve une idée de ce qu'ils furent que sur des tableaux, ou sur des parchemins outragés par le tems.

Votre portrait, oui votre portrait

ſera quelque jour le ſeul objet qui vous rapellera, & encore s'effacera-t-il. Ah! illuſtre Morte, vous dont la mémoire devroit ſurvivre à tous les ſiécles, vous tomberez enfin dans l'oubli. Mais vous vivez au livre de vie : & qu'eſt-ce que l'hiſtoire, & qu'eſt-ce que l'Univers, aux yeux de ceux qui ont le bonheur d'exiſter ainſi ; on peut même dire *qu'il n'y a que cette exiſtence*, ſelon que vous aviez coutume de vous exprimer quand il s'agiſſoit de l'éternité.

LETTRE CLXVIII.

J'AI prévu le ſort de ces Lettres en les écrivant, & par le plus heureux de tous les priviléges, elles ne plairont ni aux femmes romaneſques, ni aux hommes frivoles. Je vous avoue que je ſuis tout glorieux d'avoir fait un ouvrage, qui ne paſſera qu'entre

les mains de personnes douées de raison & de vertu. C'étoit le seul moyen de le rendre digne de vous.

LETTRE CLXIX.

J'AI recherché les noms de tous les personnages célébres qui regretterent vivement leurs amis ; j'en ai un catalogue des plus nombreux, & j'ose vous assurer malgré la multitude de ceux qui le composent, qu'il n'y en eut point d'aussi affligés que moi. Outre que ma douleur n'est point copiée, elle a pour base la raison, ce qui la rendra perpétuelle, & ce qui la distingue essentiellement de cette rage, qu'on prend pour du chagrin, & dont la durée ne subsiste que dans les romans.

Ah ! si j'eusse voulu jouer la douleur, j'aurois coupé mon style, je l'aurois rendu convulsif, & de con-

tinuelles exclamations auroient interrompu mes phrases, afin de mieux exprimer les sanglots. Mais je vous ai parlé vrai, parceque vous n'aimâtes que le langage de la vérité, & je vous ai écrit simplement, parceque mon amitié fut toujours sans fard.

M'eut-il donc été si difficile de contrefaire toutes ces lettres de *Mylords* & de *Myledis*, d'emprunter leurs expressions passionnées, de me livrer à tous leurs transports. Non sans doute. Le style décousu s'imite facilement ; mais j'aurois outragé votre mémoire, contristé vos mânes, & travesti mon amitié.

Vos Lettres sont simples, me disiez-vous un jour, *& par cette raison elles me plaisent infiniment. Je n'y trouve ni ces épigrammes, ni cette boufissure que les petits esprits prennent pour des beautés. Je n'y vois que votre ame, & c'est tout ce qu'il faut, puisque des Lettres doivent être le tableau de ce que nous sommes intérieurement.*

LETTRE CLXX.

QUELQU'ACCABLANTE que puiſſe être l'idée de votre mort, votre tombeau n'a rien qui m'épouvante. Je le vois environné de tant de vertus, que l'horreur n'y peut trouver place.

D'ailleurs ſi des penſées peuvent peupler une ſolitude, toutes les miennes ne ceſſent de s'y rendre en foule, & d'y contempler ces précieux reſtes de vous mêmes, qui vont ſe diſſiper inſenſiblement.

Que de perſonnes qui auroient épuiſé leur douleur, après avoir épanché leur ame, comme j'ai fait; & il me ſemble que je ne vous ai encore rien dit, ni de ma triſteſſe, ni de mon amitié. Ah! je ſens mon cœur ſi rempli de mes regrets, que je crois n'avoir point encore gémi.



LETTRE CLXXI.

JE ne cesserois de vous écrire, Ombre cherie, si j'obéissois à ma douleur & si j'écoutois mon amitié. Mais il me suffit qu'on sache que je n'ai point oublié vos vertus, & que je suis reconnoissant. Les ames sensibles m'approuveront, & je m'en applaudirai; leur suffrage est la plus grande recompense que puisse obtenir un cœur bien né.

J'aime à me persuader, illustre Morte, que vous aurez connoissance de ces Lettres dans la région que vous habitez; c'est mon ame, cette portion qui ne doit point périr, qui les dicta, comme c'est elle qui les consacre à votre mémoire.

Adieu. Jouissez de votre repos, & plaignez-moi d'être encore sur une terre ou vous n'êtes plus.



LETTRE

LETTRE CXXIV.

JE croyois ne plus vous écrire, je vous avois dit adieu : mais je n'avois pas pris conseil de mon cœur. Il a encore mille choses à vous raconter. Eh ! comment faire taire une amitié aussi vive que la nôtre !

Combien de fois n'ai-je pas désiré, pour toute fortune, le bonheur inestimable de jouir continuellement de votre délicieuse conversation Je savois que toutes les richesses de la terre ne valoient pas ce trésor, & il n'y avoit point à craindre que je vinsse à m'en dégouter. Je vous voyois hier, je vous voyois aujourd'hui, & j'attendois le lendemain avec tout l'empressement imaginable pour savourer le plaisir de vous revoir.

C'étoient les vertus dont je recherchois la société, c'étoient les agrémens de l'esprit que je voulois trouver,

Enfin je ne consentois à vivre que parceque vous m'aimiez. Mais à présent que vous n'êtes plus. . . . . .

LETTRE CXXV.

OUI, si en parcourant la terre, je pouvois vous rencontrer, il n'y a ni montagnes, ni mers, ni précipices qui puissent m'arrêter. J'irois chercher celle qui éclairoit mon ame ; & de tant loin que je pourois l'entrevoir la joie la plus vive succéderoit à ma douleur. Quelle heureuse entrevue ! Que de choses nous aurions à nous dire ! Les Lettres ne sont que des rayons détachés de notre esprit, dont la distance intercepte la vivacité ! Mais des paroles, qui volent de l'un à l'autre, & que le même instant recueille, & place dans deux cœurs comme s'il n'y en avoit qu'un seul ; ont bien plus d'activité. Quand on se

voit on eſt à la ſource des penſées, & l'ame n'a qu'à puiſer : au lieu que lorſqu'on s'écrit on court pour ainſi dire après ſon bonheur ; il n'eſt plus là, c'eſt une choſe qu'il faut aller chercher.

Hélas ! j'ai perdu ce que j'aimois. L'Univers n'eſt plus à mes yeux qu'un vuide immenſe où je ne trouve que ma douleur.

LETTRE CXXVI.

TOUT ce qui a rapport à la douleur & à l'amitié, je me l'applique, & il me ſemble que cela fût écrit pour moi. Oui c'eſt d'elle, dis-je en moi-même, dont il eſt ici queſtion, & c'eſt ma ſituation qu'on a peinte au naturel.

Que les heures ſont longues quand on eſt continuellement occupé d'un objet qu'on regrette & qu'on ne peut

plus eſpérer de revoir. Le ſoleil chaque année nous ramene la verdure & les fleurs : mais vos charmes & vos agrémens ſe ſont eclipſés pour toujours : hier au ſoir dans le moment qu'il étoit ſur ſon déclin, & qu'il doroit encore de ſes rayons le ſommet d'une forêt où je m'exhalois en ſoupirs, hélas ! je le plaignois de ce qu'il n'aura plus l'avantage de vous éclairer ; de ce que mille & mille fois il finira ſa courſe & il la recommencera ſans vous avoir pour admiratrice de ſes éclatantes beautés.

Je me rappelle que vous n'aviez pas un plus grand plaiſir, que celui de le contempler. La lumiere ſympatiſe avec le génie.

LETTRE CXXVII.

JE crois quelquefois toucher au Ciel dans l'idée que c'eſt là où vous êtes ;

mais bientôt repouſſé vers cette terre, je ne vous retrouve plus que dans mon cœur. O vous qui réuniſſiez toutes les perfections que la nature a répandues ſéparément ſur les mortels, comment n'avez vous vécu que l'eſpace de trente-huit ans. Il ne falloit que vous connoître, pour devenir vertueux.

Hélas ! mes deſirs égarés dans le vuide immenſe de l'abſence, me diſperſent comme une pouſſiere que le vent agite. Mon eſprit, mon cœur, mes oreilles, mes yeux, tout m'abuſe. Je crois vous entendre, je crois vous voir, & tout cela n'eſt que l'effet de ma douleur.

N'y a-t-il donc perſonne ſur la terre qui puiſſe m'enſeigner la route qui conduit juſqu'à vous ? J'oſe vous dire que vous êtes trop indifférente, ſi les morts ont quelque moyen de ſe communiquer aux vivans. Je vous regrette, je vous demande à toute la nature, je vous appelle de toutes

parts, & vous me laissez dans les plus terribles angoisses & dans le plus cruel oubli. Je ne vous prie point de m'apparoître d'une maniere sensible & corporelle. Ce ne fut jamais votre corps, qui fut l'objet de mon amour : mais je vous supplie de me communiquer une de ces pensées sublimes qui vous étoient si familieres ; de ces souvenirs qui naissent de l'ame, & qui sont l'expression du sentiment.

Mais hélas ! pourquoi tant me tourmenter : ai-je donc des siécles à vivre ? Quelques années, quelques mois & peut-être quelques jours ne vont-ils pas me réunir à vous ! Oui je vous reverrai ; mon cœur m'en assure, & le désir que j'ai d'imiter vos vertus, me fait espérer ce bonheur.



LETTRE CXXVIII.

Quand je me ferois fait un être imaginaire, composé de toutes les perfections dont une personne est capable, certainement il n'eût pas été si bien que vous. Je n'aurois pu me former une idées de toutes ces vertus si naïves & si délicates, de tous ces sentimens si magnanimes & si exquis qui remplissoient votre ame, & qui l'embellissoient.

Je tâche de trouver autant qu'il est possible quelques copies de ces vertus, afin de vous revoir en quelque sorte chez des personnes qui vivent. C'est ce qui m'attache à Mademoiselle de V.... que sa grandeur d'ame éleve au-dessus de tous les rangs. Oserois-vous dire, oui je vous le dirai, que sans me connoître que par mes écrits, elle m'a rendu des services, que des amis de trente ans ne rendroient pas; son cœur aussi subli-

me que son esprit, lui fait écrire des Lettres admirables, où l'on trouve toute l'énergie de l'éloquence & du sentiment.

Hélas que ne vivez vous encore, je vous la ferois connoître, & surement vous lui accorderiez toute votre amitié. L'on aime à se retrouver; mais je ne puis que lui montrer vos Lettres, & soupirer. Elle les lit, elle les dévore, & j'ai la satisfaction de voir, que sans vous avoir jamais apperçue, elle partage avec moi mon admiration & mes regrets. Vrai moyen de me la rendre encore plus chere, & de m'engager à cultiver sa correspondance plus que jamais.

On est souvent étonné de ce que peuvent se dire deux bons amis. Ah! qu'ils parlent de vous, & ils auront toute la vie de quoi parler. Pour moi je sais bien que je suis intarissable sur votre sujet, & que je voudrois que les arbres mêmes eussent des oreilles &

de la voix, pour les entretenir de vos vertus & de ma douleur.

Quelquefois il m'arrive, eh! pourquoi ne ferois-je pas cet aveu, de conter aux vallons & aux ruiſſeaux que vous futes & que vous n'êtes plus, & de leur confier mon chagrin. L'autre jour je murmurois ainſi mes regrets, & mon chien abboyoit. Oh! vous le dirai-je, il me ſembla qu'il entroit dans ma peine, & par reconnoiſſance je me mis à le careſſer. Voilà comme je fais entrer toute la Nature, dans les ſentimens que vous excitez en moi, & comme ma douleur paſſe dans tous les objets.

LETTRE CXXIX.

JE voudrois, illuſtre Morte, pouvoir vous rendre compte de tout ce qui m'eſt arrivé depuis que vous

n'exiſtez plus à mes yeux. Mais hélas ! qu'apprendriez vous ? Seroit-ce une nouveauté de vous dire qu'on me critique & qu'on me ſatyriſe. Hélas ! vous ſaviez que la calomnie eſt aujourd'hui le ſalaire des Auteurs qui défendent la vérité ; je le ſavois auſſi, & cela ne m'a point arrêté. J'ai toujours regardé comme une poltronerie, diſons mieux une lâcheté, la crainte de déplaire aux ennemis de la religion. Qu'ils raillent, qu'ils invectivent, qu'ils inventent ; voilà ce qui ne m'affecte nullement. Je n'en ſuis fâché que pour eux, car quel eſt l'honnête homme qui n'aimera pas mieux être calomnié, que Calomniateur. *D'ailleurs on eſt en bonne compagnie*, diſoit M. de Fenelon, *lorſqu'on ſe trouve dans la claſſe des gens perſécutés, puiſqu'il n'y a point eu d'homme célebre qui ne l'ait été.*

Il eſt juſte outre cela, qu'il y ait une compenſation entre les injures & les éloges.

On m'a tant & ſi ſouvent loué à tort & à travers, que je n'ai pas raiſon de me plaindre, lorſqu'on m'invective. On deviendroit vain & peut-être inſolent, ſi l'on ne recevoit que des complimens.

Quoi qu'il en ſoit je ſouhaite toutes les proſpérités poſſibles à ceux qui m'outragent, & je deſire de toute mon ame que cette Lettre leur parvienne pour qu'ils en ſoient convaincus. C'eſt un acte de généroſité qui ne coûte rien à mon cœur: il ne connut jamais le cruel plaiſir de haïr, non plus que le deſir de ſe venger.

LETTRE CXXX.

QUELQUEFOIS je m'afflige de ce que le public ne me connoît pas, comme vous me connoiſſiez, de ce qu'il ne lit pas au fond de mon ame combien je déteſte les diſputes, les

rapports, les tracasseries, en un mot tout ce qui fait l'aliment des sociétés.

Oh ! qu'on est heureux quand on ne s'occupe que de soi-même, quand on s'éleve au-dessus des haines & des cabales, & qu'on ne tient qu'à la vérité. Cependant c'est le siécle des proneurs, & il faut s'en procurer, si l'on veut être à la mode & devenir un homme important. Mais heureusement je n'ambitionnai jamais cet honneur ; les douceurs de l'amitié me tiennent lieu de tout le suffrage d'un ami dont je connois la raison ; & la vertu me paroît préférable aux éloges du monde entier. Hélas! quelle satisfaction au dedans de moi-même, lorsque vous m'aviez approuvé !



LETTRE CXXXI.

QUELQUEFOIS je me laisse aller sur une chaise ; & l'image que je me fais de votre personne & de vos vertus, m'occupe avec tant de force, que je perds la suite des heures & que j'oublie les plus pressans besoins.

C'est ce qui m'arriva mercredi dernier dans un bois ravissant, où je croyois savourer la fraicheur avant de la sentir ; & où la lumiere adoucie par l'épaisseur des feuillages n'offroit à ma vue qu'une espèce de crépuscule mille fois préférable à tout l'éclat du soleil. Je laissai échapper le moment du dîner, & je m'imaginai qu'il n'étoit que midi, lorsque ma montre m'apprit qu'on étoit à six heures du soir. L'idée de votre présence m'avoit ainsi trompé. Heureuse méprise !

L'amitié a mille moyens d'intéresser & de chasser l'ennui. Le jour le

plus long ne paroît qu'une minute quand on eſt avec une perſonne qu'on eſtime & qu'on aime. Les amans ſe laſſent bientôt les uns des autres, mais les amis ſe revoient toujours avec un nouveau plaiſir, & cela vient de ce que l'ame qui eſt le centre de leur union ne peut abſolument s'épuiſer. Souvent je renvoyai le ſommeil au lendemain pour diſcourir avec M. C..... mon ami ſur les merveilles du firmament, & pour me promener à travers ces ombres incertaines qu'on apperçoit au clair de la lune ; il n'y avoit alors que des arbres & des zéphirs témoins de notre exiſtence & de nos entretiens : & cette nuit qu'on trouve ſi lugubre lorſqu'on eſt ſeul, me paroiſſoit mille fois plus agréable que le jour même.



LETTRE CXXXII.

JE ne ſuis point étonné, illuſtre Morte, qu'on ait cru voir des fantômes & des *Revenants*. L'imagination repréſente tout ce qu'on veut appercevoir. Lorſqu'on aime fortement, on ſe fait une image de la perſonne qu'on regrette, ou qu'on attend, & l'on prend pour elle une lueur, une ombre, un arbre, enfin tous les objets. Mais hélas ! qu'il en coûte cher à l'ame lorſqu'elle vient à reconnoître ſon illuſion. Il lui ſemble alors qu'elle eſt ſeule ſur la terre & qu'elle n'a plus de conſolations à eſpérer.

C'eſt ce qui m'arrive à votre égard. Mon ame continuellement emportée par des deſirs ſuperflus ſe répand dans des eſpaces qui n'exiſtent pas, & c'eſt là que je prétens vous appercevoir. Il eſt étonnant comme mon eſprit voyage : il voudroit, pour ne pas vous manquer, ſe trouver en tous

les lieux en même tems : & s'il se repose, ce n'est que pour se coller sur vos Lettres ou pour se fixer sur votre tombeau, hélas ! hélas !

Vous disiez avec raison, Ombre chérie, *qu'il est des amitiés sympathiques qui lient des personnes sans qu'elles sachent pourquoi.* Quand je vous vis pour la premiere fois, j'éprouvai ce charme puissant qu'on ne peut définir. Je ne vous connoissois point encore, & je sentois un repos, une aise, un plaisir, dont la cause m'étoit absolument cachée ; de sorte que si l'on m'eût demandé pourquoi j'étois si content de vous voir, je n'aurois pu dire autre chose, sinon *que c'est elle & que c'est moi.*

J'arrive d'une Chartreuse où la société d'un autre moi-même m'a conduit. Nous y avons demeuré trois jours : & là dans le sein de la retraite nous avons contemplé des hommes dont le monde n'est pas digne, & dont la conversation nous a ravis. J'ai

retrouvé là votre maniere de penſer, & je n'ai pu m'empêcher de le dire, en vous faiſant connoître à ces vertueux ſolitaires pour qui vous êtes maintenant un ſujet d'admiration & de regrets.

LETTRE CXXXIII.

JE lis actuellement un ouvrage Anglois qui a pour titre *les nuits d'Young*; & cet ouvrage dans la circonſtance où je me trouve eſt préciſément le ſeul qui me convienne. L'ame de l'auteur errante au milieu des tombeaux, & remplie des images de la mort, me communique toutes ces idées lugubres, & il ſemble que nous ne faiſons plus qu'une ſeule & même perſonne, pour gémir ſur votre ſéparation.

Jean-Jacques Rouſſeau malgré toute ſon énergie, n'eſt qu'un écolier en comparaiſon d'*Young*. Oh! comme vous auriez dévoré ſes écrits. Il ſe ſou-

tient dans le plus grand ſublime, ſans ſe répéter & ſans jamais tomber. Mais ſi l'on ne s'arrête en le liſant, on ſe trouve accablé ſous la multitude des beautés qu'il préſente. Ce ſont les ſalles du Vatican, où l'œil ſe laſſe à force de contempler les magnifiques tableaux des Raphaël & des Michel-Ange.

Qu'on ne me parle plus de *Milton*, & qu'on me laiſſe le reſte de mes jours avec *Young*, & avec le ſouvenir de vos vertus. Cela ſera plus immenſe à mes yeux que toutes les bibliotheques du monde, & la ſeule choſe, illuſtre Morte, capable d'occuper mon eſprit & mon cœur.

FIN.



LETTRES DE MADAME *****,

copiées sur l'Original.

JE ſuis enchantée de Mallebranche ; & quoique dans ſes entretiens il ne faſſe que répéter ce qu'il a dit dans ſes Méditations, ce ſont des redites qui ont tout l'agrément de la nouveauté. Cependant il s'explique un peu plus amplement ſur l'étendue intelligible. Oh ! le grand homme ! combien j'aurois deſiré le connoître, aux riſques d'avoir cent ans révolus.

La mort du grand Seigneur pourroit cauſer quelque changement en Europe. On dit qu'il étoit né d'une mere Chretienne. Ce qu'il y a de très certain, c'eſt qu'il fut très vertueux, & que je me repais de l'eſpoir qu'il

aura desiré le baptême en mourant. Rien ne m'afflige tant que l'idée des damnés. Je cherche toujours des raisons pour sauver tout le monde; mais sans m'écarter des principes du christianisme.

J'attends impatiemment le plaisir de votre conversation : vous le savez, & cela me suffit pour me persuader que je vous verrai.

LETTRE II.

JE vous ai dit, Monsieur, que je voulois de vos billets amers, & conséquemment vous pourrez me faire des reproches sans crainte de me fâcher. Je laisse aux petites maîtresse & aux amantes les doucereuses pensées, & les bénignes expressions. La véritable amitié parle librement.

Plaignez moi, je vous prie, pour toute la journée, car je me vois contrainte de sortir, & de faire ce qu'on

appelle des viſites. Mais demain, nous nous en dédommagerons, en jaſant tout à notre aiſe ſur la métaphyſique, & ſur les Métaphyſiciens.

Prenez bien garde que cette Lettre n'aille tranſpirer, j'aurois contre moi toutes les amies de la mode & du jeu, & l'on ne manqueroit pas de me ranger dans la claſſe des femmes romaneſques. Voilà comme notre pauvre ſexe eſt la duppe du monde & des chiffons. On excite la pitié, lorſqu'on s'occupe ſérieuſement.

LETTRE III.

JE lis Locke, j'ai lu Mallebranche, &, ſi j'oſois vous l'avouer, je vous dirois que je ſuis preſqu'indéciſe pour l'un ou l'autre de ces deux grands Philoſophes; mais en vous priant de croire que je ne ſaurois être un moment indéterminée ſur le choix que j'ai fait d'être à jamais votre amie.

LETTRE IV.

LA part que je prens à votre ſanté, mon très cher Monſieur, m'engage à vous envoyer mon Médecin. Il n'a ni la médecine à la mode, ni la rhétorique du tems, mais il découvre les maladies, & il les guérit. Ainſi je ne doute pas qu'il ne réponde à la haute idée que vous vous en êtes formée.

Ne profanez plus le nom de Philoſophe, en me le donnant. Mon ame eſt trop ſenſible & trop foible pour mériter un titre auſſi diſtingué.

Votre commiſſionnaire ne m'a point réveillée. Depuis ſix heures je jouis de la lumiere du ſoleil, mais quand mes paupieres euſſent été fermées, pourroient-elle s'ouvrir pour un plaiſir plus agréable que celui de lire une de vos Lettres?

Vous m'apprenez à mon grand regret que je ſuis excluſe du nombre de vos amis, car après avoir dit *dans les caractères de l'amitié*, qu'on doit

travailler à corriger les défauts de son ami, vous me prodiguez des éloges, quoique j'aie mille imperfections. Ce qu'il y a de sûr c'est que vous ne réussirez point à me rendre vaine. Je me lis plus que tous les ouvrages de ma bibliothéque, & par-là je connois tout ce que je vaux. Adieu, je suis obligée de sortir. Ce malheureux monde vient toujours se placer entre mes amis & moi, & c'est assurément le plus mauvais tour qu'il puisse me jouer. Mais il viendra un tems où je saurai m'en délivrer ; j'aime mille fois mieux être appellée misantrope & même sauvage, que de perdre ma liberté.

LETTRE V.

Vous m'avez promis de venir aujourd'hui, & depuis hier au soir je me repais de ce doux plaisir. Je suis Philosophe tant qu'il vous plaira :

mais ſouvenez-vous que je ſuis femme lorſque j'attends.

Je penſe toujours que l'amour propre eſt le principe de la médiſance. On s'imagine ſe relever en abaiſſant les autres. C'eſt ſans doute ce qui aura engagé certaines perſonnes à qui je veux tout le bien poſſible, à parler mal de moi. J'étois aſſez préſomptueuſe pour croire que ma prudence me mettroit à l'abri des mauvaiſes langues, & qu'un Couvent où je réſide, devoit être une ſauve-garde contre la malignité! Mais qui peut arrêter la calomnie. A quelque choſe malheur eſt bon. Cela m'apprend plus que jamais à rejetter comme des impoſtures, tout ce qui ſe débite ſur le compte du prochain. Qu'il y auroit peu de Médiſans, ſi on les obligeoit de prouver! On parle toujours ſans avoir vu; & ce ſont toujours les apparences les plus trompeuſes qui font la baſe de tous les rapports & de toutes les hiſtoires.

Je ne puis penser qu'en frémissant à votre cruel départ. Adieu la métaphysique ; adieu nos conversations. Je prévois toutes les peines que votre privation me coutera. Le bonheur de ce monde n'est qu'une lueur fugitive. Mes pensées me sembloient être un trésor, parceque vous vouliez bien les recueillir. Que vont-elles dévenir désormais ! il faudra qu'elles traversent des Royaumes entiers pour aller vous trouver, & quand est-ce qu'elles vous parviendront. Oh ! tout cela me désole. Eh ! pourquoi la Providence n'attache t'elle pas dans un même lieu les personnes qui voudroient toujours se voir. Ne me dérobez pas au moins le jour que vous partirez.



LETTRE VI.

VOUS ririez trop de voir toutes mes femmes de Chambre en colere contre la métaphysique. Elles disent que c'est une magie qui vient du diable, & qui me tuera : & cela vient de ce que je passe une partie des nuits à lire notre divin Mallebranche, & à me remplir de ses sublimes idées. Elles sont capables d'engager le Chapelain du Couvent à faire un exorcisme & il faut avouer qu'il est homme à avoir peur d'une métaphysicienne, comme le peuple a peur des sorciers & des loups garoux. Peut-être arrivera-t-il de là, qu'on fera le signe de la croix, lorsqu'on vous verra ; car on n'ignore point ici que vons m'entretenez dans le Mallebranchisme, nom épouvantable pour des individus qui ne savent rien.

Si jamais vous vous avisez de me dédier un livre comme vous me le

marquez, je publierai partout que la tête vous a tourné. Quand je ne ſerai plus, faites mon oraiſon funébre auſſi longue qu'il vous plaira: alors je n'en verrai rien, & tout vous ſera permis. Une femmelette telle que moi ignorante & ignorée, la belle décoration pour un livre philoſophique ! le beau début pour des Lecteurs !

On vient me tirer par les cheveux, & il faut malgré moi que je vous quitte. Il s'agit d'une friſure indiſpenſable pour paroître à la Cour, où je dois me rendre à cinq heures du ſoir. C'eſt ſans doute l'antipode de la métaphyſique; mais vous ſavez que la vie des humains, comme diſent les Italiens, ſe réduit à un peu de bien, & un peu de mal. *Un poco di bene, un poco di malo.*



LETTRE VII.

UN rendez-vous de ma part n'eſt-il pas ſingulier ? cependant je vous en donne un pour demain à ſix heures du ſoir, chez ma bonne amie la Staroſtine * * * * * *. Elle veut nous avoir tous les deux, & cela pour lui dire ſi ſes petits chiens, qu'elle aime autant qu'elle même, ſont réellement des automates ou des diablotins. Grande queſtion à réſoudre, & bien délicate à traiter, ſi l'on ne veut pas donner un démenti aux Deſcartes & aux Bougeant. Pour moi, qui ai pris mon parti en qualité d'admiratrice de tous les chiens paſſés, préſens & futurs, je leur donnerai tout ſimplement une petite ame ; & là deſſus vous vous arrangerez comme il vous plaira. J'aurai pour moi l'expérience, & vous n'aurez que des raiſons de convenance & des demi probabilités.

La Staroſtine terminera la diſpute par un ſouper. Son eſprit naturel me

plaît mille fois plus que tous les livres du monde. Oh! que je me trouverai bien là. Sa maison me paroîtra plus grande que l'Univers ; & je m'imaginerai qu'il n'y a de félicité sur la terre , que pour nous trois. Vous savez que les Dieux aiment de préférence le nombre impair. *Numero Deus impare gaudet.*

LETTRE VIII.

EH bien, Monsieur, je vous prends au mot , & veux mettre à l'épreuve votre sincérité. Sans être en Laponie ni au Mont-Caucase, je vous donnerai le caffé dans ce parloir affreux & glacial où vous me vites la premiere fois ; & j'ose vous dire que tout incommode qu'il est , je le trouverai charmant si-tôt que vous y serez.

Je compte beaucoup sur la métaphysique, car comme elle fait abstraction de la matiere , & qu'elle ne s'oc-

cupe que des esprits, elle nous empêchera de sentir le froid. Ma petite Naine m'a beauconp fait rire, n'ayant entendu dans notre derniere conversation qui fut en Italien, que le mot *Cosa* qui en Polonois veut dire Chevre ; elle s'est imaginée que nous avions employé une heure & demie à ne parler que chevres. Il m'a fallu lui apprendre que *Cosa* en Italien vouloit dire *chose*, & elle a été fort étonnée de l'équivoque.

LETTRE IX.

Je vais être toute la journée le Juif-errant : j'ai trente visites à faire. Encore si nous pouvions nous rencontrer quelque part, on se diroit à voix basse deux mots de la métaphysique, & cela me dédommageroit de tous les insipides propos dont le monde accable ceux qui le visitent.

Je m'attens à n'entendre parler

que de rubans & de chiffons ; à n'ouir que des médisances & des indiscrétions, à ne trouver que des critiques & des suffisans, que des petites maîtresses & des étourdis, que des prudes atrabilaires, & des pédans. La belle collection ! cela mérite-t il donc que je m'arrache à mes livres, à ma solitude, enfin à vous même. Ah ! quel tyran que la mode! Eh ! pourquoi être l'esclave du qu'en dira-t-on ?

A demain mon Couvent, notre rendez-vous, nos entretiens : nous respirerons. Bon Dieu ! je ne suis heureuse que lorsque je me trouve avec mes amis, que lorsque je pense à eux. J'entends le bruit du carrosse, c'est-à-dire qu'il faut que je parte, & que je vous quitte avec la rage dans l'ame de ne pouvoir vous écrire plus longuement.



LETTRE X.

IL eſt donc venu cet heureux jour, où ſans viſites, ſans importuns, nous n'aurons que nos deux ames, pour toute ſociété. Que la mienne aura de choſes à vous dire? elle voudroit toujours vous parler. Cela eſt ſi vrai, que ſouvent, ſans vous voir, je converſe avec vous. L'amitié eſt ingénieuſe à ſe procurer des plaiſirs, & il faut avouer qu'il n'y a que ceux qu'elle donne qu'on puiſſe appeller réels. C'eſt à tort que vous me mettez au nombre des grands, je n'ai abſolument rien qui leur reſſemble. Je ne ſuis ni vaine, ni capricieuſe, & j'aime beaucoup à obliger; d'ailleurs je ne retire point mon amitié ſur des rapports, & je ſuis en garde contre tout ce qui s'appelle prévention, de ſorte que ſi la fortune a cru m'égaler aux grands, elle s'eſt abſolument trompée. Je n'ai réellement que des vertus roturieres, tenant ma parole exacte-

ment, ne changeant jamais à l'égard de mes amis, ne déſirant des richeſſes que pour les partager avec ceux qui n'en ont pas. Cela eſt bien bourgeois, mais que voulez-vous, je ſuis comme cela, & je ne me refondrai pas.

A deux, trois, quatre, cinq heures au plus tard je vous attends; mais je ne ferai point comme la Palatine de **** qui met ſon eſprit en gala, lorſqu'elle eſpere une ſavante compagnie, vous me trouverez toujours ſimple, & toujours votre meilleure amie.

LETTRE XI.

JE ne puis profiter aujourd'hui de l'ineſtimable plaiſir de vous voir chez-moi : mais vous m'en dédommagerez en vous trouvant chez mon neveu à quatre heures, chez la Caſtellane de ***** à cinq. M. de . . . cet excel-

lent garçon vous donnera ſon carroſſe ſi-tôt que vous le ferez avertir. Cela eſt convenu. Point d'excuſes, point de délais. Ma volonté eſt que vous veniez dans ces deux maiſons. On n'y parlera d'autre choſes que de la pluie & du beau tems, & d'autant mieux qu'il n'y a aujourd'hui ni eau, ni ſoleil.

Je viens de faire donner la liberté à mes oiſeaux. Je me ſuis apperçue qu'ils s'ennuyoient avec moi, & je n'aime pas à gêner perſonne. S'ils ont une ame, ils ſeront reconnoiſſans ; s'ils n'en ont point, ils reſſembleront à bien des hommes.

Je vous envoie un livre amuſant, pour être votre compagnon de voyage, car hélas ! vous allez bien-tôt partir. Le moment approche, où je ne pourrai plus vous remplacer que par le ſouvenir.

LETTRE XII.

S re laquais me tient parole, vous ne verrez cette Lettre qu'à votre premier gîte. C'eſt enfin pour vous dire adieu, & pour vous ſouhaiter le plus heureux voyage. Mon ame eſt vraiement conſternée de notre ſéparation. Qu'on traite cette ſenſibilité de foibleſſe, tant qu'on voudra, pour moi je ne l'enviſage pas ſous cet aſpect. Hélas! je perds en vous quittant un ami dont les entretiens faiſoient tout mon bonheur.

Si un attachement purement humain étoit la ſource de ma douleur, oui, je le dis, j'etoufferois ma triſteſſe au dedans de moi-même, je n'oſerois vous en parler; mais c'eſt votre ame que je regrette, c'eſt votre caractere, c'eſt votre eſprit, c'eſt votre nobleſſe dans la maniere de gouverner l'amitié.

J'eſpere vous revoir, il eſt vrai; mais dans quelle année, mais quel jour? & peut être même cette entre-

vue n'aura-t elle jamais lieu. Que d'évenemens dans le cours de la vie !

Adieu donc, vertueux ami. Je ne puis rien vous dire de plus, mon courage m'abandonne ; & d'ailleurs je ne vois plus le papier ſur lequel je vous écris. Que Dieu vous conduiſe, & vous ramene ici !

LETTRE XIII.

OH ! je m'attendois bien que vous m'écririez dès le premier jour de votre départ. Je vous avoue que j'avois beſoin de cette conſolation. Je cherchois partout des moyens de me diſtraire, & rien ne m'intereſſoit. Ce n'eſt plus lui, diſois-je en moi-même à la vue de tout ce que j'appercevois. On vint me demander au parloir, & je n'eus pas la force d'y deſcendre. Je ne voulus être qu'avec ma douleur. Je me flatte que vous l'adoucirez

par vos Lettres. Ce ne ſera qu'un papier il eſt vrai, mais il ſera l'expreſſion de votre ame, & je le regarderai comme un voîle tranſparent. Je ſais un gré infini à la Jeuneſſe de ſa diſcrétion. Remerciez le de ma part. Les domeſtiques de mes amis, & ſurtout lorſqu'il ont de la vertu, me ſont précieux.

Je vous conjure par tout ce qu'il y a de plus ſacré, de ménager votre ſanté, juſqu'à ce que vous arriviez aux Eaux d'Aix-la-Chapelle. Les amis ont droit ſur la ſanté les uns des autres, & vous n'êtes plus maître d'être malade qu'avec ma permiſſion.

Vous m'accablez par les remercimens que vous me faites des pâtes d'orange, & du chocolat, que la Jeuneſſe vous a remis. Eh! qu'eſt-ce que cela aux yeux d'une amie, qui voudroit avoir des tréſors à vous offrir.

Je prends toutes les lunettes de l'ame pour vous appercevoir dans tous

les lieux que vous allez parcourir ; & je galoppe tant que je puis avec le secours de la métaphysique, pour pouvoir vous atteindre, & converser idéament avec vous.

Ne manquez pas de voir à Cracovie le Prince, Evêque, Monseigneur *Zaluski*; c'est un Prélat rempli de connoissances, ami de tous les livres, & de tous les étrangers, & dont le mérite honore autant le siécle que la Nation. Sa conversation vous charmera. Il n'a ni les petitesses des grands, ni la morgue des hommes constitués en dignité.

Adieu : rappellez-vous que je vis sur votre derniere Lettre, & que je suis d'une grande vie, lorsqu'il s'agit de dévorer vos écrits.



LETTRE XIV.

J'ai reçu votre derniere comme si elle m'étoit venue du Ciel. Ce que vous y dites de la communication des pensées, m'éleve à cent pieds de terre. Les larmes que vous avez répandues au moment de votre départ honorent notre amitié, & je puis vous assurer que les miennes couloient alors avec profusion. Ce sont là de ces choses dont le bon cœur s'accomode au mieux. Il n'y a que les ames de bronze qui ne connoissent point ce plaisir.

Je ne me rappellois pas que l'Evêque étoit de vos amis : vous êtes fait pour en avoir par-tout. Vous direz que nous sommes convenus de nous louer réciproquement, mais je ne puis tenir contre la vérité.

Ma sortie contre la frivolité Françoise, ne vient certainement pas d'aucune aversion pour les François.

Il y a longtems que je ſuis l'amie du genre humain, & que je loge toutes les Nations dans mon cœur, ſans cependant que vous ſoyez confondu dans la foule. Mon ame a pluſieurs céllules où chacun tient ſon rang ſelon ſon mérite, ou ſelon ma maniere de penſer, car dans ce monde tout eſt relatif.

Ce qu'il y a de sûr, c'eſt que ſi les François avoient moins donné dans le frivole, les mœurs, les coutumes, la religion même s'en trouveroient beaucoup mieux. On imite facilement un peuple qu'on ſait être le plus agréable & le plus ſémillant. Toutes les Villes ſont maintenant un échantillon de Paris. Des mots vuides de ſens, des airs ridicules, des parures extravagantes, des lectures folles, des mariages diſparates, des dépenſes énormes, des impiétés ſur tous les tons, des débauches de toute eſpece, voilà ce qu'on doit à la Capitale de l'Europe.

LETTRE XV.

ME voilà enfin arrachée à mon couvent. L'humidité m'en a chassée, & j'habite mon nouveau palais où l'on m'étouffe à force de me visiter, & où le monde me berceroit comme un enfant au maillot si je me laissois gouverner ; mais toujours mon amour pour la solitude subsistera, & toujours vos précieuses Lettres & mes livres chéris feront toute ma compagnie. On m'appellera misanthrope ; mais qu'importe : il y a longtems qu'on me donne ce nom. On me traitera de romanesque, & tout cela me réjouira pourvu que je vive à ma façon.

Cependant souvenez-vous que ma taciturnité n'est que pour le monde, & que pour mes amis, je suis la gaieté même. Vous n'avez pas oublié combien j'aime à rire, surtout après que la morale & la métaphysique ont eu quatre où cinq heures de mon tems.

C'eſt alors que je me déride, & que je m'amuſe de tout.

Si j'avois ſçu plutôt que la maiſon où je me trouve maintenant, fût par le plus grand haſard votre pied-à-terre lorſque vous arrivates à Varſovie, j'aurois fait ma bibliothéque de la chambre que vous occupâtes. C'étoit en conſerver le ſouvenir de la maniere qui convenoit le mieux.

Je ſuis toujours environnée de chiens, telle que vous m'avez vue. C'eſt un petit monde que je préfere à la plûpart des ſociétés. J'aime beaucoup mieux entendre japper, que d'ouir des médiſances & des rapports.

LETTRE XVI.

AH! mon bon ami, vous voulez donc vous précipiter, en vous jettant, au milieu d'un froid ſi rigoureux, à

travers les montagnes & les neiges de la Hongrie. Suspendez encore votre voyage pendant quelques semaines, rien ne vous presse, & l'Evêque de Cracovie qui vaut lui seul un monde entier par ses connoissances & par ses talens, ne vous permettra pas de vous ennuyer; il vous promenera dans tous les pays du monde sans quitter son feu, & c'est la seule maniere de voyager qui soit agréable pendant l'hyver.

Je soupai hier chez ma chere Starostine, qui n'a point d'autre existence que la mienne, tant nous sommes réellement unies : mais vous n'y étiez pas. Notre cœur en souffroit, notre esprit étoit mal à l'aise, nos yeux vous cherchoient & il n'y avoit que notre imagination qui nous servit bien. Elle nous rappella toutes nos entrevues, tous nos entretiens, toutes nos promenades, toutes nos confidences, & cela fit un tout qui vous représenta.

En vérité l'abſence eſt une eſpèce de mort, & je ne puis m'y accoutumer.

De retour chez-moi, je pris l'eſprit des Loix, & ne pus m'en arracher, de ſorte que ſept heures du matin m'ont attrapée avec ce livre à la main. Il n'y a ni ſommeil, ni nuit lorſqu'on eſt avec Monteſquieu.

Cependanr il a fallu me coucher, Madame Nature ne s'accommodant nullement de ces excès. J'ai repoſé juſqu'à midi, & je vous écris de mon lit, voulant que ma journée ſoit encore plus agréable que ma nuit.

On m'apprend la mort de Réaumur, & j'en ſuis pénétré. L'application qu'il donnoit à l'étude des inſectes, me le rendoit très cher. J'aime les ſcrutateurs de la Nature, & ſurtout ceux qui cherchent à deviner l'inſtinct des bêtes, & à les faire valoir.

Ne manquez pas de viſiter les ſalines de Cracovie. C'eſt un monument digne de l'attention des Voya-

geurs. Ne me laiſſez pas ſans lettres. Vous connoiſſez le plaiſir qu'elles me font. Adieu je ſuis plus à vous qu'à moi-même.

LETTRE XVII.

NE me parlez jamais des ſervices que je puis rendre, & aſſurez-vous bien, que malgré ma répugnance pour les ſaignées, je me ferois tout à l'heure ouvrir la veine, ſi je pouvois effacer avec mon ſang les bienfaits qu'on m'attribue. Rien ne me déſole comme d'entendre parler de reconnoiſſance. Je ne cherche qu'à me ſatisfaire lorſque j'oblige, & ainſi je me paye moi-même de mes propres mains.



LETTRE. XVIII

L'ANNÉE 1757 expire. Je ne puis qu'en être fortement affligée. Elle me fut trop favorable pour ne pas la regretter. C'eſt pendant ſon cours que je vous connus, & que nous nous liâmes de la plus plus étroite union. Il y avoit du tems que je déſirois cet avantage ; comme l'occaſion de métaphyſiquer à mon aiſe, & de ſavourer une amitié dégagée de tous les ſens. Je voulois converſer avec un philoſophe qui converſe ſi bien avec lui-même, & devenir l'amie de celui qui écrivoit ſi parfaitement ſur l'amitié. Mes ſouhaits ont été exaucés ; le Ciel ſoit béni, mais l'année 1758, qui commence, ne me ravira-t-elle point mon bonheur.

Je crains en effet, Monſieur, que venant à vous répandre dans diverſes contrées, vous ne trouviez des perſonnes qui vous faſſent oublier la

recluse de Varsovie. Comme je ne suis spirituelle, & remplie de bonnes qualités que dans votre imagination, vous vous lasserez d'imaginer, & je ne serai plus rien à vos yeux.

Jouissez de tous les plaisirs que la tranquillité d'une conscience pure fait goûter. Une ame vertueuse ne desire que des biens impérissables. Elle met les richesses, & les honneurs au rang des frivolités. Je n'oserois adresser à tout autre de pareils souhaits, ou j'aurois le courage de braver la mode & le préjugé.

Je n'ai point de nouvelles à vous mander. La rapidité des conquêtes du Roi de Prusse, qui a repris Breslaw, n'étonne point, lorsqu'on le connoît. Il efface César dans mon esprit. Adieu. Je ne cesse d'être la meilleure de vos amies, & la plus ardente à former des vœux pour votre conservation. Payez moi de la même monnoye, je vous en supplie.

LETTRE XIX.

Je suis charmée d'apprendre que vous avez défilé au milieu des Prussiens, sans être fait prisonnier, & que le Général Fouquet vous a reçu avec distinction. Il n'y a jamais rien à craindre de la part d'une troupe bien disciplinée, & d'ailleurs le passeport de M. Benoît, que vous eutes la précaution de prendre à Varsovie, vous mettoit à l'abri de tout danger.

Ce n'est pas un petit avantage que celui d'avoir vu une partie des armées Prussiennes : cela fait époque, & le souvenir que vous en aurez durera autant que votre vie.

Si vous saviez comme mon ame vous cherche depuis que vous êtes absent, vous connoîtriez que je ne suis pas tout à fait tranquille. Cependant l'amitié ne ressemblant en rien à l'amour, je tâche de prendre mon parti ; & pour cet effet je lis & relis vos Lettres avec la grande assiduité.

Ma

Ma petite Staroſtine, ma bonne amie veut abſolument me perſuader que la métaphyſique dont je fais uſage, doit vous rendre moins abſent à mon eſprit : & elle y réuſſit. Je ſens qu'elle dit vrai, & que les métaphyſiciens ont réellement le ſecret de ſe voir, quoiqu'à des diſtances très éloignées. L'ame embraſſe tous les pays, quand elle ſait uſer de ſes facultés.

LETTRE XX.

VOUS voilà donc à Vienne en Autriche, cette Ville où regne une Philoſophe, l'honneur de mon Sexe, & la gloire de l'humanité. Donnez-vous le plaiſir de l'admirer tout à votre aiſe. Ses vertus ne redoutent point le grand jour. Vous verrez une majeſté communicative qui reçoit les étrangers avec la plus grande bonté, & qui ſans rien perdre de ce qu'elle

eſt, leur fait oublier la diſtance du Souverain au Sujet. Eliſabeth auroit une place moins honorable dans nos hiſtoires, ſi Marie-Thérese eut vécu de ſon tems. Je dirai le *Nunc dimittis*, ſi jamais je puis la voir.

Souvenez-vous de notre Jean Sobieski qui délivra Vienne, en parcourant cette Ville qu'on dit être aſſez gothique, & ſoyez bien convaincu que je m'y promene avec vous. C'eſt peut-être cruel pour mes amis, mais je ne les quitte plus dès qu'une fois je leur ai donné ma confiance. Il faut que je me trouve partout où ils ſont. Il n'y a ni poſte, ni navire qui galoppe comme mon imagination.

On m'apporte une de vos Lettres.

. . . .

Je viens de m'en remplir, & je me trouve beaucoup plus ſavante. Vos réflexions ſur la Sileſie, & ſur la Moravie, ne pouvoient être faites que par vous. Je revois ce malheureux traineau qui vous a précipité dans la

neige, & j'enrage de ne pouvoir le brûler. Mais ne nous plaignons pas, puisque vous en avez été quitte pour la peur. Je me représente Lajeunesse. Oh! comme il aura fremi, & comme il se sera remué pour vous tirer de la fosse où votre marche trop rapide vous avoit enseveli.

Je vous dirai que je revois Neuwton; c'est une ancienne connoissance que je ne veux point négliger. Elle me donnera des ridicules tant qu'on voudra; j'aime mieux passer pour extraordinaire, que d'être ignorante. Au moins faut-il connoître ce monde avant de le quitter.

J'eus hier la visite du Seigneur Zapata. Il ne m'entretint que des fables de la nécromancie. Je me croyois une sorciere quand je le quittai. Ses originalités m'amusent, pourvu qu'elles ne prennent rien sur les heures que je me suis réservées. Il n'y avoit que vous qui aviez droit d'en disposer. Alors mon tems étoit entre vos mains,

& il ne pouvoit être mieux placé.

Je vous souhaite une parfaite santé & je vous laisse au milieu des Autrichiens qui seroient mille fois plus respectables, s'ils étoient moins hauts. La hauteur ne sied qu'aux montagnes & aux clochers.

LETTRE XXI.

Vous me faites voyager *in Petto*, car je vous avoue que mon cœur trotte avec vous sur les bords du Rhin. On peut bien dire de ce Fleuve qu'il roule avec ses eaux des casques & des boucliers. Que de guerriers submergés, depuis qu'on a la fureur de se tuer.

Examinez bien la rue des Prêtres, (c'est ainsi que j'appelle le territoire des Electeurs Ecclésiastiques) vous la trouverez surement plus belle, & plus longue que votre rue de Saint-Honoré, dont on ne cesse de parler.

Ah ! ſi mon ſexe n'avoit point été deſtiné à la captivité , j'aurois vu les quatre parties du monde : les voyages ſont le meilleur livre que je connoiſſe pour embellir la mémoire , & pour orner l'eſprit. Rien n'étonne lorſqu'on a voyagé , & l'on a l'Univers entier pour Patrie.

Mais il faut que je me contente de mon optique , & de mon imagination. Par ce moyen il n'en coute rien à ma bourſe , & je me repréſente les choſes à-peu-près telles qu'elles ſont.

LETTRE XXII.

AH ! mon cher ami , j'ai penſé perdre la vie de la douleur que m'a cauſée la plus triſte des avantures. Un quiproquo m'a preſqu'enlevée dans un inſtant ma premiere femme de Chambre. Elle avala il y a deux jours une bouteille d'encre , au lieu d'une médecine qu'on lui avoit préparée , &

pendant plus de ſix heures de ſuite elle vomit des morceaux de drap mortuaire qui faiſoient horreur à voir. Enfin après ce lugubre ſpectacle & des convulſions qui tordoient ſes membres, la ſérénité revint, & la mort que j'avois vue dans tout ſon appareil, s'en alla.

Mon cœur me rend la plus malheureuſe créature de l'Univers. Je me crois née pour pleurer tous les malades & tous les morts, & pour participer à toutes les infortunes qui arrivent.

Mais revenons à vous. Bon Dieu! que je crains que ces eaux que vous allezprendre, ne vous ſoient plus nuiſibles que profitables! Souvenez-vous, d'après ce qu'a dit Boheraave, qu'on ne prend point les eaux impunément. Surtout moderez votre amour pour le travail. Je n'aime point qu'on compoſe, pendant qu'on voyage, mais ſans doute vous n'êtes pas le maître de vous arrêter. On éprouve

des tourmens de génie lorſqu'on eſt auteur, & l'on n'a de repos que lorſqu'on produit quelque penſée. Je m'épuiſerois à vous écrire ſi je n'écoutois que mon cœur : mais il ne faut pas vous accabler de mes lettres : vous en avez déjà beaucoup plus qu'il ne vous en faut, pour vous prouver que la plume d'une femme eſt auſſi babillarde que ſa langue. Quoi qu'il en ſoit, je me tairai quand vous voudrez, ſans néanmoins impoſer ſilence à mon cœur ; car celui-la doit toujours diſcourir avec vous, c'eſt une convention faite entre lui & moi, & dont je ne me départirai jamais. Adieu.

LETTRE XXIII.

PUISQUE les eaux vous font bien, je les mettrai au-deſſus des vins de Tokai, & par reconnoiſſance, je les conſeillerai à tous ceux qui auront des oppreſſions d'eſtomac. Aſſurément

elles auroient eu grand tort de vous faire mal, car vous ne travaillez à recouvrer la ſanté que pour être utile au Public.

Notre Pologne devient un Fauxbourg de Paris par le faſte, & les modes qu'on y voit briller. Mais je crains que nous n'en payons l'intérêt, & qu'après avoir été élégans, nous ne devenions fourbes & glorieux. Rien ne m'affligeroit plus que la perte de la ſimplicité & de la bonne foi. On a tout perdu, quand on eſt vain & faux.

J'ai ſuivi votre conſeil ; j'ai lié ſociété avec Montagne, & je m'accommode très-bien de ſa compagnie. Il ne dit pas toujours vrai, mais il n'a pas deſſein de tromper. Il rend les choſes comme il les penſe. Cet auteur vraiment original a beaucoup enrichi *Jean-Jacques Rouſſeau.*

Ma bibliothéque Italienne eſt toujours ma bonne amie, & ſouvent je lui donne la préférence ſur la Fran-

çoiſe. Ce ſont deux ſources où je puiſe tout mon ſavoir, & il faut avouer, ſi l'on excepte les Auteurs Latins que je ne néglige pas abſolument, que ce ſont les meilleures ſources. Les Anglois creuſent trop, & les Allemands compilent trop, pour me plaire. J'aime que l'eſprit ſe mêle avec le bon ſens, & le génie avec l'aménité, dans les ouvrages que j'étudie.

Je ſuis fâchée de ce que nous n'avons pas de bons Traducteurs. Il y a des productions dans notre langue Polonoiſe qui ont tout le feu des Italiens, toute l'élégance des François. Nos Sarmathes ſe ſont reſſouvenus d'avoir eu Ovide parmi eux, & quelquefois ils l'ont copié, non pas avec cette fécondité qui lui eſt propre, mais avec ces agrémens qui le caractériſent.

Je vais retourner à la Campagne, c'eſt-à-dire, dans mon centre. La miſantropie n'a aſſurément aucune part

à cette maniere de penſer, mais j'aime á me trouver avec mon ame, & j'ai toute la peine du monde à la rencontrer au milieu de Varſovie. Il ſemble alors qu'elle s'évapore à travers mes ſens, & qu'elle n'eſt plus à moi.

Ne ſoyez point étonné, Monſieur, que cette ame me ſoit auſſi agréable, & auſſi chere. Elle me rappelle à votre ſouvenir, elle vous repréſente à mes yeux, & c'eſt par elle que je crois vous entendre encore diſcourir. Que je plains ceux chez qui l'ame eſt étrangere, & qui n'en connoiſſent que le nom. Le plaiſir d'être, & de réfléchir, vaut infiniment mieux que toutes les Souverainetés. Je paſſe ma vie à le ſavourer, & j'en fais tout mon bonheur.

Adieu. J'attens avec impatience, *la jouiſſance de ſoi-même*, comme un livre dont les hommes ont beſoin. Ce que j'en ai lu me fait déſirer la publication de cet ouvrage. Il ne plaira

pas ſans doute aux perſonnages frivoles, & en cela même combien n'aura-il pas de valeur ! Je finis tout ſimplement à la maniere de Cicéron, ſelon la mode du bon vieux tems. *Aimez moi comme je vous aime, & portez vous bien.*

LETTRE XXIV.

SI j'avois le ſtyle de Pline, je vous regalerois d'une deſcription qui vous préſenteroit ma petite maiſon de campagne ſous le plus magnifique aſpect : vous verriez des ruiſſeaux ſortir du ſein des fleuves ; des rochers auſſi anciens que le monde, étonner par leur majeſté, des prairies ſe couvrir des plus belles fleurs ; des arbres s'élever juſqu'aux cieux, des vallons ſe perdre au milieu des forêts, & toutes les Nymphes & toutes les Dryades ſe raſſembler par pelottons, pou

peupler mon manoir, & pour le rendre aussi vivant que Paris même.

J'ai vu M. de.... c'est un personnage vuide de raison, & plein de préjugés. Il pourroit surprendre l'amitié de ceux qui donnent leur cœur dans une premiere entrevue, mais jamais il n'aura pour lui des êtres qui réfléchissent.

Je suis inquiete de savoir si vous allez devenir Hollandois, & si le gros bon sens de ces bonnes gens là, fera mourir votre brillante imagination. Adieu vos Lettres si cela est ; on n'y trouvera plus que de longues périodes, & de froides discussions.

Recueillez, je vous, prie tout ce qu'on pourra vous dire de *Boheraave*. J'aime à savoir par détail la vie des grands hommes, & surtout ce qui regarde leurs persécutions. Il semble que cela me console, lorsqu'on me calomnie : quoiqu'à vous dire vrai, je m'affecte moins d'une langue qui m'outrage, que d'un cousin qui me pique.

J'oubliois de vous marquer qu'il existe à Amsterdam un Juif qu'on assure être le premier homme de son siécle pour la science & pour le génie ; voyez-le. Il n'y a rien de plus intéressant que la société des grands hommes. Je voudrois pouvoir connoître ceux de tous les Pays & de tous les tems.

Je ne sais si vous aurez reçu la lettre de M. Rostaing. Il vous parle de la perte qu'il a faite d'un Protecteur. Hélas ! combien les choses de la vie sont frêles & frivoles ! Cependant c'est sur cet édifice que la cupidité s'éleve, & qu'elle se croit à l'abri de toutes les révolutions.

Vous prenez le bon parti en ne courant point après la fortune. On n'attrape à sa suite que des inquiétudes, & des remords. Le vrai bonheur des hommes consiste à se croire heureux, & à regarder ce monde comme une scene de Comédie qui va bientôt finir. Adieu tout passe excepté notre ame & mon amitié.

LETTRE XXV.

Vous voulez donc abſolument, Monſieur, me faire auteur. O la belle choſe ! j'ai beau vous repréſenter mon peu de talens, & mon peu de lumieres ; j'ai beau vous dire que je ne connois ni la force, ni l'élégance de la langue Françoiſe, vous vous obſtinez à vouloir que j'écrive. Eh bien j'écrirai, & j'écrirai pour vous punir. Faites bonne proviſion de patience ; c'eſt la phraſe la plus raiſonnable que produiront mes écrits.

Grande liſeuſe de profeſſion, j'ai remarqué que tous les ouvrages ſe reſſentent du pays des écrivains : ils ont tous un goût de terroir. La France engendre des livres pleins d'agrémens & de gentilleſſes, mais peu ſolides : l'Eſpagne met dans ſes productions de l'enthouſiaſme & de la chaleur ; mais en même tems, trop de ſechereſſe & de ſtérilité : l'Italie, remplie de volcans, enfante des ouvrages qui jettent

le ſalpêtre & le feu : l'Angleterre, environnée de flots, s'éleve & s'abaiſſe dans ſes écrits : l'Allemagne eſt froide, & il y a beaucoup plus de flégme que de vivacité dans ſa compoſition : la Pologne, peu cultivée par rapport à l'Agriculture, montre beaucoup de landes dans ſes écrits ; cela n'eſt pas rempli comme cela devroit l'être.

Sur ce principe, Monſieur, que voulez-vous que je diſe, & ſurtout n'ayant que l'épiderme des ſciences. Néanmoins je vous obéirai, & vous me verrez écrire à tort & à travers ; non pour me faire imprimer, mais pour vous faire rire, & pour vous fournir des papillotes.

Je vous apprendrai pour nouvelle, que mon cœur vient d'éprouver une des plus terribles révolutions. Je me croyois aimée de la Comteſſe de *** pour qui j'aurois tout fait, & pour qui j'eus des complaiſances infinies ; & je me vois forcée de reconnoître

qu'elle ne fut jamais mon amie. Encore ſi je pouvois m'en détacher : mais moins elle me recherche, & plus je la chéris. Non je n'imagine pas qu'il y ait rien de plus cruel que cette ſituation.

Quelle eſt donc la nature de notre cœur qui nous échappe malgré nous ; & que nous ne pouvons ſubjuguer qu'en faiſant les plus grands efforts. On arrête plus facilement le cours d'une riviere, qu'on n'étouffe la ſimpathie.

Adieu. Je ſvais recourir à Mallebranche pour me conſoler. Sa philophie eſt excellente contre les cataſtrophes de cette vie, quoique je ſois obligée de vous dire que quelque choſe qu'on me faſſe, je ſuis toujours amie, dès qu'une fois je l'ai été.



LETTRE XXVI.

SI mon ſilence eût été volontaire, je me haïrois moi-même & par-là vous ſeriez vengé. Non, mon ami, non, je ne vous ai point oublié. C'eſt l'irrégularité des poſtes, & non mon indifférence, qui vous a privé de mes Lettres pendant quinze jours.

Que ne reſtiez-vous ici, plutôt que d'aller courir à travers le monde au milieu des dangers & des haſards; vous auriez reconnu que je ne change jamais pour mes amis. Mais vous êtes François par les pieds, comme les autres le ſont par la tête. Galoppez donc tant qu'il vous plaira, pourvu toutefois que vous ne condamniez pas les abſens.



LETTRE XXVII.

J'AI le cœur de Madame de Sevigné, mais je n'ai point ſon eſprit : & c'eſt bien là ce qui me fâche, lorſque je vous écris.

L'Auteur, dont vous me parlez, a grand tort de s'irriter. Si les auteurs ſe décourageoient, parcequ'on les critique, il n'y auroit point de livres dans l'Univers. Lorſqu'on eſt convaincu qu'on fait bien, il faut ſe mettre au-deſſus du caquet des ignorans ; car ce ſont toujours ceux-là qui bourdonnent & qui piquent.

Je vous fais mon compliment ſur votre liaiſon avec M. de . . . . . c'eſt un garçon plein de talens & de raiſon. Je ſuis curieuſe de ſavoir s'il vous a parlé de moi.



LETTRE XXVIII.

SAVEZ-VOUS, Monſieur *l'impertinent*, que votre ironie eſt tout à fait déplacée. Quoi parceque je ſuis naïve & ſimple, vous vous aviſez d'exalter mes Lettres, de maniere à oſer me dire qu'elles méritent l'impreſſion, & que vous en ferez un recueil qui quelque jour deviendra public. Sachez que je me vangerai de ce propos, & d'une façon ſinguliere. Toute autre ne vous écriroit plus, mais pour moi, je veux vous accabler de mes Lettres, & avec mon ſtyle ordinaire; afin que vous en enragiez. Qu'en dites vous? la vengeance n'eſt-elle pas cruelle.

Prenez garde de confier votre ſanté à tous les Médecins. Comme ils peuvent tuer impunément, ils profitent du privilége, & l'autre monde ſe peuple tous les jours moyennant leurs bons ſoins.

Je paſſai hier toute la journée dans

la plus profonde méditation , & il en résulta que je crus avoir perdu toute la matiere qui m'environne. Il me sembloit qu'il n'y avoit plus que mon ame qui constituoit mon individu , & que mon corps s'étoit évaporé comme une fumée. Oh ! qu'il est beau de réfléchir sur soi-même, & de s'abîmer dans cette immensité toute spirituelle qui ne peut-être que Dieu ! C'est alors que les siécles disparoissent, que l'Univers s'enfuit, & qu'il ne reste que des idées aussi consolantes que sublimes.

Je ne reçois point le livre que vous m'avez envoyé. Il court le monde ainsi que vous, à moins que quelque Silphe pour me jouer piéce ne l'ait escamoté. Il est des esprits follets, du moins si j'en crois votre *Zazirocratie* (ouvrage qui m'a fort amusé), qui se plaisent à désoler les vivans : il en est aussi d'agréables, & qui servent de guides & même de domestiques à ceux qu'ils affectionnent. Je vous avoue

que je donnerois presque tout mon bien, pour avoir un esprit familier qui me tînt compagnie, & qui fût mon oracle & mon conseil dans les différens évenemens de la vie. Mais le règne de ces esprits ainsi que celui des revenants, est absolument passé, quoique je sois pleinement convaincue que toutes les Nations & presque tous les Philosophes n'ont eu l'idée des revenants, que parcequ'il y en a eu. Toutes les têtes ne s'avisent point d'imaginer de pareilles visions, & la peur n'est point capable de produire les mêmes fantômes dans tous les cerveaux.

On me dira, tant qu'on voudra, que ce n'est plus la mode de croire de semblables puérilités, & je me contenterai de répondre que je ne suis la mode qu'à l'égard des ajustemens.



LETTRE XXIX.

MA derniere vous aura paru ſinguliere, mais vous ſaurez que j'aime à me perſuader que mes amis reviennent après leur mort. Cela fait que j'eſpere toujours les revoir, & que leur ſéparation me coûte beaucoup moins. Notre vie eſt tellement entrecoupée de douleurs & de chagrins, qu'il faut des illuſions pour pouvoir la ſupporter.

C'eſt ce qui fait que je regarde ſouvent au fond de mon avenue, croyant vous voir arriver. Quelquefois j'ai dit ah ! le voilà : & ce n'étoit qu'un buiſſon que mon imagination transformoit dans un être vivant. La nuit n'eſt pas le ſeul tems où l'on rêve &, ſurtout lorſqu'on aime.

Ma petite Staroſtine eſt toute affligée de ce qu'on l'a miſe dans des caquets. Que n'eſt elle plus Philoſophe? elle ſauroit que nous avons tant d'aſſujetiſſemens, que c'eſt une folie de

vouloir encore dépendre du *qu'en dira-t-on*. La honne conſcience doit faire notre réputation, & ſi malgré cela on parle mal de nous, tant pis pour les Médiſans.

Pour moi j'agis heureuſement comme s'il n'y avoit que Dieu & moi dans l'Univers, & je m'en trouve au mieux pour ma conſcience, & pour mon repos. C'eſt une grande imprudence de vouloir découvrir ce qu'on penſe de nous. Il n'y a perſonne dans le monde qui gagnât à cette découverte. Les hommes ſont ſi mal penſans, que ceux qui nous prodiguent des éloges, nous accablent d'injures lorſqu'ils ne nous voient plus. Cela eſt, & cela ſera, & je ne m'en fâche pas plus que d'appercevoir des taureaux avec des cornes, & des abeilles avec un aiguillon.

Vous êtes trop ſobre ſur les petits ſervices que je puis vous rendre. C'eſt me mortifier de la maniere la plus cruelle, que de ne pas mettre mon

zéle à l'épreuve. Je ne connois dans ce monde, d'autre bonheur que celui d'obliger. Ainſi, Monſieur, ſoyez bien sûr que vous me rendez heureuſe quand vous me fourniſſez l'occaſion de pouvoir vous être utile. J'ai ſçu que vous aviez beſoin du Miniſtere, & je lui ai parlé ſans que vous m'en ayez donné commiſſion. Il fera ce que vous deſirez, & c'eſt moi encore plus que vous, qui en ſerai reconnoiſſante.

LETTRE XXX.

QUELLE piteuſe figure aura fait ma Lettre au milieu des Margraves & des Princeſſes que vous voyez maintenant. La Cour de Bareith où l'on vous retient eſt plus que capable de faire oublier une recluſe, qui n'aime que la ſolitude & la philoſophie. Quel contraſte entre ma petite chaumiere, & tous ces palais ſurdorés !

Je ſouſcris à l'éloge que vous me

faites de la Princeſſe de Wirtemberg, la niece du Roi de Pruſſe. Je ſais qu'elle eſt charmante pour la figure & pour l'eſprit. Sa mere étoit une femme de génie dont j'ai quelques Lettres & qui toutes méritent l'impreſſion.

J'ai paſſé l'après dîné avec le Palatin de . . . . C'eſt dommage qu'il ſoit ſi ſolemnel. Il en impoſe comme nos fêtes annuelles, & il faut ſe mettre en cérémonie pour le célébrer. J'aime le naturel, & ne puis abſolument ſouffrir tout ce qui reſpire la contrainte & l'oſtentation.

Il n'y a point de couleurs dans le monde, qui égalent les nuances de notre eſprit : il ſe fait voir ſous des millions de formes différentes, & c'eſt preſque toujours l'amour propre, ou l'intérêt qui le met en action. Dites moi, Monſieur, pourquoi vos Lettres deviennent & plus courtes & plus rares. Vous ne m'accoutumerez jamais à ne point vous lire, quelque choſe que vous faſſiez pour en venir à bout.

LETTRE XXXI.

JE lis l'éloge de la folie, & cela me rend presque folle. On prend facilement l'impression de ses lectures, & c'est ce qui a métamorphosé notre Comtesse de.... en une femme si frivole. Plus je la vois, & plus je la trouve futile. On diroit qu'elle est habillée de toutes les brochures du tems, & que son ame est la quintessence de tous les livres bleus. Je m'amuse quelquefois de sa conversation décousue, & de ses mines qui valent les grimaces d'un écureuil.

L'Evêque de....... vient de me rendre une visite aussi sérieuse que lui. J'en ai attrapé douze paroles dans l'espace d'une heure & demie, & encore la Starostine dit-elle que j'ai un talent merveilleux pour le faire parler. Je présume qu'il pense très bien; car enfin, un Prélat doit valoir quelque chose.

Nos Princes ſont toujours aimables. On les fête & l'on ne peut mieux faire. Je vais moins que jamais à la Cour. J'ai une ame qui ne s'accommode point du grand monde, & qui n'eſt bien que ſeule, ou avec quelques amis.

Le bon homme ***** vient de ſe faire Catholique, pour ne point ſe trouver dans l'autre monde avec ſa femme. Il avoit peur qu'elle ne le fit enrager là comme ici. Il ſe meurt insensiblement, de ſorte que vous ne le trouverez point à votre retour. Il venoit me voir quelquefois, & je vous avoue que j'aimois ſa franchiſe militaire, & ſon air ſans façon.

Nos PP. des Ecoles pieuſes font toujours merveille dans l'exercice de leurs Colléges. Ce fut un tréſor pour notre Patrie, que leur établiſſement. Adieu, je voudrois pouvoir partir avec ma Lettre, mais je ſuis une femme, mais je ſuis enchaînée par mille

différens liens ; mais je ferois parler les muets, mais . . . . . mais . . . . . il faut définitivement que je reste.

LETTRE XXXII.

JE regarde une Lettre comme un esprit qui m'apparoît, & c'en est réellement un, lorsque vous m'écrivez. Oh! que des revenants de cette espèce sont bien reçus ! & que je voudrois bien en avoir à toute heure. La désolation est dans mon petit ménage : une de mes chiennes (*Silphine*) mourut hier au soir. Elle me fit ses derniers adieux de la maniere la plus attendrissante, on voyoit cette pauvre bête me jetter un regard de reconnoissance & d'amitié. Descartes lui-même en eut été touché, du moins il n'eut pas osé dire après cela, qu'un chien n'est qu'un automate.

Il y a beaucoup de brigues pour remplacer *Silphine*. Quoiqu'elle ne fût pas

la favorite, elle avoit beaucoup de part à mes bonnes graces, & c'en est assez pour que toutes mes chiennes s'intriguent à dessein de réussir. Elles vont, elles viennent, elles me caressent, elles se cachent pour se faire desirer ; de sorte que c'est le portrait d'une Cour où un emploi important vient à vaquer.

Quand vous irez à Bologne, ou à Malthe, je vous chargerai de me chercher quelque jolie progéniture dans le genre de la chienneterie, afin de me l'apporter. Quelle commission pour un Philosophe ! mais je veux vous punir d'avoir été autrefois Cartésien sur le compte des animaux.

On m'a fait présent d'une hermine plus propre que le Comte de.... c'est beaucoup dire, & farouche comme le Castellan de.... ce n'est pas assez dire. On tâche de l'apprivoiser ; mais selon la Sentence d'Horace, *naturam expellas furcâ, tamen usque recurret.*

LETTRE XXXIII.

QUEL vuide immenſe que la vie de la plûpart des hommes ! j'en ſuis allarmée pour eux. On ne fait ici que jouer, courir & danſer. C'eſt un tourbillon qui entraîne tous nos Meſſieurs & toutes nos Dames, & que les événemens les plus triſtes ne peuvent diſſiper.

Repréſentez-vous le perſonnage que je fais au milieu d'un pareil tumulte. Ah ! ſans mon cabinet, mes livres, & mes Lettres, je ne ſaurois que devenir : mais tout cela me ſert au mieux : ma bibliothéque me paroît un Univers, où je me trouve en relation avec tous les ſiécles & tous les Pays. Rien de plus beau que de ſavoir aggrandir ſon être.

Ainſi, Monſieur, malgré vos voyages, vous courez peut-être moins que moi, car tantôt je ſuis au grand Caire, & tantôt à Pekin ; tantôt je vois Trajan, & tantôt je converſe avec *Tha-*

maskalican. Je ſuis bien aiſe que vous ayez vu à Vienne le fils de cet illuſtre Brigand. Mais dites moi quel eſt ſon âge & quelle eſt ſa figure. Annonce-t-il dans ſa démarche, qu'il deſcend d'un homme fameux, & promet-il d'être placé quelque jour dans l'hiſtoire à l'exemple de ſon pere.

Voilà bien des queſtions : mais vous ſavez que depuis Eve, nous ſommes en poſſeſſion de beaucoup queſtionner. C'eſt comme vous voyez un droit aſſez ancien, & contre lequel il n'y a point eu de preſcription.

LETTRE XXXIV.

JE vois avec grand plaiſir que vous vous r.aprochez inſenſiblement de ma patrie. Je ne pouvois m'accoutumer à une diſtance de quatre cents lieues, quoique mon amitié ſache bien vou trouver partout où vous exiſtez.

En vérité vous mériteriez bien d'être reprimandé. Depuis plus de deux mois vous ne me parlez pas plus de la métaphysique, que s'il n'y en avoit jamais eu dans l'Univers.

Avez vous voulu que je la prisse toute entiere, & qu'il n'en restât plus pour vous ? Je crois que vous êtes comme ces Directeurs qui chargent de jeûnes & de prieres leurs dirigés, & qui ne jeûnent ni ne prient. Au reste comportez-vous sur cet article comme il vous plaira ; Je n'en serai pas moins métaphysicienne. C'est maintenant une affaire de goût, & Mallebranche sera toujours mon meilleur ami.

Rien ne m'affecte autant que l'amour des esprits. J'aime à me les représenter dans leurs transports d'intimité, & dans cette communication sympathique qui engendre la même maniere de percevoir & de penser. C'est ce qui fait que la Marquise du Châtelet étoit devenue l'amante de

Neuwton, comme je ſuis celle de Deſcartes. Il faut que nous autres femmes nous aimions toujours quelque choſe, & nous ſommes très heureuſes quand notre amour n'a pour objet que des eſprits. On nous traite de romaneſques, il eſt vrai, mais du moins cela ne compromet pas notre honneur.

LETTRE XXXV.

Que faites vous? où êtes vous? cette lettre vous attrapera-t-elle au milieu de vos courſes vagabondes, & me donnerez-vous quelque ſigne de vie? J'enrage de ce que mon nom galoppe depuis plus d'un mois, ſans pouvoir vous joindre. Il y a quelque diablotin qui trouble notre correſpondance, & qui ſe plait à m'inquiéter. Eh! mon Dieu! pourquoi les mauvais génies ſe mêlent-ils

de nos affaires, tandis que nous ne voulons avoir aucune relation avec eux.

La Castellane de...... auroit fait tourner le sas, pour savoir où vous prendre. Mais pour moi qui n'ai jamais recours aux voies extraordinaires, je me contente de me plaindre, & d'attendre. Le silence des absens est quelquefois d'un bon augure: quelquefois ils ne disent mot, parce-qu'ils viennent eux-mêmes donner de leurs nouvelles.

Quel plaisir si vous alliez tout à coup entrer dans mon appartement! & cacheter vous-même la lettre que je vous écris. Voilà des coups de théâtre, que j'aimerois mieux que toutes nos piéces.

J'ai enfin reçu le dictionnaire encyclopédique, non pour le contempler, mais pour bien le tourmenter. Il ne m'appartient point de corriger un pareil livre, mais je lui ferai son Procès quand il ne parlera pas d'une ma-

niere conforme à la vérité. Le nom des hommes ne m'en imposa jamais, non plus qu'une opinion à la mode. Je compare tout ce que je lis, avec le sens intime. C'est ma boussole.

On voulut, il y a quelques jours, m'entraîner à la chasse, & c'étoit une galanterie de la part du Prince R. . . . . Je refusai tout simplement, mille fois plus contente d'être avec moi-même, & avec le souvenir de mes amis absens, que de galopper après les plaisirs. Oh ! qu'on est heureux quand on a su se bâtir un hermitage dans son propre cœur ?

LETTRE XXXVI.

TOUJOURS des peines, toujours des soucis. Quelle vie que la nôtre! on ne respire pas. Vous direz que je suis souvent dans les Tristes, mais le moyen de rire quand une amie se meurt. La

Castellane de.... est à toute extrémité. L'infatigable mort ne se repose jamais, elle qui met toutes les générations en repos.

Eh! bien vous approcherez-vous de nous? je le désire pour l'honneur de la métaphysique. Nous reprendrons nos entretiens. Ils ne seront pas au clair de la lune comme ceux qu'on lit dans la pluralité des mondes: mais ils seront à la lumiere de la vérité. Je vous avoue que tous les systêmes possibles ne me satisfont pas, & que je n'aime que ce que l'ame admet & sent.

Depuis que je lis nos meilleurs métaphysiciens, j'ai racourci mes journées & mes nuits de plus de moitié, à peine suis-je au matin, que je vois le soir arriver. C'est une fortune de vivre sans ennui. La plûpart des hommes sont accablés de leur propre existence, parcequ'ils ne savent ni s'occuper, ni jouir: voulant toujours être

là où ils ne ſont pas, & ne ſoupirant qu'après le tems qui doit venir, ils ne connoiſſent point les douceurs du préſent.

LETTRE XXXVII.

JE vous reverrai doncpeut-être dans huit jours, peut-être dans quatre, peut-être demain. Béni ſoit le moment qui vous amenera. Mon imagination étoit laſſe de vous reproduire à mes yeux. Venez la *défatiguer*. J'ai fait donner un nouvel habit à Mallebranche, pour qu'il participe au plaiſir que j'aurai de vous revoir. Il n'étoit relié qu'en veau, & maintenant il eſt en beau maroquin. D'ailleurs il méritoit bien cet honneur, pour tous les bonheurs qu'il m'a procurés.

Je me flatte que les voyages qui dépravent ordinairement les hommes, ne vous auront point gâté, & que toujours auſſi ſimple, & auſſi ſincere, malgré tous les vices que vous aurez

rencontrés, vous m'apparoîtrez dans le même état que vous êtes parti. Ma petite Campagne vous attend, & mes arbres que vous avez tant célébrés, s'épanouissent pour vous recevoir. Leur verdure vaut mille fois mieux que toutes les tapisseries des Gobelins. Je leur dois l'honneur d'avoir appris à penser. Ce n'est pas un petit service qu'ils m'ont rendu. Plus je me promenois sous leur feuillage, & plus je savourois le plaisir d'exister.

Ramenez-vous Lajeunesse en bonne santé? Cela m'intéresse. Mais qu'ai-je besoin de vous faire ces questions, tandis que vous êtes sur le point d'arriver? Oh! comme vous allez être interrogé? Les interrogations d'une femme ne finissent point.

LETTRE. XXXVIII.

Bon jour, Monsieur, soyez le bien arrivé. Je vous envoie ma chaise pour

vous amener ici, ainſi que nous en ſommes convenus. Ainſi, bientôt dans un coin de l'Univers, ignorés de preſque toutes les Régions du monde, nous réunirons nos connoiſſances & nos penſées pour philoſopher ſilentieuſement. C'eſt une belle choſe que l'effuſion de deux ames qui s'occupent de la vérité, & qui n'ambitionnent que le plaiſir de la découvrir. Les uns la cherchent dans les Cieux, les autres dans les entrailles de la terre, & preſque perſonne ne s'aviſe de la chercher dans ſon cœur.

L'homme eſt toujours loin de lui. Il voit tout, excepté ſoi-même. Vous ne trouverez à ma campagne, ni augmentations, ni embelliſſement; & tout cela vient, de ce que je ne ſuis nullement à la mode. La vue de mes arbres, & d'un beau Ciel, me tient lieu de tout. Quand je penſe que le Soleil vient viſiter ma chaumiere, comme il viſite les Palais des Rois, & qu'il y reſte auſſi long-tems, cela

me suffit, & je me crois dans la plus somptueuse opulence.

Mais dois-je maintenant vous importuner par une Lettre ? O femme que je suis, ne me tairai-je jamais! Non certainement, quand il s'agira de vous assurer de la constance & de la sincérité de mon amitié.

LETTRE XXXIX.

Les trois jours que vous m'avez accordés, ont été les plus heureux de ma vie. Nous avons conversé avec cette franchise qui me plaît tant, & nous avons laissé l'esprit, pour parler le langage de l'ame, ce langage aujourd'hui si peu connu.

Vous étiez avant hier chez moi, & vous voilà aujourd'hui dans le tourbillon de Varsovie, ce Pays de visites, de fêtes & de repas. Quel théâtre que ce monde !

Je lis vos réflexions sur la Hollande;

& elles me font déſirer de voir ce lieu vraiment miraculeux par tout ce que l'induſtrie y a opéré.

Vous avez réellement réjoui mes chiens & mes oiſeaux, je ne les reconnois plus depuis qu'ils vous ont vu ; ils vont, ils viennent, ils ſautillent, & tout annonce leur joie. On leur aura dit que vous ne les regardiez plus comme des automates, & que vous leur donniez preſque une petite ame, & ne doutez pas que cela ne les ait beaucoup flattés ; l'amour-propre ſe niche par-tout, juſque dans la tête d'un chardonneret.

Ne dites à perſonne que je reviens de la campagne. Il y a tant de déſœuvrés qui ſont à l'affut d'une viſite, que j'en ſerois accablée ſi vous annonciez mon retour ; car j'ai beau vouloir quitter le monde, le monde ne veut point me quitter. Il ſe plaît à tourmenter le genre humain. S'il n'a des ſpectacles, & des bals à offrir, il a des viſites qui ſont meurtrieres pour des ames qui penſent.

LETTRE XL.

SOUVENEZ-VOUS que je vous attends demain à ſouper, & que vous ſerez vis-à-vis d'une diſciple de Mallebranche. J'aurai cependant ſoin que notre repas ne ſoit pas trop métaphyſique : il faut autre choſe que des idées, lorſqu'il s'agit de ſe nourrir. J'ai d'ailleurs remarqué que la friandiſe eſt le péché mignon des Auteurs ; ils ſont au moins devots pour cette partie.

Je ferai mon poſſible pour que la Staroſtine ſoit des nôtres, & pour cet effet, je l'engagerai à renvoyer ſes migraines au lendemain. Ce ne ſera pas la premiere fois qu'elle aura ſuſpendu ſes douleurs pour être en bonne compagnie : notre ſouper en vaut bien la peine ; je le préfererai à tous ces feſtins où l'on accable les convives de mets & de cérémonies.

Je vis hier celui qui n'a vu le monde que par un trou, & qui en veut parler comme s'il le connoiſſoit par-

faitement. Il vint me demander à dîner, & me faire essuyer une conversation pleine d'ignorance & de fatuité. Je me félicitai de n'avoir point d'enfans ; car hélas ! que serois-je devenue, si le Ciel en couroux m'en avoit donné de cette espece. La plûpart des jeunes gens n'ont pour eux qu'un surtout de vanité : ou ils s'ennuient dans la bonne compagnie, ou ils ennuient les autres. Cependant tout est perdu, lorsqu'on ne se trouve bien que dans la mauvaise société.

Je regarde la conversation des ennuyeux, comme le bourdonnement des moucherons, & je vous avoue que je n'y fais gueres plus d'attention. Mon ame est toujours loin des importuns ; je l'enverrois plutôt à Constantinople ou en Sibérie, que de la laisser au milieu des sots & des babillards. C'est une déference que je lui dois pour tous les heureux moments qu'elle me fait passer.

LETTRE XLI.

AVOUEZ que notre ſouper d'hier au ſoir valut bien ceux qu'on fait à Paris, & qu'on vante ſi fort. Nous y rîmes à tort & à travers, ſans perdre de vue la raiſon que nous tînmes toujours par la liſiere, dans la crainte qu'elle vînt à nous échapper. La Staroſtine m'écrit que de pareils ſoupers doivent être à répétition, & qu'en conſéquence elle nous attend demain chez elle pour y manger un roſſol : (ſoupe Polonoiſe qui ſe fait avec du beure, un poulet, du ris & de la racine de perſil.)

Je n'irai point chez la Palatine de... comme je l'avois projetté ; mais je vous donnerai un rendez-vous chez le Comte d'Avenda, Ambaſſadeur d'Eſpagne, à qui je veux vous préſenter, & qui vous connoît déja à l'occaſion d'une petite brochure que je lui ai fait lire, & qui l'a beaucoup intéreſſé. Vous trouverez un homme, enfin un

Eſpagnol, chez qui tout eſt grandeur & généroſité : & vous vous convaincrez plus que jamais, quand vous l'aurez entendu, que notre ame eſt sûrement immortelle.

Ma ſolitude ne peut tenir contre une perſonne de ce mérite. Si le monde en avoit par douzaines, je deviendrois mondaine plus que qui que ce ſoit.

Le grand Maréchal a voulu m'avoir aujourd'hui à dîner, & je me rends à ſes deſirs; ainſi nous ne nous verrons qu'à ſept heures du ſoir. Je ſerai bien aiſe de venir perdre, dans des idées philoſophiques, ce qu'une compagnie tumultueuſe aura murmuré à mes oreilles.

Ne manquez pas de m'apporter l'*Art de ſe connoitre*, par Abadie. Vous ſavez combien j'aime ce livre & cet Auteur, & combien j'aime à voir ſouvent mes bons amis.

LETTRE XLII.

Nous nous écrivons comme ſi nous étions à mille lieues l'un de l'autre ; mais je ne veux jamais laiſſer refroidir mon amitié. Cependant, que vous dirai-je ? un ſonge vous plaira-t-il ? J'ai révé que je me trouvois à Paris, & que, malgré tous vos éloges, on me regardoit comme une bonne ignorante qui n'avoit de mérite que ſon bon cœur. C'eſt toujours quelque choſe, & j'en ai été flattée. J'ai révé encore qu'on me traitoit de viſionnaire, parceque je tenois pour Mallebranche qui n'étoit plus un Auteur à la mode ; & qu'on ſe plaignoit de ma franchiſe, comme d'une choſe qui n'avoit plus cours.

La tête d'une femme eſt comme un horloge, toujours en mouvement.



LETTRE XLIII.

J'EUS hier au ſoir la viſite du Comte Z. . . . & viſite d'autant plus mémorable qu'on m'a dit les plus jolies choſes du monde : on a admiré mes yeux, on a loué mon teint, on a célébré mes mains. Jugez comme tous ces compliments plaiſent à une Métaphyſicienne qui ne s'occupe que de l'ame, & qui mépriſe tout ce qui eſt matériel : auſſi ai-je baillé pendant qu'ont duré les éloges ; mais malheureuſement j'avois affaire à un perſonnage qui ne s'apperçoit de rien, & qui applaudit bien ſincérement à tout ce qu'il dit.

J'ai trouvé une place pour le Comte en queſtion : on le mettra dans la Bibliothéque de Monſeigneur *Zaluski*, parmi les originaux. Les ſingularités m'amuſent par fois, mais il ne faut pas qu'elles ſoient de cette eſpece.

Je vous attens demain à toutes les heures du jour ; ainſi choiſiſſez celle

qu'il vous plaira : je vous raconterai quelque chose qui vous intéressera. Il y aura dans mon récit du pathétique, du plaisant, enfin un peu de tout ce qui peut remuer l'ame, & captiver l'esprit.

Je vous quitte pour prendre *Nicole*. Vous ne serez pas fâché de la préférence, car je sais combien vous l'aimez.

LETTRE XLIII.

POURQUOI ne m'avez-vous pas répondu, Monsieur, je ne me contente point de paroles, il me faut des écrits. Vous croyez sans doute que, parceque nous nous voyons fréquemment, il est inutile de nous adresser réciproquement des lettres ; mais je suis bien aise de vous dire que vous vous abusez. J'ai de la précaution, & je fais en conséquence des provisions pour le tems où vous ne pourrez me donner de vos nouvelles : alors je reverrai vos anciens billets, & cela me

dédommagera

dédommagera de votre ſilence.

On me demande ce que c'eſt que l'eſprit, & en quoi il conſiſte : dites-moi ce que vous en penſez. Vous ne devez pas être embarraſſé ſur la réponſe ; je vous mets en pays de connoiſſance, quand je vous parle de l'eſprit. Pour moi, je m'imagine qu'il eſt tout ſimplement une opération de l'ame, & qu'il conſiſte à bien rendre les choſes, & à bien les concevoir. Vous me répondrez ſi je me trompe, & vous me ferez grand plaiſir : je connois mon ignorance, & je ne rougis point d'avoir de la docilité.

La compagnie d'hier au ſoir m'a aſſommée. Je n'entends plus rien aux converſations du monde ; l'équivoque & le perſiflage ont pris la place de la raiſon, & ce qui me fâche, c'eſt que mes compatriotes ſe prêtent à ce jargon : voilà le fruit de nos voyages chez les étrangers. Nous valons beaucoup moins depuis que nous ne ſommes plus nous-mêmes.

LETTRE XLV.

Je ſuis accablée de douleur : j'apprens qu'une perſonne eſt dans la peine, & je ne puis la ſoulager. Non, je ne dormirai point, juſqu'à ce que j'aie trouvé quelque moyen de lui être utile. Oh ! que n'ai-je le tréſor des avares à ma diſpoſition ! Comme il ſeroit ouvert à tous les malheureux ! Chacun auroit droit d'y puiſer. Mon ame s'attache à l'ame de tous ceux qui ſouffrent, & elle reſſent tout ce qu'ils éprouvent : c'eſt-là mon purgatoire dans ce monde, car ce que j'endure pour mon compte, n'eſt abſolument rien.

La ſouveraineté n'eſt belle, qu'autant qu'on fait des heureux, puiſque les grandeurs ſont le comble de l'eſclavage. Auſſi puis-je vous proteſter, dans toute la ſincérité de mon cœur, que je renoncerois à la plus belle couronne de l'univers, s'il falloit la porter comme certains Princes qui n'ont

jamais fait de bien à perſonne, que lorſque la circonſtance les y a forcés.

Je tremble au ſouvenir de votre départ. Eh ! quoi ! encore courir, & juſqu'en Italie! Il étoit réellement bien à propos qu'il y eût beaucoup de métaphyſique dans notre amitié, car, ſans cela, il eût fallu ſe déſoler; mais des ames ſe retrouvent malgré les diſtances.

LETTRE XLVI.

Vous ne deviez point partir à la ſourdine, ſi vous me ſuppoſez Philoſophe : d'ailleurs j'aime à voir mes amis juſqu'au dernier inſtant. L'amitié tient regiſtre d'une minute qu'on lui accorde, & vous m'en avez enlevé plus de ſoixante, en ne me diſant point adieu, car certainement nous aurions bien cauſé une bonne heure malgré l'impatience du poſtillon.

Me voilà donc encore réduite à rê-

ver & à imaginer ; ma deſtinée eſt de vivre dans les illuſions. Il y en a qui en deviendroient foux, mais heureuſement je ſais être une amie raiſonnable.

La Staroſtine m'envoie chercher, & j'y vais pour parler de vous.

L'Abbé de * * * m'écrit pour que je le recommande à des protecteurs capables de ſatisfaire ſon ambition, & je lui réponds tout ſimplement que je ne cultive plus que *Descartes*, *Mallebranche* & *Gaſſendi*, & que s'il a beſoin d'eux, je les mettrai dans ſes intérêts. Je déteſte un Eccléſiaſtique qui ne penſe qu'à accumuler des bénéfices. N'eſt-ce donc pas aſſez, dans un monde auſſi rapide que le nôtre, d'avoir honnêtement la vie & l'habit ?

LETTRE XLVII.

JE ſuis enchantée de ce que vous me dites du Tirol, & en même tems fort

étonnée de ce qu'à Trente il n'y a aucun veſtige du Concile général. Un événement auſſi mémorable méritoit au moins l'honneur d'une pyramide.

J'en veux cruellement à ce torrent qui vous a preſque ſubmergé ; & ſi jamais je fais la Carte de l'Etat Vénitien, il n'y ſera nullement queſtion du *Toillamento*, ou je le peindrai d'une maniere ſi noire, qu'on s'en défiera comme de l'Achéron.

J'aurois voulu pour toute choſe au monde, partager avec vous le plaiſir d'entrer à Veniſe par ce grand & magnifique Canal que je ne connois qu'idéalement. Je me figure que cela fait le tableau le plus raviſſant, & que toutes les Villes de l'Univers n'ont rien qu'on puiſſe lui comparer. J'ai relu à cette occaſion les beaux vers de Sannazar, & j'ai été de ſon avis en répétant avec lui que Veniſe paroît l'ouvrage des Dieux : *Hanc poſuiſſè Deos.*

Si votre amitié pour moi étoit de l'amour, je craindrois beaucoup qu'un

Pays aquatique ne vînt à l'éteindre : mais notre attachement eſt de nature à ne redouter ni le ſol, ni le climat. Promenez-vous ſouvent à la Place St. Marc, c'eſt la reſſource des Etrangers, & le rendez-vous de la Ville. Mais faites quelque choſe de mieux ; ayez ſoin de voir le Marquis de *Montalegere*, Miniſtre d'Eſpagne. C'eſt un des premiers hommes de ſon Siecle, au point que ſi la fortune, n'avoit point été jalouſe de ſon génie, il joueroit un des premiers rôles ſur le Théâtre de l'Univers. Rien ne fâche plus que de voir au ſecond rang, des perſonnages faits pour être au premier.

LETTRE XLVIII.

JE me conſole de votre abſence, quand je me rappelle que vous êtes dans le Pays que j'aime le mieux, & chez une Nation que j'eſtime ſingu-

lierement : d'ailleurs c'eſt la terre de vos Peres, & je me ſens une affection toute particuliere pour la Patrie de mes Amis.

Ainſi, penſez que je ſuis au moins de moitié dans la tournée que vous allez faire. Mon ame ſera toujours à vos côtés; elle ſe promenera avec vous en gondole; elle ira entendre avec vous les facéties de *Sacchi*, le plus fameux Arlequin qui exiſte maintenant; elle s'embarquera avec vous ſur le Pô, & par-tout vous l'aurez pour Compagne & pour Amie.

Ne montrez cette Lettre à aucun François, car ces Meſſieurs ne peuvent concevoir que la Philoſophie ſache s'allier avec les Spectacles bouffons.

Cependant plus on s'eſt appliqué, & plus on aime les farces. On en a même beſoin pour ſe délaſſer. Les Deſcartes & les Mallebranche ſe plaiſoient ſingulierement à entendre des Bateleurs. Les Comédies ſérieuſes ne conviennent gueres qu'aux gens frivoles.

LETTRE XLIX.

SALUT & bénédiction, mon très cher Monsieur. Voilà comme on doit écrire à ceux qui sont à Rome. Quel magnifique Pays pour une personne comme vous, dont les regards sont toujours accompagnés de réflexions ! Ce n'est pas la premiere fois que vous le voyez : mais je suis bien assurée que vous n'en êtes pas moins frappé. Il y a des beautés qui augmentent à mesure qu'on les contemple, & celles dont Rome abonde sont réellement de ce nombre.

Vous ne trouvez plus Benoît XIV, mais son nom subsiste, ainsi que tout ce qu'il a fait. Si son Successeur est bien avisé, il marchera sur la même ligne que ce Pontife, chéri de tous les Peuples, & admiré dans toutes les Communions. Le fils de M. Pitt, Ministre du Roi d'Angleterre, fait ériger un Monument à la gloire de *Lambertini*, où il déclare que n'ayant ja-

mais dit de bien d'aucun Prêtre de l'Eglise Romaine, il consacre un Eloge public en l'honneur du Pape Benoît XIV. Rien de plus énergique & de plus flatteur qu'une pareille inscription.

Souvenez-vous que le génie est aussi répandu dans le Pays où vous êtes, que le bel esprit parmi les François ; & que, comme l'observe très bien M. de Montesquieu, on reconnoît dans les Romains d'aujourd'hui cette grandeur d'ame qui caractérisoit leurs Ancêtres. Ils ne sont plus occupés de la guerre, parceque la constitution de leur Gouvernement tend heureusement à la paix ; mais ils ont tous une émulation étonnante pour parvenir, & il n'y a point d'études auxquelles ils ne se livrent pour arriver au Cardinalat, & même à la Papauté. Aussi le Bellarmin disoit-il plaisamment, que la plupart des Cardinaux n'étoient pas Saints, parcequ'ils vouloient être très Saints. *Non sunt Sancti, quia volunt esse Sanctissimi.*

On s'occupe toujours ici de Bals & de Feſtins; & moi je ſuis toujours avec mes Livres, mes chiens, mes oiſeaux & mes réflexions. C'eſt mon Spectacle; ce ſont mes Voyages; c'eſt mon Univers, en y joignant cependant l'endroit où vous vous trouvez.

Le jeune Staroſte ****** eſt revenu, mais avec un ton, & un air Tapageur qui déplaît à tout le monde. Eh! comment la jeuneſſe a-t-elle pu s'imaginer qu'elle ſe rendroit agréable en prenant des manieres ſoldateſques? Les mœurs & les modes ont beau changer, la décence & la douceur feront toujours les moyens de ſe concilier l'eſtime & l'amitié. Quand vous irez à Naples, n'oubliez pas ma commiſſion; & quand vous verrez notre ancien Auditeur, vous lui direz mille choſes de ma part.

Adieu. Je vous quitte pour m'enſevelir avec moi même. Une multitude d'idées m'attendent au fond de mon ame, je veux les débrouiller.

LETTRE L.

CE que vous me dites des Cardinaux m'étoit connu. Il y a long tems que je ſais qu'ils vivent dans une très grande régularité, & qu'il n'y a que les calomniateurs & les étourdis qui les accuſent d'avoir des mœurs déréglées ; c'eſt même une juſtice que leur rend Madame des Noyers dans une de ſes Lettres que je me ſouviens très bien d'avoir lue.

Les libertins furent toujours charmés de noircir les gens de bien, afin de perſuader au Public, que la vertu qu'on leur prêche eſt une belle chimere qui n'exiſte point.

Je lis actuellement tout ce qui concerne Naples, afin, s'il eſt poſſible, de me retrouver avec vous. Ne vous expoſez qu'avec beaucoup de précaution dans la viſite que vous ferez au Mont Véſuve. Il devient furieux au moment même qu'on le croit le plus tranquille. Un de mes Couſins fut au-

trefois presque englouti dans ses torrens de feu.

Tous vos Livres sont lus & relus ; & , selon ma méthode , je les repasse en moi même , surtout pendant la nuit , ce tems où il n'y a plus d'objets capables de me distraire. Je m'imagine que pour devenir profond Métaphysicien , il faudroit dormir le jour, & veiller la nuit. Alors on ne seroit qu'avec son ame : & combien l'esprit n'y gagneroit-il pas ! Souvent j'ai fait fermer toutes mes fenêtres, pour être plus à moi, & j'ai réellement éprouvé que mes pensées se multiplioient & s'épuroient d'une maniere surprenante. La seule lumiere du jour trouble le silence, disoit le Chancelier Bacon ; & cela est exactement vrai.

LETTRE LI.

RIEZ tant qu'il vous plaira, je vous le permets, car la chose est risible. J'ai

voulu marier Mallebranche avec les Muſes, en faiſant des vers tout en métaphyſiquant : mais bientôt je me ſuis apperçue qu'il n'eſt pas facile de les accorder.

Vous m'amuſez en me diſant que bientôt je vous reverrai. Hélas! la paſſion de voyager l'emporte chez vous ſur tout autre deſir. Malgré cela je n'oſe vous condamner, car ce n'eſt qu'en parcourant les différentes Nations, que vous avez connu le mérite des Etrangers, & que vous vous êtes convaincu qu'il y a des talens, des vertus & des chefs-d'œuvre ailleurs que chez les François. On eſt ordinairement rempli de préjugés, lorſqu'on n'a vu que ſon Pays. J'eus l'autre jour une longue converſation avec deux Anglois qui vont en Ruſſie : ils ont des lumieres, mais je n'en ſuis pas moins obſtinée à ſoutenir qu'on trouve en Angleterre du bon ſens ou du génie, & non de l'eſprit.

LETTRE LII.

Vous vous diſpoſez donc à partir inceſſamment pour revoir Paris. Il vous frappera beaucoup moins au retour d'Italie ; mais en revanche vous y trouverez des merveilles dont les Italiens n'ont pas d'idée : des brochures ſémillantes où d'un bout à l'autre on perſifle la raiſon ; de petits chapeaux élégamment retappés ; des cabriolets ſingulierement conſtruits ; des propos ſans ſuite & ſans liaiſon ; des Spectacles formés par des ſinges, & qu'on préfere aux meilleures Tragédies ; des trophées en l'honneur du luxe & de la frivolité.

Oh ! je n'étois point née pour voir de ſi belles choſes, n'ayant jamais eu que le mérite d'une ſimple Sarmathe.

On me preſſe d'aller en Lithuanie, & qui pis eſt, de me remarier. Hélas ! j'ai trop ſenti le joug de l'Hymen, pour me remettre ſous ſon eſclavage. C'eſt une ſouveraineté, que l'avan-

tage d'être à ſoi. La Métaphyſique veut qu'on ſoit libre, & qu'on ne contracte d'alliance qu'avec les eſprits.

Mon cœur eſt trop livré à l'amitié, pour s'abandonner à l'amour. La tendreſſe que j'aurois pour des enfans ſe repoſe ſur des amis. Hélas! qu'ils me ſont chers, & que mes deſirs, par rapport à leur bonheur, ſont étendus! je ne forme des ſouhaits que pour eux. Jugez d'après cela, ſi vous êtes oublié.

On me ſuſcite des Procès, à moi qui fus toujours idolâtre de la Paix. Peu s'en faut que je n'abandonne mon patrimoine, & que je ne vive du travail de mes mains. Oh! ſi ce n'étoit ce malheureux qu'en dira-t-on, je me logerois dans un tonneau comme Diogene, & je n'aurois pour toute richeſſe que la vue du Soleil. Faut-il donc occuper tant d'eſpace pendant qu'on vit, pour n'avoir que ſix pieds de terre lorſqu'on eſt mort. Quand je

penſe que chaque minute creuſe ma foſſe, & qu'après quelques heures, je ſerai moins aux yeux des hommes qu'un ver & qu'une fourmi, je me détache de tout. Heureux, non celui qui cultive le champ de ſes Peres, mais celui qui ne tient qu'à ſon ame, & qui ne voit qu'elle & Dieu, à travers tant d'objets qui nous enchantent ou qui nous offuſquent!

LETTRE LIII.

JE n'ai pas le courage de vous adreſſer cette Lettre à Paris, cette Ville raviſſante où il ne faut que du ſémillant & du joli. Heureuſement qu'elle ſera cachetée, lorſqu'elle arrivera, & qu'on ne pourra lire ce qu'elle contient. Si jamais je me trouvois à Paris, je commencerois par viſiter les Tombeaux les plus célebres, & je finirois par-là, afin que tout le clinquant ne pût m'éblouir.

Allez de ma part, je vous en conjure, viſiter ceux de Deſcartes & de Mallebranche ; c'eſt une reconnoiſſance que je leur dois, pour tout le bien qu'ils m'ont procuré. Oh! ſi l'on pouvoit évoquer leur ame, & la faire revenir parmi nous, comme les frivolités du ſiecle diſparoîtroient à leur aſpect! comme nos Philoſophes à la mode s'enfuiroient!

Je me flatte qu'enfin Paris ſera le terme de vos voyages, & qu'après vous en être raſſaſié, vous nous reviendrez. N'allez pas me jouer le tour d'y reſter. C'eſt alors que j'écrirois un Volume, pour vous en arracher.

L'amitié ne veut pas de ſi longues abſences, & ſur-tout la mienne, car il eſt bon que vous ſachiez qu'il n'y a rien de plus enthouſiaſte & de plus fort, que l'attachement d'une femme qui aime la Philoſophie à l'excès, & qui trouve dans un ami la même maniere de penſer. C'eſt alors que l'ame

ſe monte au plus haut degré pour étouffer tout ce qui a rapport aux ſens, & pour ſe faire un bonheur intellectuel que des Amans ne connurent jamais. Auſſi conſentirois-je à voir tout à l'heure tous les corps anéantis, aux conditions qu'il n'y auroit plus que des eſprits qui s'entretinſſent avec moi.

Oui, Monſieur, malgré toute l'amitié que vous m'inſpirez, je voudrois n'avoir que votre ame avec qui je puiſſe converſer ; ce n'eſt qu'elle qui m'occupe : trop Philoſophe, je vous l'avoue, pour m'attacher à un peu de pouſſiere que le tems aura bientôt diſſipée. N'allez pas en conclure que par trop d'amour je vous ſouhaite la mort. Hélas ! je n'ignore pas que les Morts ne diſcourent point avec les Vivans, & conſéquemment je ne pourrois que perdre de toutes façons, ſi vous veniez à mourir.

Arrangez tout cela dans votre tête,

ou dans votre cœur, comme il vous plaira. Peut-être est-ce un galimatias métaphysique. Cependant je m'entends. Adieu.

LETTRE LIV.

JE rêvois cette nuit qu'en conséquence de ma derniere lettre, vous aviez par un tour de passe passe, escamoté votre corps, & que je n'appercevois plus rien de vous, que des idées & des sentimens, c'est-à-dire, ce qui vous rend si cher à mon esprit & à mon cœur. Oh! je vous avoue que j'étois enchantée de pouvoir ainsi vous posséder, sans que la malignité pût trouver à redire à nos entretiens. Mais il est arrêté que notre ame & notre amitié ne se dévoileront ici bas que par le ministere des sens. J'en suis assez fâchée, car je trouve que cela nous humilie furieusement.

Quel rapport y auroit-il donc entre

une ame toute ſpirituelle, & des cartilages & des os ? ce ſont des choſes ſi diſparates, qu'il n'y avoit qu'un Etre tel que Dieu qui pût les unir. L'homme s'abîme à la vue de lui-même, quand il veut ſeulement réfléchir ſur ce qu'il eſt ; nous ſommes réellement un monde de merveilles, mais nous ne connoîtrons bien cela qu'à la mort. Idée lugubre pour les ſenſuels, mais bien ſublime & bien conſolante pour des Métaphyſiciens.

FIN.

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monſeigneur le Chancelier Garde des Sceaux, le préſent *Manuſcrit*. Je crois qu'on peut en permetre l'impreſſion. A Paris ce 22 Février 1770. LE BRUN.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : à nos Amés & Féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra. SALUT, Notre amé le sieur BAILLY, Libraire, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au public, *des Lettres à une illustre Morte décédée en Pologne depuis peu de tems* s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & le faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance : comme aussi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens,

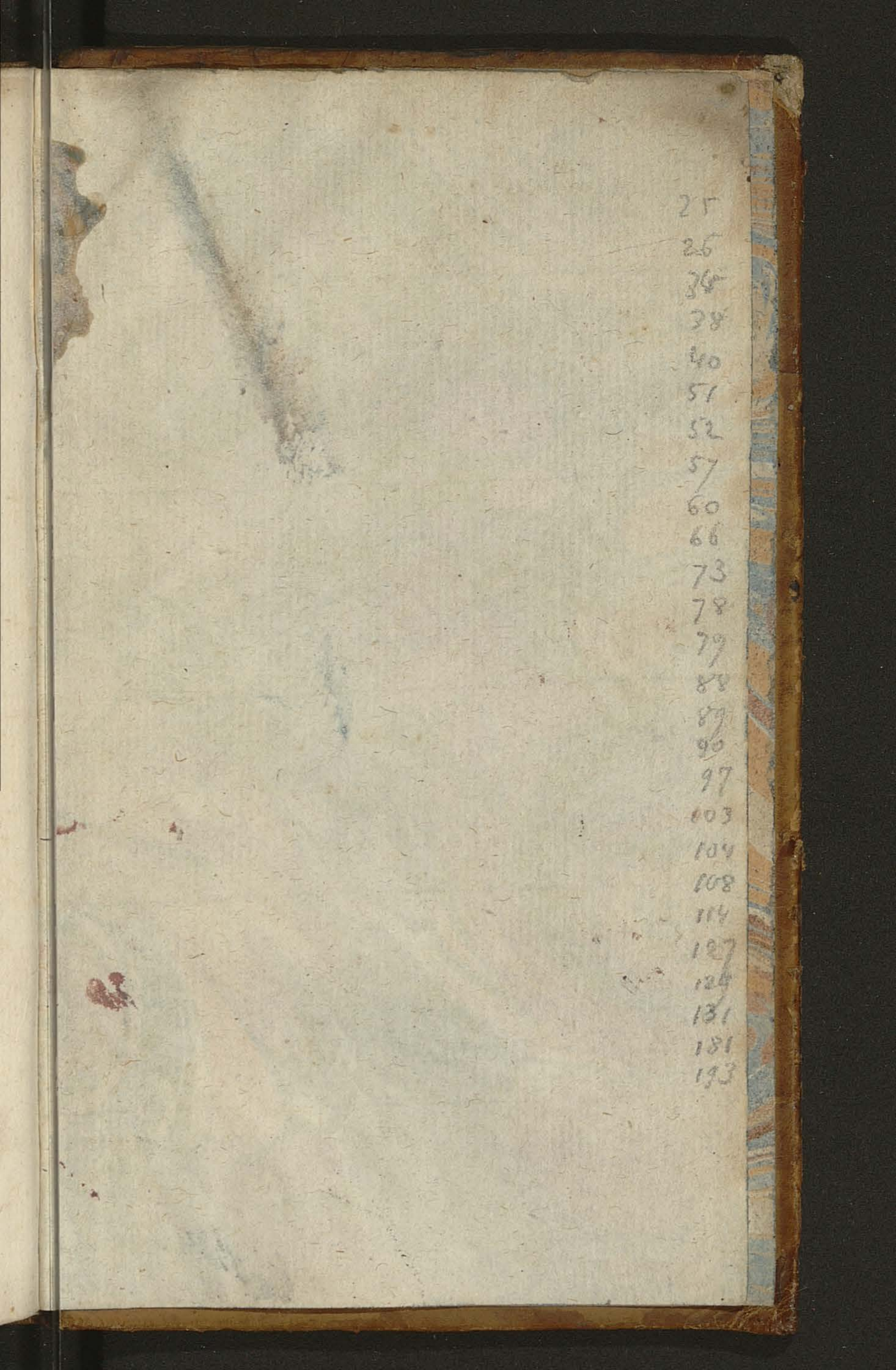
dommages & intérêts : à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance du présent Privilege; qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très cher & féal Chevalier Chancelier Garde des Sceaux de France, le sieur de Maupeou; qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle dudit sieur de Maupeou : le tout à peine de nullité des Présentes; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires : Car tel est notre plaisir. Donné à Paris le trente-unieme jour du mois d'Août, l'an de grace mil

ſept cent ſoixante & dix, & de notre Regne le cinquante-cinquieme. Par le Roi en ſon Conſeil.

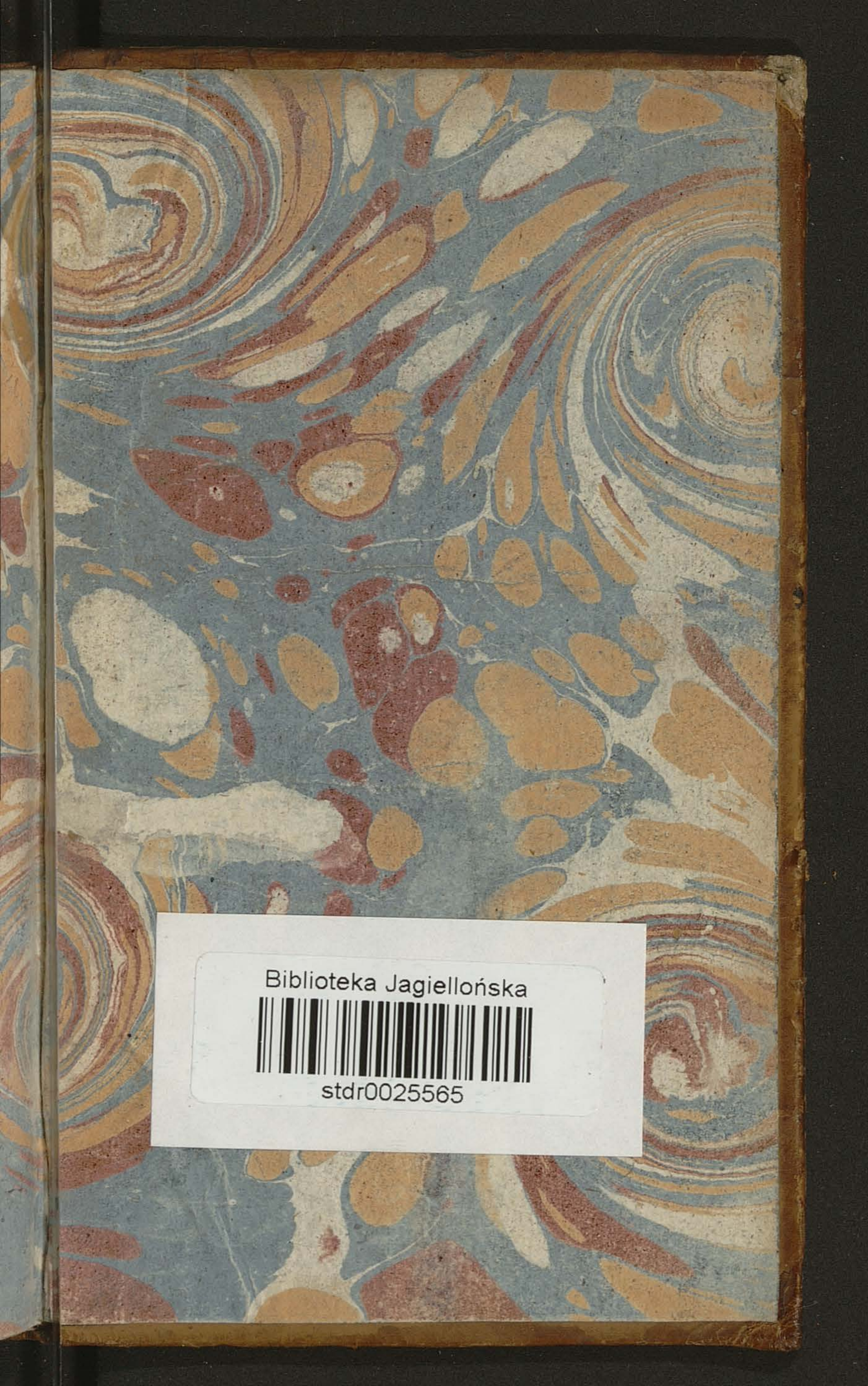
Signé, LEBEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XVIII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n°. 4300, fol. 226, conformément au Réglement de 1723. A Paris ce 4 Septembre 1770.

P. FR. DIDOT *le jeune*, Adjoint.


25
26
35
38
40
51
52
57
60
66
73
78
79
88
89
90
97
103
104
108
114
127
124
131
181
193




Biblioteka Jagiellońska
stdr0025565

